Croisière en Méditerranée / Mme O. Hériot

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Hériot, Mme O.. Croisière en Méditerranée / Mme O. Hériot. 1905.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Réserver la couverture et le Dos

M^me O. HÉRIOT

Croisière en Méditerranée

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

4494

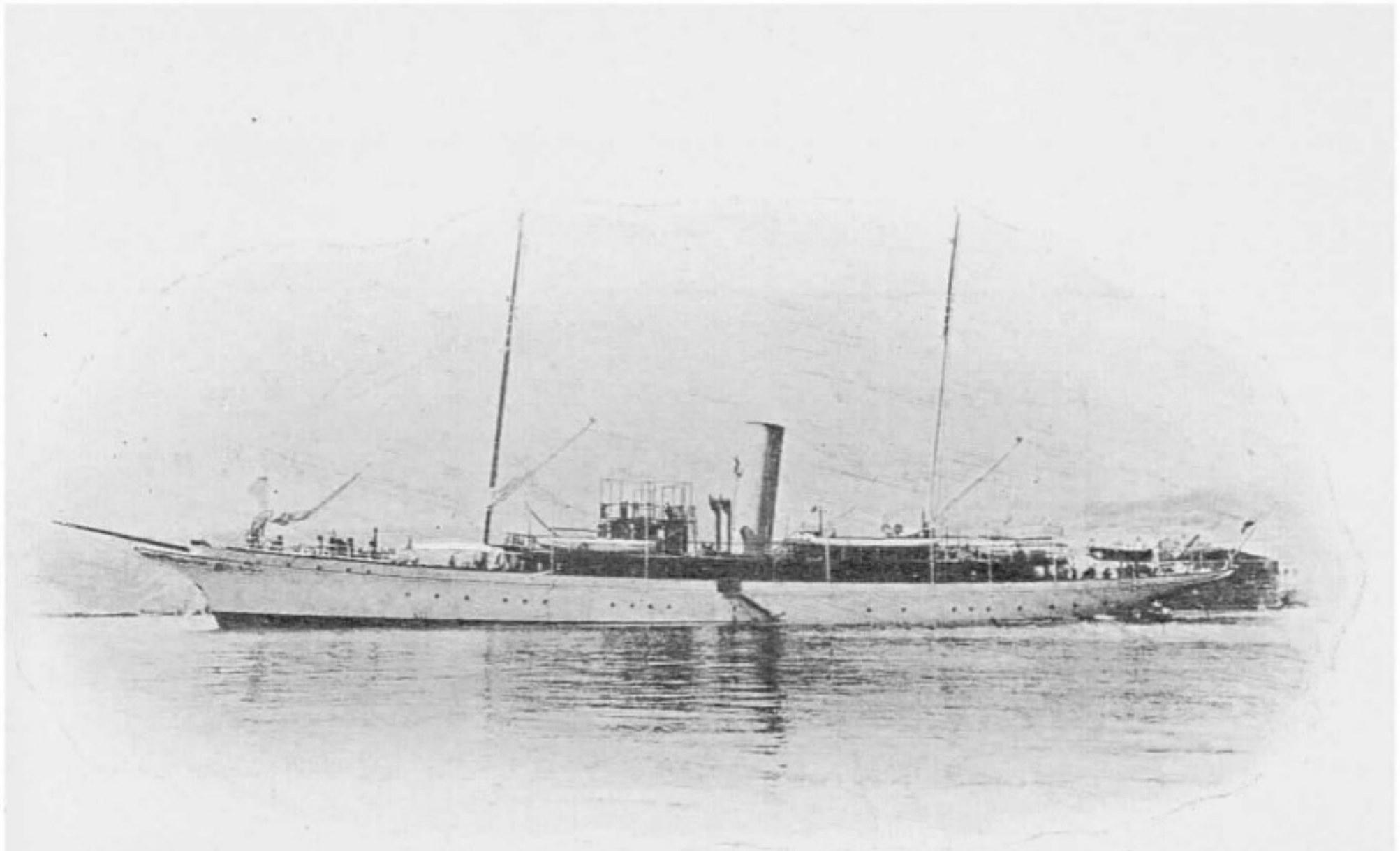
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

19

Mme O. HÉRIOT

Croisière en Méditerranée

BIBLIOTHÈQUE LATINE IMPRIMÉS



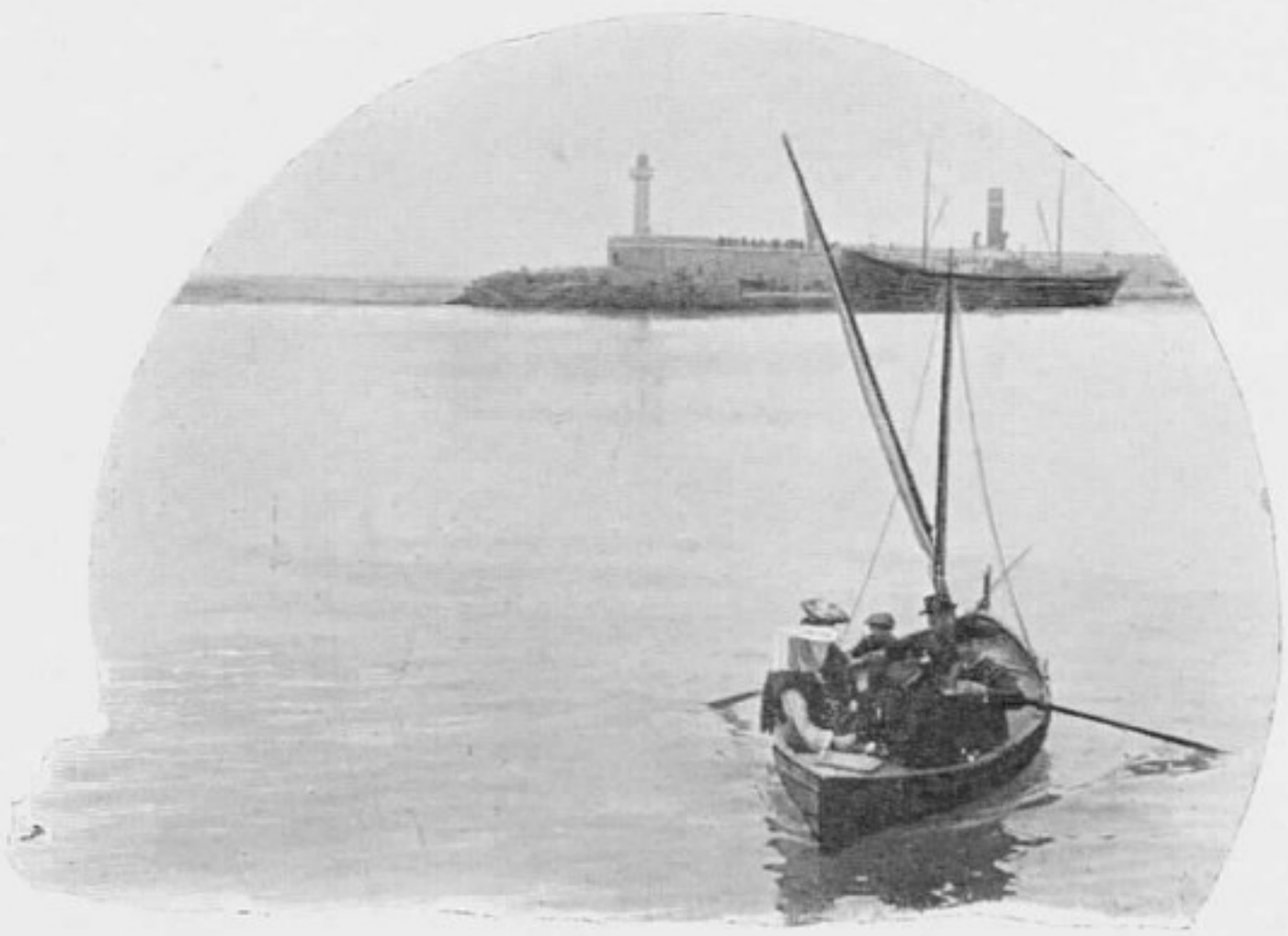
LE KATOOMBA.

Ce n'est point un livre, c'est un simple memento de voyage que j'offre aux compagnons de ma croisière : des notes prises au jour le jour, des impressions qui leur appartiennent autant qu'à moi, le souvenir rapidement consigné des villes parcourues, des paysages admirés, des monuments visités, des réflexions faites le soir autour de la table ou sur le pont du navire. Ils se rappelleront

en feuilletant ces pages que tel jour, à telle heure, nous étions à Naples, à Smyrne, au Caire, à Jérusalem, à Constantinople, à Venise, en Algérie. Ils se le rappelleront mieux encore en voyant défiler sous leurs yeux ces photographies qui sont notre œuvre et qui suppléent si heureusement à l'insuffisance de mes descriptions.

Nous étions dix au départ : Monsieur et Madame Jules Cottet, Mademoiselle Marion Ernst, Mademoiselle Guillaumet, Monsieur Charles Cottet, le Docteur Bauer, Miss Walsh, ma fille, Auguste et moi. Quelques-uns, pressés par le temps et rappelés par leurs occupations, durent nous quitter avant que notre voyage fût terminé. Mais pendant six ou sept semaines, nous avons vécu ensemble, nous avons partagé les grandes et les petites joies de ces belles traversées. Ah, l'heureux temps ! Je souhaite qu'il leur laisse à tous l'inoubliable souvenir

que j'en ai gardé. Et je souhaite que nous puissions bientôt nous retrouver sur le pont du Katoomba. *Le* Katoomba *a changé de nom : il s'appelle maintenant le* Salvator. *Mais sous son nouveau nom, il restera toujours le même yacht hospitalier et sûr.*



LES AMIS VENUS NOUS EMBRASSER AU DÉPART.

LE DÉPART.

Mercredi 6 Avril.

Nous levons l'ancre à dix heures. La mer est calme; un joli soleil éclaire le panorama de Menton. Les amis qui sont venus nous accompa-

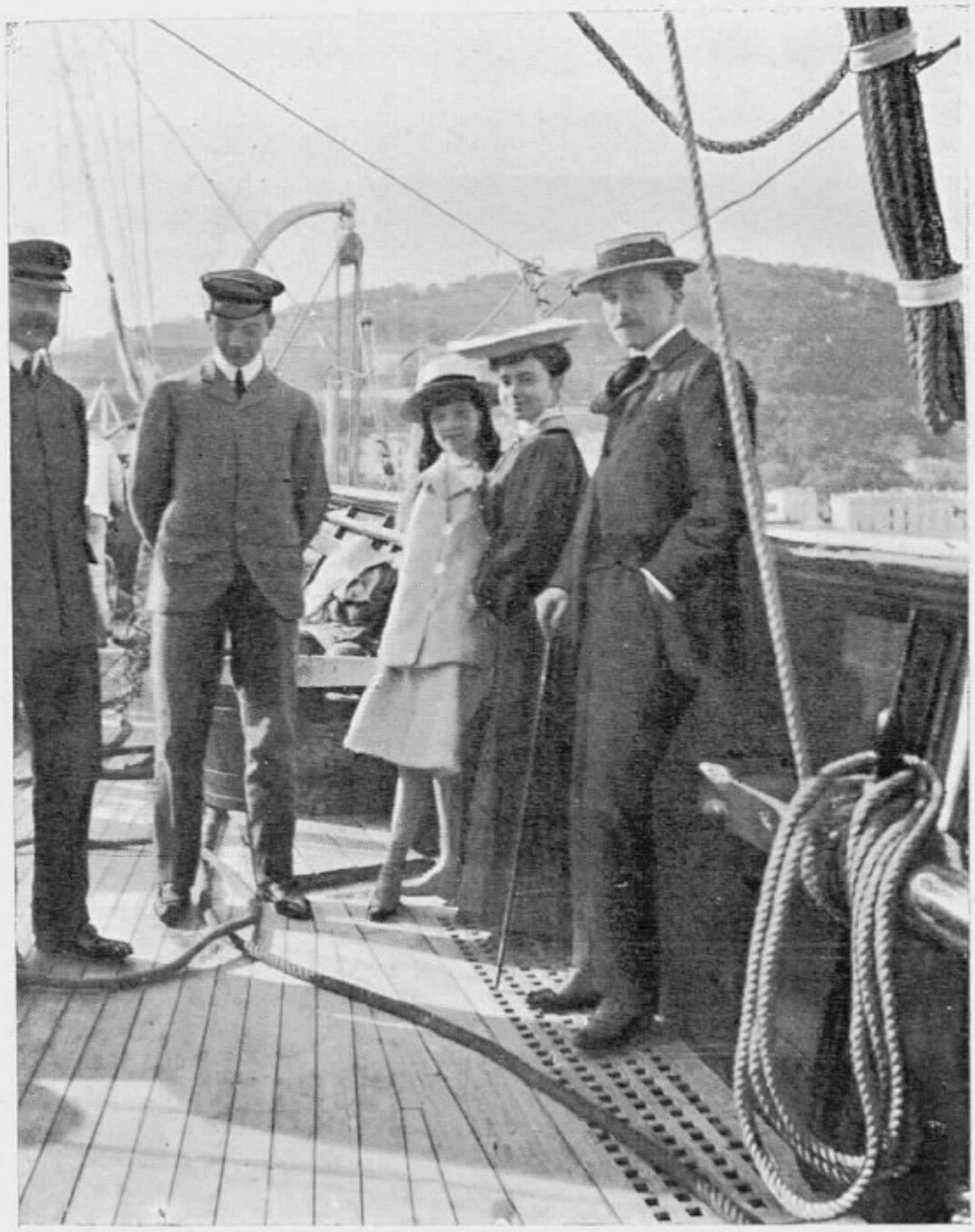
gner quittent le bord. Les mouchoirs s'agitent pendant que le bateau achève son appareillage et que la sirène envoie nos adieux en trois cris stridents.

Le *Katoomba*, suivi de son sillage d'argent et d'azur, s'élance vers les côtes de l'Italie. C'est un pittoresque défilé de petites villes blondes et roses qui se détachent sur des collines d'un vert cendré, dominées par la couronne neigeuse des Alpes.

A quatre heures et demie, Gênes est signalée; et, une demi-heure plus tard, nous franchissons l'entrée du port. Les rayons du soleil à son déclin font éclater les mille couleurs de cette ville polychrome. Nous sommes impatients de la visiter; mais il faut attendre que le médecin du service sanitaire ait autorisé notre débarquement. Nous déclarons que nous n'avons aucun malade à bord. Ce n'est malheureusement pas tout à fait exact, car Auguste souffre depuis le matin d'une fluxion à la joue. D'ailleurs, les habitants de Gênes n'ont rien à craindre : il la garde pour lui.

A la nuit tombante, nous traversons le port

qui est merveilleux et nous nous enfonçons dans

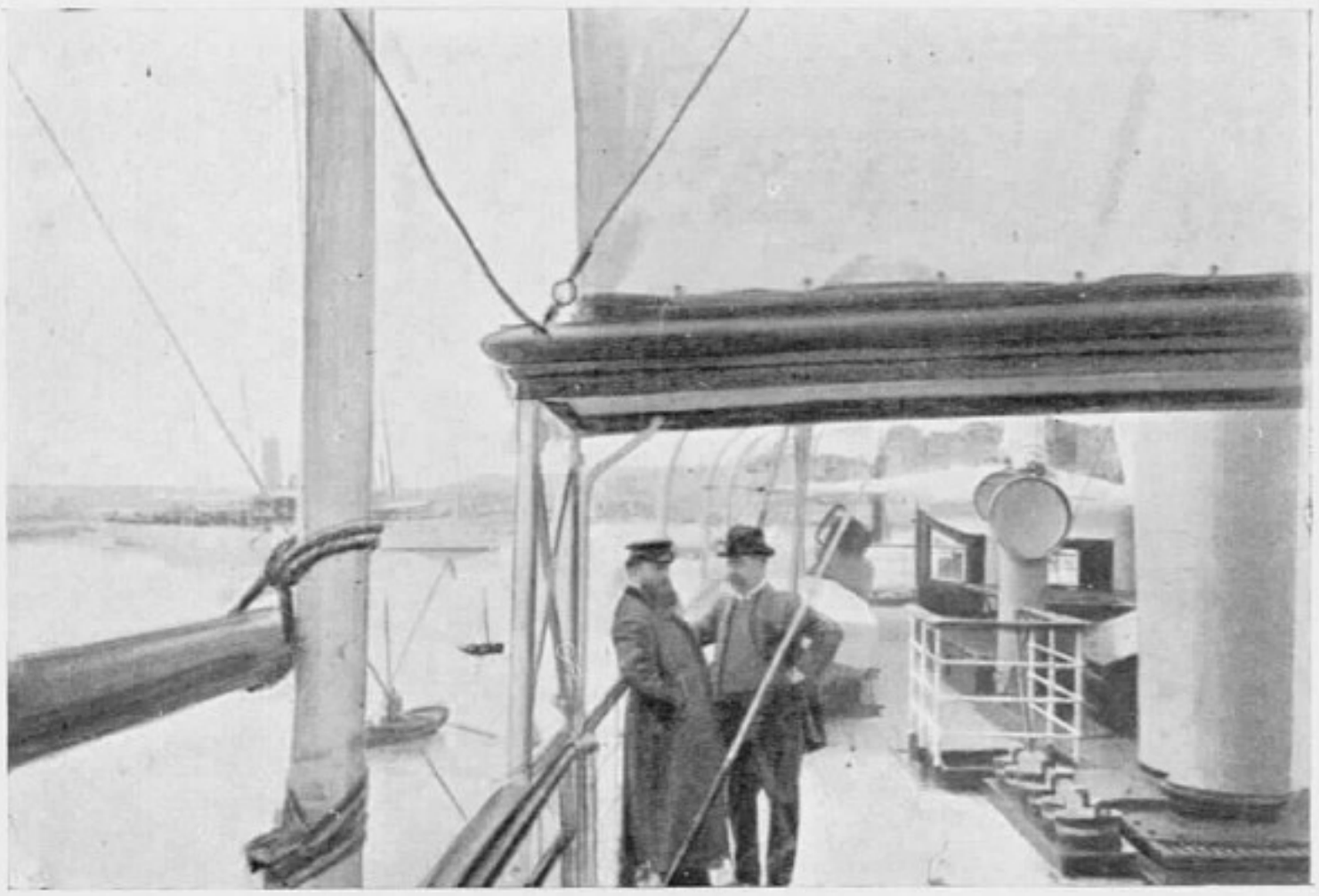


LE DÉPART.

cette ville de misère et de splendeur. Ce sont d'abord de hautes ruelles étroites et longues,

pavoisées de haillons, parfumées de la cuisine des *trattorias*, grouillantes de peuple; puis des rangées de palais fastueux, palais de doges, palais d'armateurs, palais souvent dégradés, mais qui respirent encore l'opulence d'autrefois.

Nous regagnons à huit heures le *Katoomba*, et, après un dîner fort animé, chacun rentre dans sa cabine où l'attend un sommeil bien mérité.



Jeudi 7 Avril.

Nous partons à dix heures, sous un ciel incertain. L'horizon plombé nous annonce une traversée moins agréable que la veille. En effet quelques-unes des passagères commencent à se sentir le cœur mal à l'aise. Nous pensions déjà faire escale à la Spezzia, lorsque, vers une heure, le temps et la mer se rassérènent; et nous voici décidés à pousser, sans arrêt, jusqu'à Naples.

L'après-midi, flânerie sur le pont. Les hautes cimes blanches des Alpes s'évaporent dans une brume légère. Nous respirons les grands souffles du large. Un instant l'île de Gorgone nous amuse de sa silhouette moins farouche que son nom ; et Capré, bleu d'outremer, surgit au loin sous un couchant mauve. Des goélands planent et volent autour de nous. Comment résister au désir de leur envoyer un coup de fusil, et même deux? Une double détonation retentit. Mais, quand vous voudrez chasser le goéland, ne prenez pas du plomb n° 7 : c'est trop menu. L'oiseau a reçu la charge dans ses grandes ailes : il les secoue, repart et disparaît à l'horizon.

Le dîner est gai, la soirée charmante. On fait de la musique ; on chante, et, à dix heures et demie, on se couche, pendant que le *Katoomba* continue sa route dans la nuit calme et sur une mer aussi calme que la nuit.

A NAPLES.

Vendredi 8 Avril.

Vers le matin, nous avons éprouvé un peu de tangage ; mais bientôt ce tangage s'est changé en roulis, au grand contentement de nos malades.

Après le déjeuner, apparition des îles d'Ischia et de Procida, et d'une flottille de bateaux de

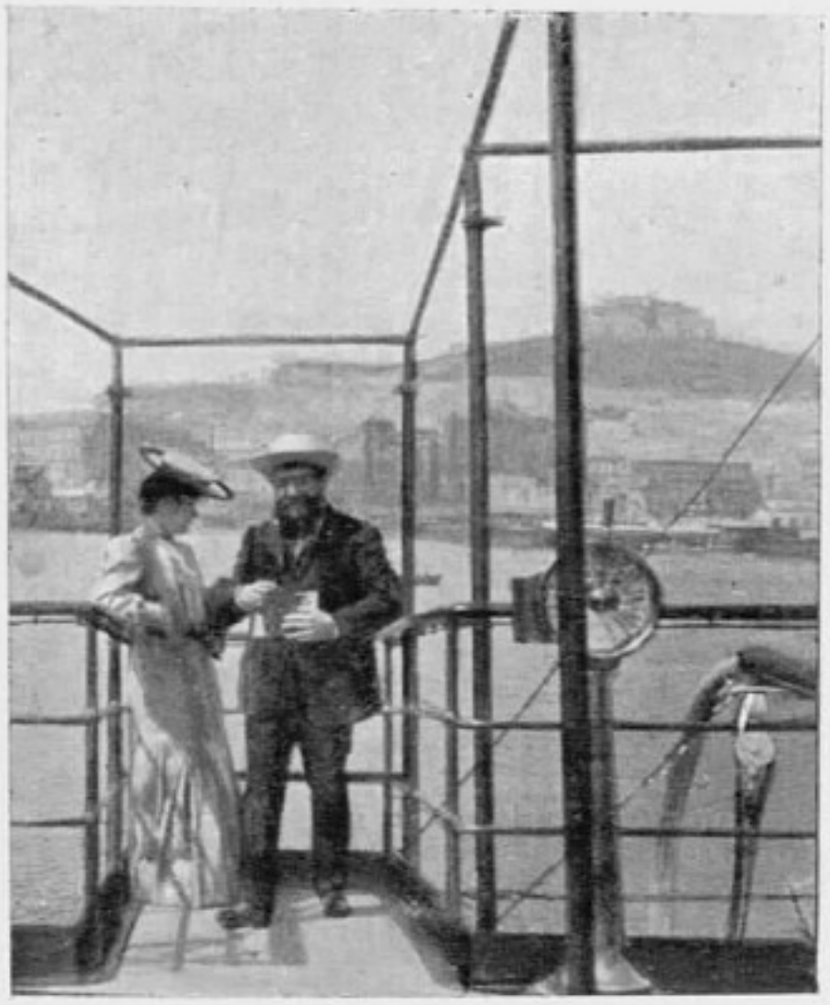
pêche, étrangement gréés, qui rentrent au port. Le spectacle devient merveilleux : à l'avant d'Ischia, un grand rocher, surmonté de murailles anciennes, se profile sur le ciel; puis Procida étale autour de son petit havre les couleurs fraîches et vives de ses maisons bariolées. En face, le cap Misène brutalement éclairé, et toute l'évocation des souvenirs classiques.

Nous pénétrons dans la baie de Pouzzoles fermée par le Pausilippe qui nous masque Naples. Au delà, se dresse le Vésuve, et à son pied s'égrène le chapelet des villages : Portici, Herculanum, Torre del Greco, Annunziata, Castellamare, Sorrente, prolongement de Naples jusqu'à Pompéi.

Le cap du Pausilippe doublé, voici Naples, l'enchantement de ses rives, ses vastes maisons à terrasses, son flamboiement de couleurs où le rouge domine, et sa couronne de pierre : le fort Saint-Elme.

Le *Katoomba* n'avait pas jeté l'ancre que nous étions déjà entourés, assiégés, assaillis d'une

nuée de solliciteurs. Des types d'une fantaisie caricaturale s'empressent vers nous : l'abbé quêteur accompagné d'un gros batelier au sourire figé, la bonne sœur escortée d'une orpheline en voiles noirs, des chanteurs et des chanteuses et même de lamentables danseuses napolitaines, camardes comme des japonaises, qui exécutent sous nos yeux une espèce de tarentelle endiablée.

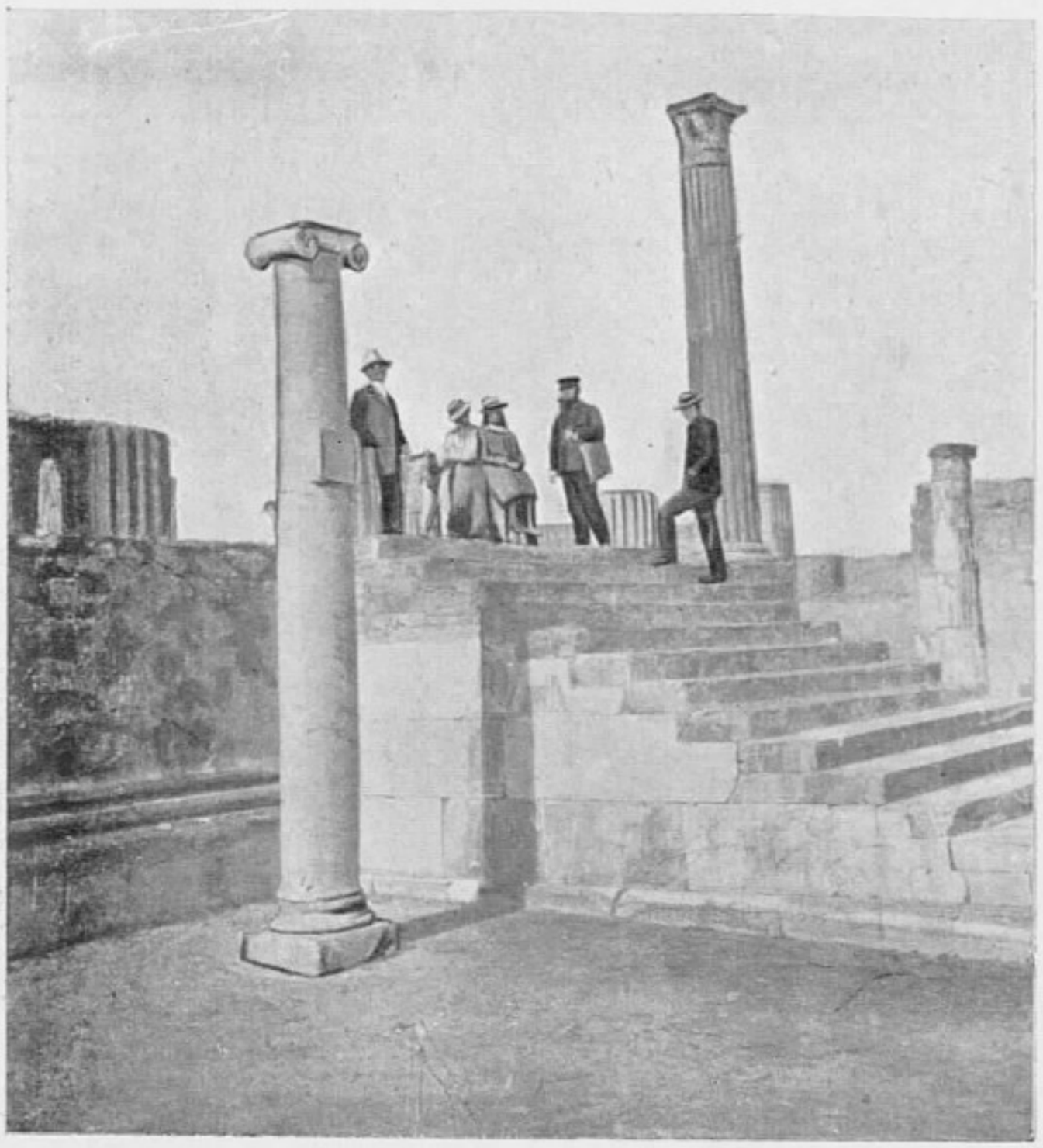


FORT SAINT-ELME.

Aussitôt que nous descendons à terre, une multitude de mendiants nous harcèle. Nous sommes à demi submergés sous leurs flots pouilleux et criards, dans ces invraisemblables rues où le pittoresque confine au sordide.

Mais ces remous de haillons, ces vacarmes

assourdissants ne sont rien à côté des odeurs qui nous saisissent aux narines et à la gorge. Il faut rebrousser chemin. L'odeur de Naples nous a vaincus et poursuit notre déroute jusqu'au *Ka-toomba*. Nous y sommes : enfin, nous allons respirer! Ah bien oui! Nous respirons la puanteur qui émane de toutes les tanneries avoisinantes. Dieu merci, l'officier de santé nous propose d'attester par écrit que cette puanteur est éminemment hygiénique. Nous voilà rassurés.



POMPÉI.

Samedi 9 Avril.

A neuf heures, deux landaus nous attendaient pour nous mener à Pompéi. Nous traversons les faubourgs de la ville relativement déserts à cette heure matinale, et le quartier des pêcheurs qui précède le bourg de Portici. Partout les Napo-

RUE DE POMPÉI

litains ont élevé de grandes villas dont les façades en stuc ont un air délabré. Mais que la nature est harmonieuse et charmante! Quelle lumière et quelle joie pour nos yeux!

De Pompéi, je ne dirai rien. Et qu'en pourrais-je dire qui n'ait déjà été répété mille fois?

POMPÉI. — LA MAISON DU FAUNE.

Nous avons erré, pendant deux heures, dans cette ville ressuscitée et pourtant sépulcrale, dans cette solitude en ruines qu'à défaut des lazzaroni peuplent les lézards. Ces jolies bêtes, dont le nombre, à en croire Auguste, ne doit point nous surprendre en une ville aux murs « si lézardés », fourmillent sous les péristyles des temples, sur

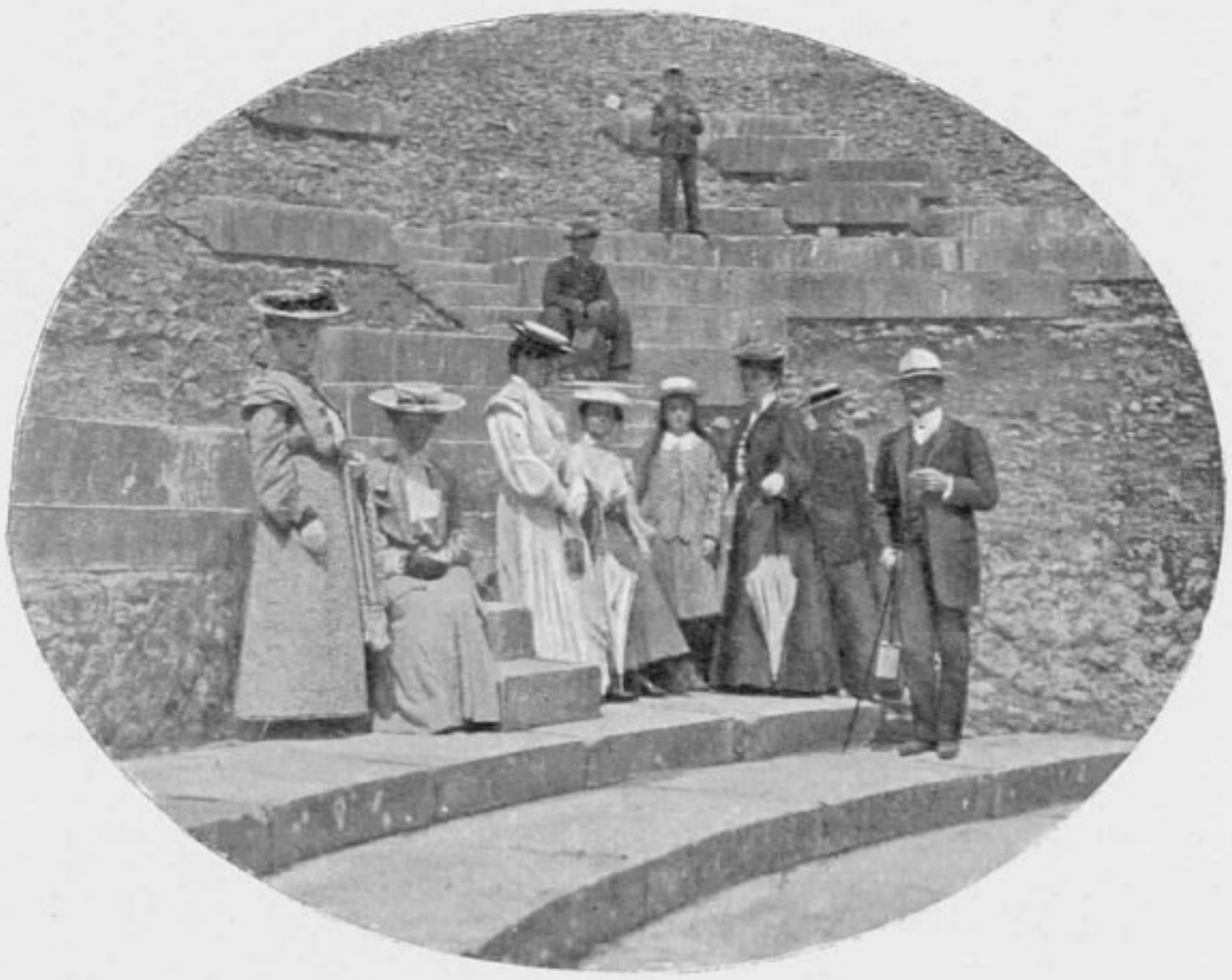
les gradins de marbre du théâtre, le long des rues étroites encore sillonnées du passage des derniers chars, autour de ces bassins taris et de ces fontaines mortes. Émeraudes vivantes qui en sont comme les joyaux épars!

Au musée, notre guide nous a fait admirer les dents d'un officier « bien conservées » et les hanches graciles d'une jeune fille surprise par la mort, il y a dix-huit cents ans.

Vers cinq heures nous remontons en voiture et nous nous en revenons, en suivant le même chemin.

La foule s'est répandue dans les faubourgs et dans les rues. Naples n'est qu'une immense Cour de Miracles où nous arrivons à temps pour assister au repas des lazzaroni. La cuisine se fait en plein vent et à pleines mains sales. On déchiquette avec les ongles des lambeaux de poissons, on dépèce des tripes; et l'odeur en est épouvantable. Pendant que les uns préparent leur dîner, les autres achèvent leur toilette; c'est-à-dire qu'ils tendent leur tête à des opérateurs dont les doigts agiles y font

des chasses miraculeuses. Crac, en voici un! Crac, en voici un autre! Crac, crac! Et tandis qu'autour de nous la foule se lance des lazzi, rit, chante et vocifère, nous contemplons ce touchant tableau de piété filiale : un bambino de deux ans qui pouille sa mère.



THÉATRE DE POMPÉI.

Dimanche 10 Avril.

Jour de repos : chacun tire de son côté, l'un au Musée, l'autre dans les églises, l'autre tout bonnement le long des rues : c'est si bon de flâner! On se retrouve au déjeuner et on échange ses impressions.

L'après-midi, promenade au Pausilippe : les dames en voiture, les hommes en canot à vapeur. Le tombeau de Virgile nous a déçus. Il n'a certes pas le faste du mausolée égyptien que, sur la même route, un riche Israélite est en train de se

faire édifier. Mais peut-être ce trop superbe mausolée durera-t-il moins longtemps!

Ceux qui sont allés par mer au Pausilippe sont ravis des côtes escarpées, de leurs jardins suspendus et pleins d'ombre avec leurs étages de fleurs, de leurs villas et de leurs palais d'une architecture à demi orientale. Ceux qui sont allés en voiture se plaignent de la poussière. Ils n'ont vu que maisons sales et façades décrépites.

Retour au *Katoomba* à sept heures.

Lundi 11 Avril.

Visite des Musées.

Le Musée de peinture nous a paru insignifiant; en revanche le Musée de sculpture est rempli de chefs-d'œuvre. Les bustes surtout nous arrêtent : nous n'avons pas d'art plus réaliste ni plus vigoureux. Qui donc a comparé ces têtes des Tibère, des Titus, des Antonin, des Marc-Aurèle à celles des cardinaux modernes? On les dirait en effet pétries et sculptées d'hier. Elles vivent, elles parlent, elles nous révèlent leurs préoccupations,

leurs soucis, les pensées qui les tourmentent; elles ont des expressions et des contractions d'une admirable intensité. Regardez plutôt le buste de Sénèque!

Les mosaïques pompéiennes sont aussi bien intéressantes. Mais les voyageurs ressemblent un peu au Juif Errant, et je ne pense pas qu'Ahasvérus se soit longtemps attardé dans les Musées.

Nous déjeunons rapidement de fritures et de macaroni à la table d'un restaurant italien; et en route pour le Fort Saint-Elme. Deux chevaux efflanqués, qu'un citoyen de l'antique Pompéi eût rougi d'atteler à son char, entreprennent de nous hisser jusqu'au haut.

En même temps que nous, une autre voiture grimpait dont les rosses étaient moins remarquables que le cocher. Cet invraisemblable cocher pouvait bien avoir douze ans. Il était coiffé d'un haut de forme si prodigieux que sa tête semblait aussi éloignée de l'extrémité de son chapeau que de ses pieds. Une énorme houppelande, où des générations de gros automédons avaient déjà dû

se prélasser, le recouvrait, l'engloutissait, et les souliers jaunes, dont il était chaussé, étaient si démesurément longs et larges qu'on se demandait comment, une fois à terre, il pouvait les traîner. Nous admirions la confiance et le courage des voyageurs qui avaient triomphé de leur première hésitation et qui s'abandonnaient à lui dans cette pénible montée.

Le Fort Saint-Elme est un ancien couvent de Bénédictins. Les cellules qui prennent jour sur un cloître ombragé, parfumé, où les fleurs cachent les tombes, sont d'une pauvreté lugubre. Mais les grandes salles nous étonnent par la richesse de leur décoration et par leur splendeur : la sacristie, les chapelles qui précèdent l'église ont des boiseries d'un travail merveilleux; et leurs marqueteries sont le patient ouvrage des moines. L'église, aujourd'hui désaffectée, est revêtue des plus beaux marbres et des plus variés. Nous n'y trouvons à blâmer que les fresques de la voûte d'une couleur heurtée et d'un style douteux.

Comme on sent bien ici la règle monastique :

rien pour l'individu, tout pour la communauté! L'individu ne s'est réservé qu'une petite loge impersonnelle, aussi nue, aussi triste qu'un sépulcre; mais, sitôt qu'il en sort et qu'il rentre dans la communauté, la pierre, le marbre, le bois et l'or proclament la grandeur et la durée de son œuvre. Et la nature est là qui le flatte et l'enchante; et sous ses pieds, toute la ville et toute la mer.

Des balcons de cet ancien couvent, nous avons embrassé du regard la triple beauté des coteaux où mûrit le lacrymachristi, de Naples si nonchalamment étendue sur ses rives, et des flots d'azur où chantèrent les Sirènes.

Mardi 12 Avril.

Départ de Naples à onze heures. Le temps est superbe. Nous mettons le cap sur Capri où nous arrivons vers deux heures. Le *Katoomba* a

stoppé au large de l'île, et des barques nous transportent à la Grotte d'Azur.

L'entrée de la grotte est si basse qu'il faut se coucher dans la barque pour y pénétrer. Nos yeux éblouis ne distinguent que l'eau. Cette eau est comme de la lumière bleue liquéfiée ; et l'extrémité des rames s'y teinte d'un bleu phosphorescent.

Revenus au *Katoomba*, nous nous amusons un instant à voir plonger autour du navire des enfants qui vont rattraper sous les vagues les pièces d'argent qu'on leur lance. Puis, adieu, Capri ! Sa pittoresque silhouette s'enfonce derrière nous et s'abîme dans cette mer charmante, et nous cinglons vers Messine où nous arriverons demain matin.

Le capitaine nous prévient qu'à deux heures de la nuit le Stromboli sera visible. On se garde bien de manquer au rendez-vous. Mais le ciel s'est couvert, et nous n'apercevrions point la masse du Stromboli, si elle ne ressortait sur un fond illuminé d'éclairs.

Un volcan, qui a quelque souci de sa réputation, ne réveille pas de bons touristes, passé

minuit, sans leur tirer une petite salve d'honneur. Il s'exposerait à ce qu'on le prît pour un vieux mamelon d'Auvergne. Pendant vingt minutes, le Stromboli hésite. Enfin, il s'exécute et lance galamment une gerbe de lave enflammée qui incendie la nuit. Puis tout retombe au noir, et le *Katoomba* poursuit sa marche dans les ténèbres.

A LA GROTTE D'AZUR.

RUE DE MESSINE.

Mercredi 13 Avril.

Nous nous sommes réveillés dans le port de Messine. Au premier coup d'œil, la ville paraît imposante, avec ses quais et leurs maisons ornées de frontons et de colonnades. Mais, aussitôt descendus à terre, notre impression se modifie. Cette noble ville n'est qu'un réseau de ruelles amu-

santes où gambadent, au milieu d'une population souriante et gaie, des ânes et des chèvres. Un vrai Paradis pour les photographes! Et aussi pour les amateurs de marée. Le marché aux poissons luit et étincelle. Ah, les beaux poissons frais, dont les écailles pétillent au soleil! Nous y assurons copieusement notre prochain déjeuner.

Nous quittons Messine à onze heures; et, deux heures plus tard, le *Katoomba* jetait l'ancre devant Taormine.

Maupassant disait : « Un homme n'aurait à passer qu'un jour en Sicile et demanderait : Que faut-il y voir? je lui répondrais sans hésiter : Taormine».

Nous y voici. Les canots nous déposent sur la plage où nous sommes reçus par une foule désespérément braillarde et encombrante. Notre aimable compagnon de voyage, M. Charles Cottet, subit de rudes assauts. Les pieds pris dans le sable, il est entouré d'un tas de jeunes Siciliens qui veulent à tout prix le porter. Il refuse. Il se débat. On crie. Nous voyons le moment où une bataille va s'engager autour de cette gloire de la peinture

française qu'on a certainement reconnue et que ces coquins se disputent et prétendent accaparer.

RUE DE MESSINE.

Des landaus antédiluviens accourent à notre rencontre — tels les chars antiques dans l'arène — et manquent de nous précipiter à la mer. D'ailleurs leur impétuosité tombe vite, et c'est d'un pas calme, très calme et très lourd, qu'ils nous conduisent à Taormine.

La route traverse d'abord un village près des flots, puis monte et serpente au flanc de la montagne. Malheureusement un léger brouillard, en nous cachant l'Etna, nous dérobe le fond du splendide décor qui se déroule sous nos yeux.

Le village de Taormine vaut surtout par les ruines de son théâtre, les plus belles de ces théâtres prodigieux où les anciens semblaient convier la nature au spectacle de leurs tragédies. Plus de trente mille spectateurs trouvaient place ici, et la même angoisse ou la même admiration faisait, aux mêmes vers, tressaillir plus de trente mille cœurs. Le temps a respecté les blanches colonnes de marbre, et les siècles n'ont pas osé toucher à leurs gracieux chapiteaux. Devant les amphithéâtres de gradins écroulés et que l'herbe recouvre, elles se dressent, comme des immortelles, dans toute leur pureté grecque. Pourquoi ces vestiges de grandeur et de beauté nous émeuvent-ils d'une si pénétrante séduction? Les pierres mortes exhalent la même mélancolie que des roses fanées.

DÉBARQUEMENT A TAORMINE.

SUR LA ROUTE DE TAORMINE.

THÉATRE ANTIQUE.

INTÉRIEUR DU THÉATRE ANTIQUE.

Et nous comprenons que Mlle Guillaumet s'arrête, s'attendrisse, et se découvre même une vocation d'archéologue. Les colonnes sont si charmantes qu'elle ne peut s'en détacher. Ce sont les seules que nous ayons rencontrées encore debout sur une scène antique.

Taormine n'a point de port, et le *Katoomba* a dû gagner Catane, où nous le rejoignons dans la soirée, par chemin de fer.

A TAORMINE.

LE PORT DE CATANE.

Jeudi 14 Avril.

Courte visite de Catane, grande ville populeuse et souvent pittoresque, comme en témoignent nos photographies, mais qui n'offre d'autre intérêt que d'être bâtie sur la lave.

Un journal italien nous apprend la mort de l'amiral Makaroff, et cette nouvelle attriste notre promenade matinale.

A dix heures, départ pour Syracuse.

RUE DE CATANE.

RUE DE CATANE.

Cette jolie petite ville, délicieusement située, nous réservait une surprise. Elle nous apparaît, dans sa ceinture de murailles antiques, toute

PORT DE SYRACUSE.

pavoisée de drapeaux qui claquent à la brise.

Le port était en fête; et la fête s'expliquait par la présence du *Hohenzollern*. Nous descendons sur le quai où va passer l'Empereur Guillaume. Il arrive. Ce n'est point le Wilhelm très Lohengrin qui fit une si triomphale entrée à Jérusalem; c'est un Wilhelm bon enfant, un touriste aimable qui

sourit et qui salue la foule. Nos appareils de photographie étaient braqués, et César fut pris.

Mais le souci de prendre César nous a empêchés d'aller voir le théâtre et le musée, surtout le musée dont la Vénus inspirait à Maupassant ou, pour mieux dire, lui arrachait des cris d'admiration étrangement passionnés. « Elle n'a point de tête, un bras lui manque; mais jamais la forme humaine ne m'est apparue plus admirable et plus troublante... » C'est pour elle qu'il avait fait le voyage de Sicile, et quand il l'eut contemplée, quand il en eut rassasié ses yeux, avant de sortir, il donna encore à cette femme de marbre « le dernier regard de la porte qu'on jette aux femmes aimées ». Nous aurions voulu nous approcher de la statue qui sembla un instant renouveler pour l'artiste moderne le miracle de la Galathée. Mais il fallut nous contenter d'en acheter l'image et de regarder les jolies filles de Syracuse.

Elles ont des têtes, celles-là, et des têtes ravissantes. Pour la première fois, depuis que nous avons touché la terre italienne, nous admirons le

type des femmes, déjà presque oriental, — une opulente chevelure noire et sous des sourcils délicieusement arqués de grands yeux de velours. Elles illuminent de leur beauté sombre et voluptueuse ces jolies rues

TERRASSE DE SYRACUSE.

bien dallées où tout sourit aux promeneurs.

En regagnant le port, nous avons passé devant la fontaine d'Aréthuse ombragée de papyrus chevelus; et de la belle terrasse qui domine les quais, la splendeur de la rade nous a enchantés.

Le soleil se couchait : quand nous sommes rentrés à bord, ses derniers rayons caressaient

encore le *Hohenzollern* et le *Katoomba*. Mais, dès que la féerie du ciel se fut éteinte, des milliers et des milliers de lanternes vénitiennes s'allumèrent dans l'ombre et piquèrent la nuit douce de leurs lueurs orangées. Les yachts s'étaient éclairés à leur tour, et toutes ces lumières se multipliaient sur l'eau magique, cependant que de fines brumes flottaient au-dessus de la ville, comme des écharpes dénouées.

RUE DE CATANE.

Vendredi 15 Avril.

Les matelots ont levé les ancres à six heures, et les rumeurs de l'appareillage ont tiré de leur sommeil ceux qui s'étaient flattés de faire la grasse matinée. Nous nous sentons bientôt soulevés par le bercement du flot, et la longue traversée commence. Nous comptons franchir, sans nous arrêter, les neuf cents milles qui nous séparent d'Alexandrie.

La mer est un peu houleuse et le restera jusqu'à la nuit, mais le temps est radieux. Les côtes

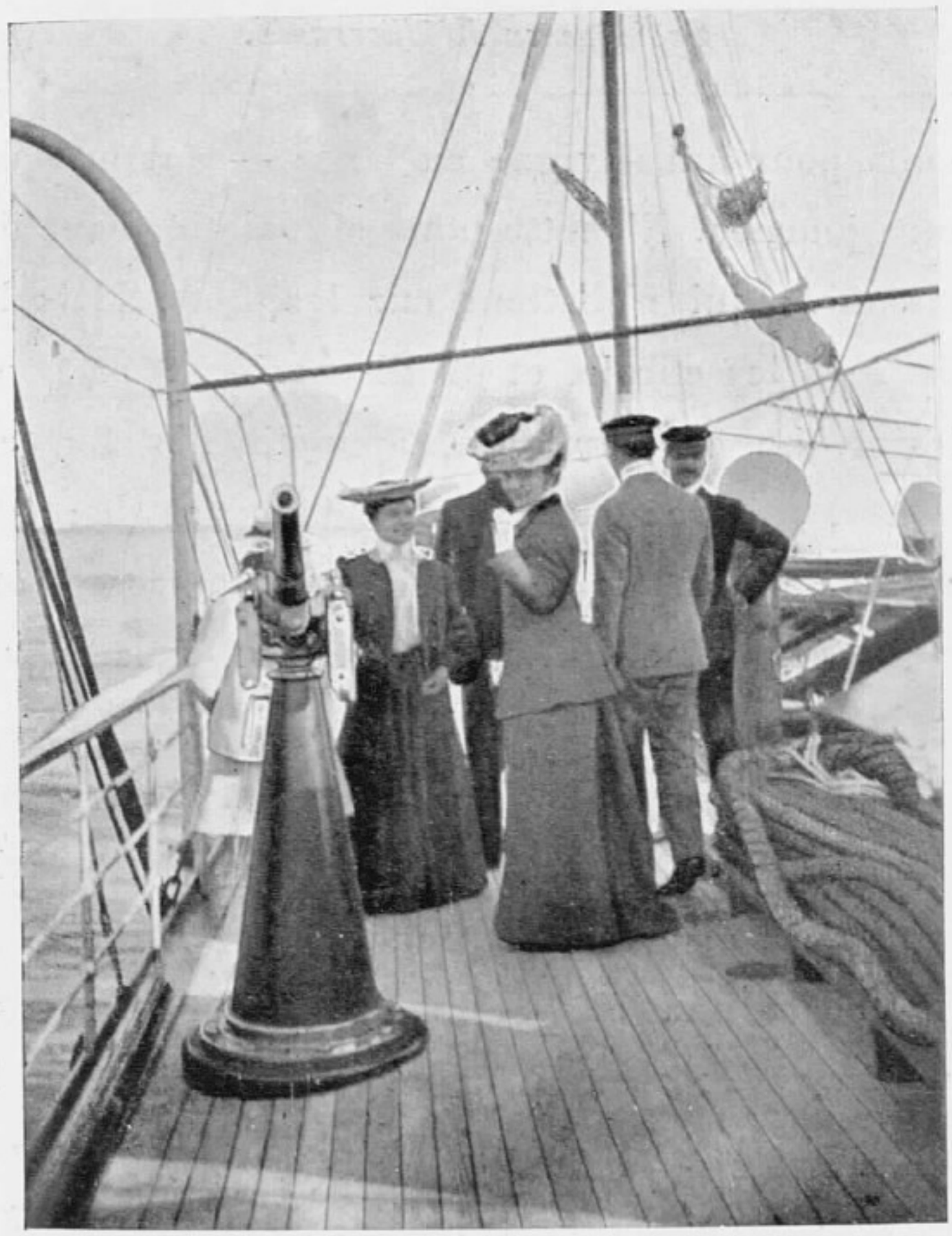
de Sicile s'éloignent. La cime neigeuse de l'Etna, qui s'élance si harmonieusement vers le ciel, diminue, s'efface, n'est plus qu'un point à l'horizon. La sensation du large nous envahit, cette sensation de solitude infinie dans l'immensité.

On flâne à bord. Les uns se recueillent; les autres développent des photographies impatiemment attendues et qui, pour des débutants, nous paraissent fort satisfaisantes.

Le thé nous réunit à quatre heures. Et, en attendant le dîner, nous assistons au spectacle grandiose que nous offre cet incomparable metteur en scène : le soleil couchant.

Le soir, concert. Les sérénades napolitaines qu'on chante nous consolent des airs nasillards entendus dans les ports.

La houle se calme, et tout le monde s'endort au rythme de l'hélice qui bat les eaux d'un mouvement infatigable.



Samedi 16 Avril.

Réveil sur une mer d'huile et sous une chaleur accablante : c'est déjà le soleil d'Orient.

Trois événements — de ces grands événe-

ments pour qui navigue au large — ont marqué notre journée. Nichette nous signale un banc de marsouins qui s'ébattent sur les flots. Mais le *Katoomba* les effraie, et ils disparaissent en bondissant. Le capitaine, lui, aperçoit des tortues de mer, oui, des tortues nonchalamment bercées par les vagues. On est ému, on s'empresse, on braque ses jumelles.... Ce n'étaient, hélas! que des paniers vides jetés à l'eau....

Enfin, trois petits oiseaux se sont abattus sur le pont, à bout de forces, trois pauvres petits émigrants qui se sont laissé prendre....

Encore une journée de flânerie et de rêves. Aucune voile, aucune fumée n'a été entrevue à l'horizon. Au coucher du soleil, les nuages étaient de pourpre; et la nuit s'annonce très calme.

Dimanche 17 Avril.

Les eaux sont plus tranquilles que d'ordinaire. Mais la chaleur est tempérée d'une légère brise.

Vers midi, un mouvement de houle se dessine; le vent fraîchit, et vers quatre heures nous sentons désagréablement notre plancher qui s'agite.

Lundi 18 Avril.

Arrivée à Alexandrie à six heures du soir, par un temps très frais.

Après les ennuyeuses formalités de la douane et des passeports, nous prenons le canot qui nous débarque en pleine vie orientale. Les rues sont parfumées d'épices et d'aromates, et remplies d'une foule bigarrée : Égyptiens coiffés de leur fez rouge, Turcs au turban blanc, Nubiens splendides, femmes fellahs toutes drapées de noir, femmes d'Égypte avec leur voile qu'une agrafe de bois,

cerclée d'or, retient à la racine du nez, et qui ne laisse passer que l'éclat des yeux sombres. C'est un grouillement de couleurs et de senteurs exotiques, un mélange de races où la nature prodigue de la beauté.

Nous revenons à bord, charmés de cette première impression.

VERS LES PYRAMIDES.

Mardi 19 Avril.

De neuf heures à midi, nous avons couru à travers Alexandrie et fait des emplettes; puis nous montons dans le chemin de fer du Caire où nous déjeunons. Voulez-vous savourer du bon, du vrai macaroni? N'en cherchez pas à Naples, mais venez en Égypte.

La campagne du Delta défile sous nos yeux : les blés commencent à jaunir; les petites pousses des cotons sortent de terre, et les champs de luzerne sont d'un vert tendre. N'eussent été l'as-

pect oriental des villages, le passage d'une caravane, la noble attitude des paysans, la silhouette biblique des palmiers, nous aurions pu nous ima-

AU CAIRE.

giner que nous traversions les plaines de la Beauce.

Nous arrivons à Damanhour — le joli nom sonore! Et la ville, bâtie sur un petit bras du Nil et dominée par ses minarets aigus, est aussi jolie

que les syllabes de son nom. Nous ne faisons qu'entrevoir Neghileh, Menouf, Tantah, et nous entrons au Caire sous un ciel torride.

Le temps de nous désaltérer d'une tasse de thé à l'Hôtel Savoy, et voici les ânes qui vont nous mener au tombeau des Kalifes. Mais rien ne saurait rendre notre étonnement lorsque, montés sur ces bêtes que nous avions tout lieu de croire de pacifiques baudets, nous sommes emportés au triple galop et éparpillés comme des feuilles sous la tourmente. Chacun se cramponne de son mieux à son coursier, et c'est miracle que personne ne tombe, dans cette cavalcade échevelée, au milieu de la foule et des voitures, le long de la rue si animée du Mouski.

Je ne doute pas que le Dr Cottet en conserve un inoubliable souvenir. Pour la première fois ce cavalier enfourchait un âne. Au premier galop, il commença par lâcher les rênes et je crois me rappeler qu'il empoigna éperduement les longues oreilles de sa monture. Les tramways s'arrêtèrent pour le laisser passer; les piétons se sauvèrent et

A LA SORTIE DU CAIRE.

LE CAIRE. — CONFINS DE LA VILLE.

se garèrent, comme ils purent, devant sa course vertigineuse.

Nous ne sommes pas encore revenus de notre surprise, que nous avons atteint les dernières maisons de la ville, autrement dit la région des sables.

Enfin, nous pouvons nous reposer et admirer à loisir cette magnifique cité des morts, où les tombes modernes se mêlent aux vénérables tombeaux des Kalifes. On nous fait visiter le Mausolée du Khédive; il est trop neuf. La patine du temps convient aux pierres funéraires, comme à la gloire des morts. Et nous préférons à ce jeune tombeau les vieux sépulcres que renferment des mosquées, chefs-d'œuvre de l'architecture arabe, merveilles de ce désert.

Nous rentrons au Caire par les quartiers populeux, les yeux pleins de fantasmagories.

Mercredi 20 Avril.

Dans la matinée, promenade aux Pyramides. On franchit le Nil sur l'énorme pont de Kasr-el-Nil; on longe le fleuve où descendent, des Caratactes vers le Delta, les barques aux

voiles triangulaires; et, après avoir passé devant le jardin de Ghizeh, on tourne à droite et on suit

LE CAIRE. — VUE PRISE DANS LA VILLE.

une immense avenue, longue de dix kilomètres, bordée de gigantesques acacias.

Toute la vie orientale chemine à côté de nous, avec sa lenteur et cette sorte de majesté tranquille que lui donne l'oubli des heures. Des files de chameaux nous croisent, chargés de fourrages et

de cannes à sucre. Dans une mare, près du talus, un buffle, enfoncé jusqu'aux naseaux, ressemble à un hippopotame. Nous nous mettons en devoir de le photographier ; mais le fellah, qui le garde, nous aperçoit, accourt et le chasse hors de sa vase, tant il redoute pour son humble collaborateur le mauvais œil de notre appareil.

A travers les branches des acacias, les trois masses grises des pyramides grandissent; et de l'avenue nous débouchons dans le désert, en face de ces trois gardiennes de l'immensité. Elles ne sont point lisses, comme on se l'imagine, mais rocailleuses, toutes en arêtes et en saillies, monstrueux escaliers aux marches irrégulières « faits pour des pas de six coudées », et qui ne mènent à rien. Si Napoléon n'était point passé par là, nous ne nous dissimulerions pas que nous sommes déçus. Mais il y a les quarante siècles.... Reconnaissons du moins qu'ils ne nous contemplent pas de très, très haut. Est-ce la crudité de la lumière, sont-ce nos yeux accoutumés à la tour Eiffel qui rapetissent ces fameuses Pyramides ?

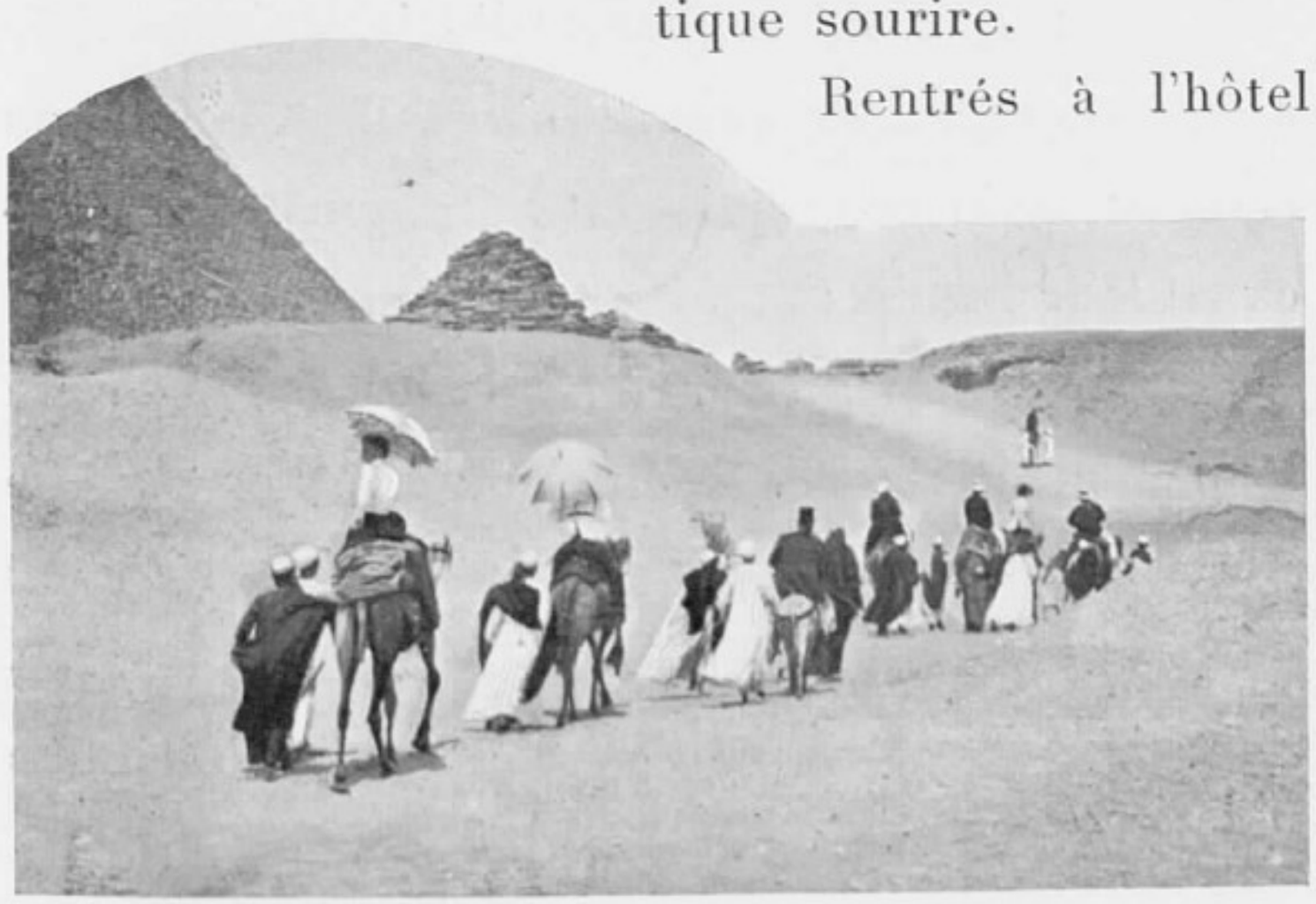
VERS LES PYRAMIDES.

BIBLIOTECA NACIONAL R F

Toujours est-il qu'elles ne nous semblent point dominer tant que cela le niveau de la mer.

Nous n'étions pas décidés à en faire l'ascension ; nous hésitions, quand la vue de touristes intrépides qui les avaient escaladées et qu'on descendait comme des colis, nous en ôta le désir. Et nous n'avons point exploré leur intérieur, car le temps nous pressait. Mais, juchés sur des chameaux, nous allâmes présenter nos hommages au Sphinx et nous faire photographier sous son énigmatique sourire.

Rentrés à l'hôtel



VERS LES PYRAMIDES.

pour déjeuner, nous en repartons à trois heures. La chaleur est tropicale, équatoriale. La terre exhale du feu.

Visite, trop rapide visite, au Musée. Nos yeux effleurent à peine cet entassement de merveilles. Seules, les momies nous retiennent. Nous nous penchons sur ces vitrines où la curiosité de la science a profané la mort. L'impérial et dur facies de Ramsès II, son profil d'aigle nous inspirent une admiration mêlée d'un vague effroi.

Ceux que leur extraordinaire chevauchée à âne courbature encore s'installent dans un landau ; mais ceux qui sont héroïques ré-enfourchent leur baudet; et nous parcourons le Caire.

La grande ville égyptienne est par excellence une ville religieuse. Dans chaque rue et presque à chaque pas, belle ou modeste, mais toujours intéressante, une mosquée s'élève. Nous en visitons quelques-unes, au hasard. C'est d'abord une petite mosquée, très antique, très sainte, un peu délabrée et tout de même adorable, avec ses mosaïques de marbre incrustées de nacre, les

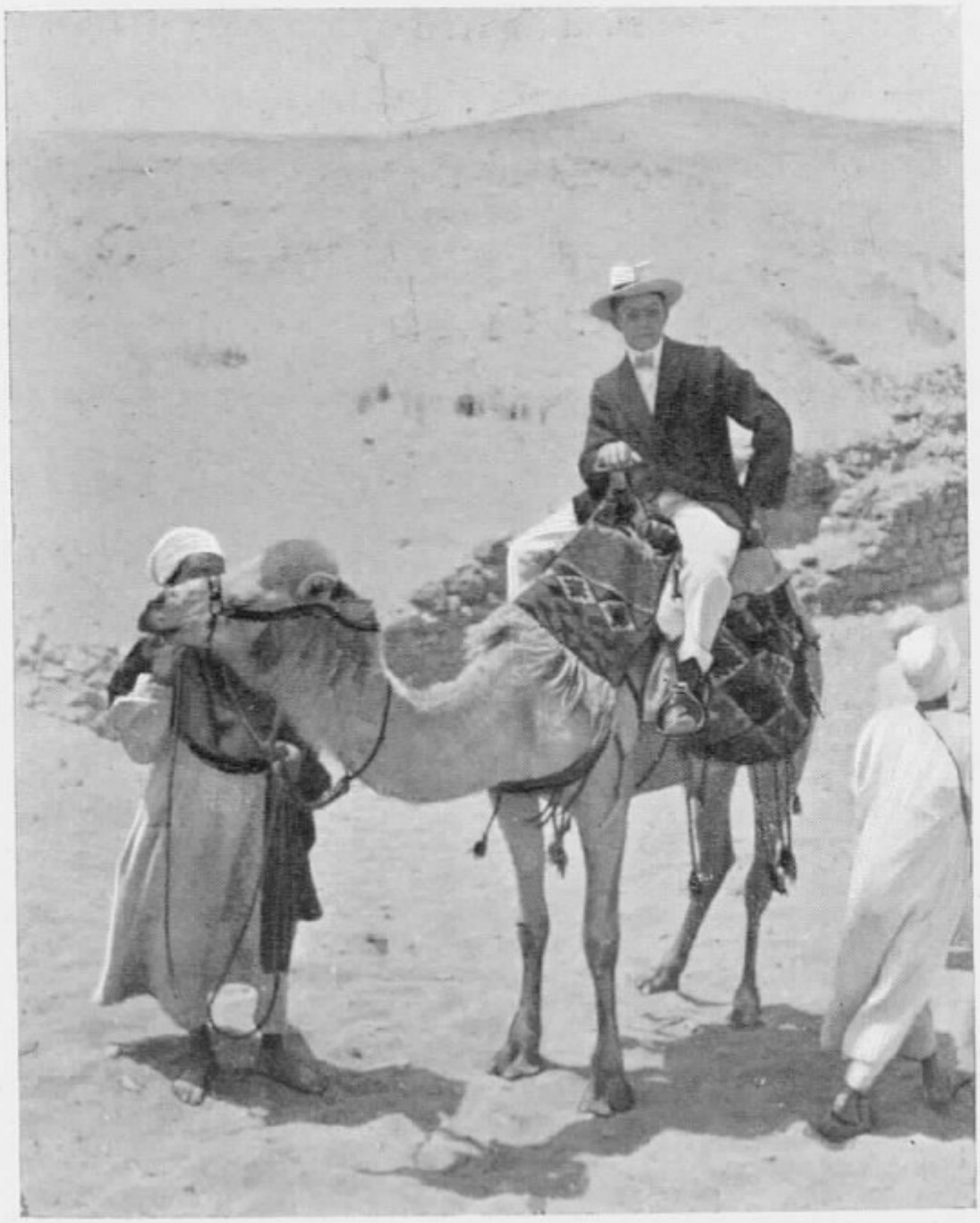
ciselures de sa frise, la délicatesse somptueuse de ses plafonds de bois aux poutres apparentes et

DEVANT LE SPHINX.

dont les multiples caissons sont peints de rouge et d'or. Insensible à notre présence, un vieux musulman, grave et solennel, se confond en salamalecs et en prières.

Plus loin, dans la ville haute, la mosquée du Sultan Hassan est à la fois un palais et un groupe de mosquées. D'aspect sévère et de vastes proportions, ce monument s'apparente un peu à certaines constructions du XIII^e^ siècle. Il est composé d'une large cour, d'un palais et de deux mosquées. Les murs de la cour sont très élevés et percés, sur chaque face, d'une grande baie ogivale. Les portes sont en bronze ciselé; au milieu de la cour, se dresse une exquise fontaine, malheureusement dépouillée de ses céramiques et de ses enluminures; du côté du couchant, c'est l'endroit réservé aux prières, orné de mosaïques en marbre, d'une chaire de bois et de nacre, et d'une sorte de jubé.

De cette cour, on pénètre dans une première mosquée où le tombeau du Sultan, très simple, est entouré d'une grille de bois. Sur la frise courent des inscriptions du Coran sculptées et peintes : elle est admirable. Et la voûte de la coupole, dont l'ossature apparaît, nous découvre bien la structure de ces voûtes à pendentifs et à



DANS LE DÉSERT.

nids d'abeilles si fréquentes au Caire. Rien ne troublait cette solitude magnifique et funèbre, rien qu'un petit chat noir et blanc qui y mettait une note vivante.

Pour se rendre à l'autre mosquée, il faut traverser une cour étroite, haute et obscure, sur laquelle s'ouvrent des fenêtres grillées, des fenêtres de prison, les fenêtres des mornes appartements du Sultan. La seconde mosquée est presque semblable à la première, et, en ce moment, on la restaure.

Enfin nous sommes montés jusqu'à la citadelle. C'est là que se trouve la Grande Mosquée. Bâtie au milieu du siècle dernier, elle porte les traces du mauvais goût de cette époque. On reproche à ses minarets d'être trop grêles, et on lui reproche un affreux mélange d'art byzantin et de renaissance italienne, genre Louis-Philippe. Il est très fâcheux pour une mosquée que son architecture évoque le nom de Louis-Philippe! Cependant, quand on y pénètre, la première impression est assez vive. Il y règne une obscurité presque complète, mal dissipée par le jour de petites fenêtres qui tombe de très haut. De riches tapis recouvrent le sol et étouffent le bruit des pas. D'innombrables lampes pendent des voûtes et des coupo-

les. Mais, surtout, cette mosquée a une terrasse, et cette terrasse nous offre un incomparable panorama du Caire. Les dômes et les minarets détachent dans l'air limpide leurs silhouettes fantastiques; et, à l'horizon, se distinguent les Pyramides et les premières ondulations des sables.

MARCHAND DE CANNE A SUCRE.

Lundi 21 Avril.

Notre drogman a de l'imagination et le sens du pittoresque. Il nous signale un marché aux autruches qui se tient quelque part, aux environs du Caire. C'est bien tentant et nous nous y rendons en voiture, à travers des campagnes verdoyantes.

On nous montre d'abord la résidence privée du Khédive, au milieu de ses jardins en fleurs

ombragés des plus rares essences, derrière des haies impénétrables de puissants cactus. Le vice-roi, nous dit-on, la préfère infiniment à sa résidence officielle du Palais d'Abdin, au centre du Caire. Il y revient chaque soir, comme un bon fonctionnaire trop heureux d'échapper à son bureau, et demande au frais ombrage de ses sycomores l'oubli des affaires publiques.

Plus nous approchions du marché aux autruches, plus nous étions surpris de voir la route déserte. Évidemment ce n'était pas un marché très achalandé. Les amateurs d'autruches se font rares. Mais notre surprise se convertit en déception, lorsque nous dûmes reconnaître que ce marché n'était qu'un parc, un simple parc, comme au Jardin d'Acclimatation. Il faut se défier des guides, même en Afrique.

Avant le déjeuner, notre petite troupe explore le quartier du Vieux Caire et le port sur le Nil. Ce quartier, peu habité, est moins intéressant que le quartier Arabe que nous traversons une dernière fois, le kodak en main.

La chaleur est étouffante; c'est avec un soupir de soulagement que nous rentrons à l'hôtel.

A quatre heures, nous reprenons le train d'Alexandrie, et le soir nous dînons sur le *Katoomba*.

AU CAIRE.

Vendredi 22 Avril.

Les formalités du service sanitaire nous obligent à différer notre départ. Nous passons donc la matinée à Alexandrie; et, le médecin étant venu s'assurer qu'il n'y avait pas de peste à bord, nous levons l'ancre à cinq heures.

C'est une joie de regagner le large. On respire. Jusqu'à l'heure du dîner, nous restons sur le pont. La soirée nous réserve l'enchantement d'un idéal clair de lune.

Et le *Katoomba* se dirige à toute vapeur vers Jaffa.

Samedi 23 Avril.

Le temps est toujours superbe, et les heures s'écoulent brillantes et légères comme l'écume des vagues. Mais nos rêves deviennent plus graves, à mesure que nous approchons de la Terre Sainte et que nous fendons ces flots qui portèrent, au cours des âges, tant de pèlerins mystiques et passionnés.

A trois heures, les côtes de la Palestine nous apparaissent, simple ligne blanche à l'horizon; deux heures plus tard, on aperçoit Jaffa, petite

cité orientale, tout éclatante de soleil, et, derrière, la chaîne vaporeuse du Liban.

Nous stoppons ; mais nous avions compté sans l'imprévu, et l'imprévu se manifeste ici sous une forme vraiment paradoxale. La ville célèbre par ses pestiférés craint que nous lui apportions la peste. Nous ne nous croyions pas si dangereux! Et nous voici forcés d'aller chercher à Beyrouth la permission de débarquer à Jaffa. Treize heures de mer!

La nuit est bonne, et nous nous réveillons à Beyrouth.

Dimanche 24 Avril.

La police turque nous montre, dans l'examen de nos passeports, toute la brutalité dédaigneuse de ses procédés. Grâce à l'obligeance de l'aimable Directeur de la poste, M. Vié, nous pouvons heureusement obtenir notre courrier. M. Vié, qui retrouve avec plaisir des compatriotes, se fait notre cicerone, nous montre la ville, d'ailleurs médiocre, et nous accompagne au Collège américain.

C'est un établissement bâti dans un site admirable, sur une hauteur qui regarde la mer. Ses beaux ombrages nous font songer aux jardins académiques où se promenaient jadis les philosophes de la Grèce. Heureux étudiants! Peut-être ne connaissent-ils pas eux-mêmes leur bonheur....

Nous passons la nuit en rade. Notre intention était de regagner Jaffa, mais l'absence de port dans cette ville et la mer mauvaise nous ont décidés à rester ici.

Lundi 25 Avril.

Impossible encore de partir : nous en profitons pour visiter la Faculté de médecine des Jésuites. L'organisation en est, à coup sûr, moins brillante, moins attrayante que celle du Collège américain. Mais notre amour-propre national se réjouit de constater qu'elle est plus sérieusement comprise et que les résultats en sont plus utiles. Les Orientaux y peuvent venir chercher les exemples de propreté et d'ordre dont ils ont si grand besoin. Les laboratoires et les biblio-

thèques y reflètent un esprit attentif aux moindres progrès de la science. Les Jésuites de Beyrouth poursuivent victorieusement l'œuvre de conquête pacifique que, depuis sept cents ans, la France a entreprise dans l'Orient et qui est un de ses plus beaux titres de gloire. Ils continuent une tradition. Ils maintiennent un prestige. Leur intelligence et leur dévouement font que, sur ce coin de terre, notre patrie demeure la grande, la vraie puissance civilisatrice.

Avant de quitter cette maison si française, nous admirons de nombreuses colonnes antiques, taillées dans une matière qui ressemble au porphyre. L'architecte les a exhumées des ruines d'un temple dont l'ancienneté remonte à plus de deux mille ans.

L'état de la mer ne s'améliore pas et nous ne savons à quoi nous résoudre.

Mardi 26 Avril.

Le capitaine nous informe qu'un télégramme de Jaffa lui annonce que nous pourrons débarquer. Donc, en route ! Mais auparavant, une heureuse inspiration nous ramène à terre, dans le quartier des bazars.

Ce quartier, très vivant, assez pareil aux quartiers analogues entrevus en Égypte, en diffère cependant par l'éclairage. Les rues, fort étroites et presque entièrement recouvertes de voûtes

ogivales, ne sont qu'un perpétuel contraste de chauds clairs-obscurs et de clartés éblouissantes. On a peine à s'y frayer un chemin au milieu de la foule qui les remplit.

Rien de plus éclatant que le marché aux tissus, si ce n'est celui des cordonniers qui travaillent surtout dans les cuirs rouges, où celui des selliers avec son violent bariolage de harnais, de bâts et de verroteries. Dans ces pays où l'ombre même est colorée, il semble que les yeux des habitants soient insatiables de pourpre, d'argent et d'or, de tout ce qui luit, brille, étincelle et flamboie.

Plus haut, c'est le marché aux légumes et aux fruits : nous nous y approvisionnons pour la traversée de Beyrouth à Jaffa, car l'appétit est excellent à bord.

Nous faisons halte chez un marchand d'antiquités qui nous vend de jolies broderies et des soieries de Beyrouth.

A quatre heures nous étions sur le pont du yacht; et on levait l'ancre.

ARRIVÉE A JAFFA.

Mercredi 27 Avril.

A six heurs, le *Katoomba* stoppait devant Jaffa, aussitôt entouré de barques. L'une d'elles était montée par le Directeur des Postes qui nous apportait ses souhaits de bienvenue.

Il s'agissait maintenant de passer la fameuse barre, que la mer assez grosse rendait plus redoutable. Soutenus par les bras vigoureux des rameurs, nous nous trouvons, pour ainsi dire, déposés du pont de notre yacht dans l'embarca-

tion. Les douze rudes gaillards, Africains et Asiatiques, vêtus de haillons éclatants, cinglent droit sur les récifs qui ferment d'une arête d'écume l'étroite entrée de la rade. L'homme du gouvernail suit des yeux le mouvement des flots et scande la manœuvre d'une psalmodie sauvage que tous les autres reprennent en chœur. On dirait une incantation dont il veut charmer les monstres marins. Nous ne pouvons nous défendre d'une petite angoisse, lorsque nous atteignons la ligne blanchissante. La barque est soulevée et prise comme dans un tourbillon; et, après un virage d'une étonnante habileté, nous atterrissons au quai.

Nous ne nous sommes point attardés à Jaffa. A peine débarqués, nous montions en voiture et nous partions pour la Terre Sainte.

Les environs de la ville sont couverts de bois d'oliviers et de cactus et, là où la forêt ne pousse pas, le froment, le seigle et l'orge mûrissent.

Comme nous approchions de Kamleh, espèce de village qui contient, on ne sait comment, une

population de huit mille âmes, nous rencontrons un enterrement musulman. Point de cercueil : le cadavre était porté sous un simple voile, au bruit d'une musique monotone et de lamentations rauques. Les deux plus proches parents du mort brandissaient, chacun, un étendard rouge et vert; et le cortège s'acheminait vers un des cimetières de la ville.

Nous poursuivons notre route. Nous avons hâte de gagner El-Athrom, où nous devons déjeuner. Au pied des monts de Palestine, le monastère nous apparaît. Tout poudreux de la route chaude, la vue de ce coin de Trappe nous réconforte et nous rafraîchit. Une oasis n'est pas plus douce aux voyageurs fatigués du désert.

Un Père à la barbe blanche, beau comme saint Jérôme, nous accueille avec une simplicité cordiale sous les mûriers et les lilas en fleurs. Le déjeuner est déjà prêt dans une salle voûtée, délicieusement fraîche. Et quel déjeuner! On n'en servirait point de meilleur en notre plantureuse Touraine. Où mangerait-on des petits pois à la

ENTERREMENT MUSULMAN

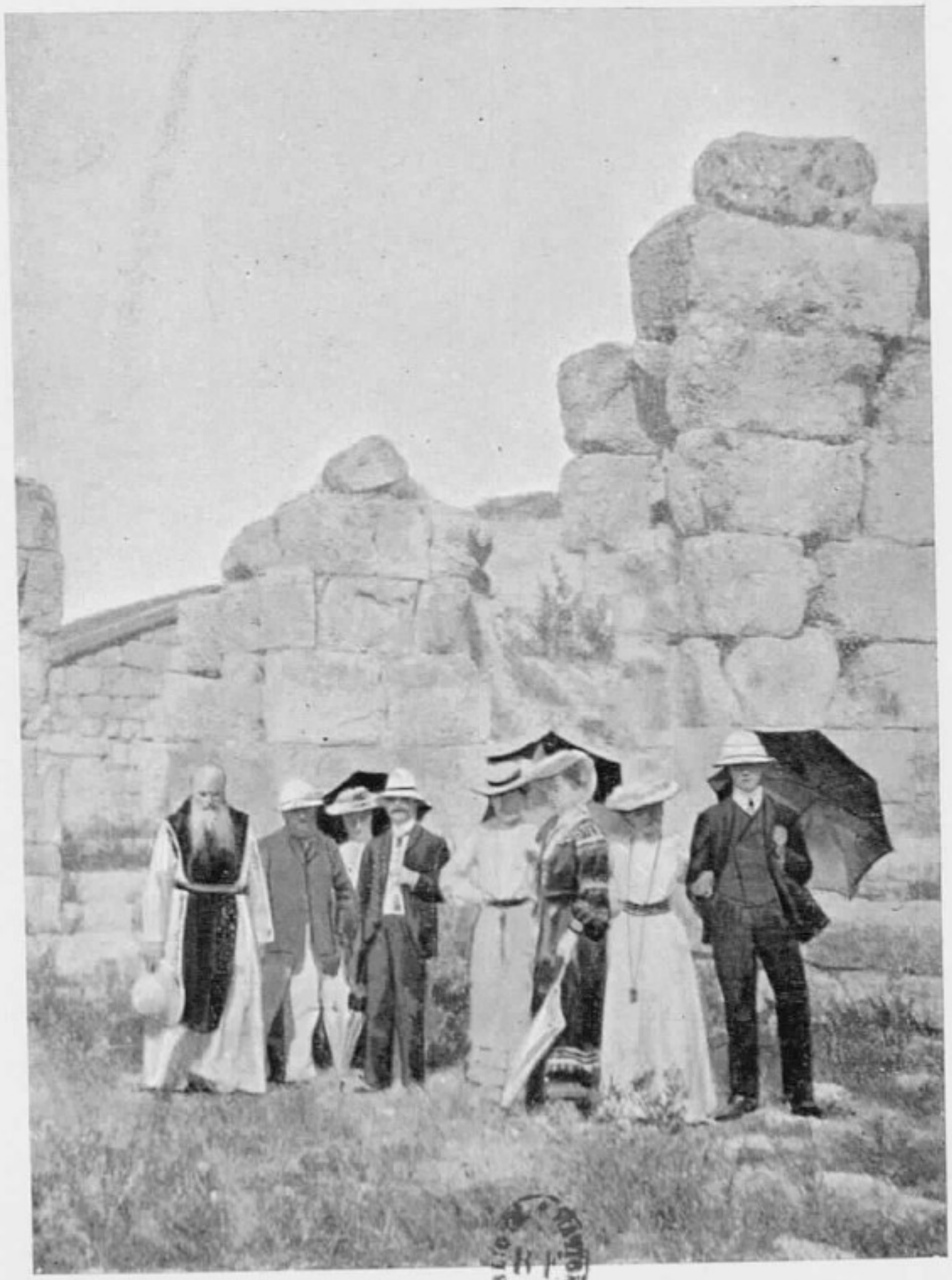
française plus fondants? Les vins qui mûrissent sur les coteaux voisins égalent nos plus savoureux bordeaux, — particulièrement un certain vin blanc que parfume tout le soleil de la Palestine.

Pendant que les dames s'adonnent aux douceurs de la sieste — et qui s'étonnerait qu'après un tel voyage et un tel déjeuner on se permît une petite sieste? — les hommes visitent la Trappe. Ici tout est ordonné et méthodique. Cette demeure si hospitalière ne s'ouvre point au farniente oriental. Les Pères récitaient leur office à la chapelle. Mais leur piété travaille, leur foi agit. Les ateliers, la

boulangerie, les cultures prospères, ce sable et ces rochers dont, plus forts que Moïse, ils ont fait jaillir du vin, cette indolente nature que leur volonté discipline, tout ce que nous voyons atteste un joyeux effort, une persévérance continue et la belle santé de leurs âmes. Le mot de Trappe évoquait en nous je ne sais quelle idée sombre. Dans le monastère d'El-Athrom, il n'y a point place à la mélancolie ni aux rêveries funèbres. Le robuste labeur y habite avec la prière et la sérénité. J'ignore si chaque jour le moine creuse sa fosse; mais sa bêche est féconde et sa sueur tombe sur cette terre comme une bénédiction.

A quatre heures, nous remontons en voiture, et, après avoir visité les ruines d'une basilique dans le petit village d'Emaüs, nous prenons congé du bon Père et nous poursuivons notre route vers Jérusalem.

La seconde partie du trajet diffère entièrement de la première. Plus de cultures, plus de verdure; mais d'âpres collines nues, des mamelons arides et pierreux, dont les pierres, dispo-



RUINES DE LA BASILIQUE D'EMAÜS.

sées comme en gradins, font penser aux ruines d'un immense théâtre. Elles mènent, il est vrai, au théâtre sacré où l'humanité a vu et revoit sans cesse se jouer la plus pathétique tragédie de son histoire. Terre de désolation! Tristes et durs chemins! Et cependant vous nous plaisez ainsi; et nous ne voudrions point que vous fussiez plus doux. Il est bon que votre tristesse s'imprime fortement sur les âmes. Concevrait-on qu'une route d'ombre fraîche et de fleurs odorantes nous conduisît au Golgotha?

Nous ne sommes arrivés à Jérusalem qu'au tomber de la nuit. Ceux qui n'y arrivent qu'à la nuit noire sont encore plus heureux, car les ténèbres leur cachent complètement l'affreuse banalité des abords de la ville. Il nous a fallu passer entre des constructions modernes, des bâtisses déplorables, avant d'aboutir au couvent de Notre-Dame de France, où les Pères de l'Assomption nous ont admirablement reçus.

On nous installe dans un charmant pavillon, entouré de jardins. Jérusalem est là, tout près.

Ses coupoles, ses tours, ses remparts, nous les avons aperçus de loin sous la lumière pâlissante, alors que nos chevaux gravissaient péniblement leur dernière montée; et nous les avons vus de plus loin encore, de très loin, du fond de nos souvenirs d'enfance. Et maintenant ils sont là; nous n'en sommes séparés que par un peu d'ombre. Nous y entrerons demain.

RUE DE JÉRUSALEM, QUARTIER NEUF.

Jeudi 28 Avril.

A huit heures, guidés par le Père Eucher, nous entrons dans la Ville Sainte. Les rues tortueuses et taillées en escaliers fourmillent de moines; de popes grecs barbus et chevelus, de moujiks loqueteux, d'Arméniens, de Bédouins, et de Juifs. Nous nous dirigeons au milieu de cette foule hétéroclite vers le Saint-Sépulcre, et nous descendons sur la place où s'élève la Basilique, dans l'ancienne vallée du Mont Calvaire.

On passe sous un portail romano-byzantin

construit par les Croisés; mais, dès nos premiers pas, nous sommes frappés de voir une espèce de divan de pierre où des Musulmans assis fument paisiblement leur nargileh. Ce sont eux qui gardent le Saint-Sépulcre. « Sans eux, disait Lamartine dans son *Voyage en Orient*, le Tombeau que se disputent les Grecs et les Catholiques et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit, sans doute, aux ennemis de la communion triomphante. » Et le poète vante leur dignité, leur grâce, leur tolérance. Mais Loti les représente « armés comme pour un massacre » et lit dans leurs yeux leur farouche mépris de Jérusalem, de cette cité d'opprobre qu'ils continuent d'appeler *el-Komanach* (l'ordure). Il se peut que Loti ait raison, mais le spectacle attristant des sectes jalouses qui se partagent le Saint Lieu ne donne point tort à Lamartine. Peut-être faut-il rendre grâces aux Turcs

d'avoir conquis Jérusalem. Peut-être sont-ils les plus sûrs gardiens de ce berceau funèbre du Christianisme.

En face du vestibule, un escalier étroit et raide conduit à la Chapelle du Calvaire. Obscure et surbaissée, les lampes et les cierges qui y brûlent éternellement éclairent à peine les broderies des autels et les énormes icônes d'argent et d'or, et tout ce que la piété des générations a entassé de précieux, d'étrange, et de naïf. Les autels du rit latin et du rit grec sont juxtaposés : l'un est dressé sur l'emplacement même où s'érigea la Croix; l'autre montre la fissure du rocher qui s'entr'ouvrit à l'instant que Notre-Seigneur exhala son dernier soupir.

Nous descendons quelques marches et nous voici devant le Saint-Sépulcre. Mais il nous est masqué par un lourd monument dont les décorations clinquantes sont dues, hélas! au mauvais goût des Grecs. Une porte basse donne accès au sanctuaire. Ne pensez pas que le tombeau du Christ va vous apparaître : vous seriez déçu. La roche

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 97 IMPRIMÉS

où il fut creusé est entièrement revêtue de marbre blanc. Un autel la surmonte, orné de chandeliers, de vases et d'icônes qu'on voudrait ne point voir. Et l'on voudrait aussi pouvoir fermer les yeux sur les odieuses compétitions des trois cultes — que dis-je, des trois cultes? — de toutes les sectes qui se pressent autour de ce marbre, dans cette ombre sainte.

Religieux latins, évêques syriens, moines cophtes, popes grecs, patriarches arméniens, prêtres abyssins, se rencontrent, se croisent, se bousculent, se marchent sur les talons, échangent des regards de dédain et de haine, en cet endroit où expira la voix divine : « Aimez-vous les uns les autres ». S'ils le pouvaient, si la « tunique sans couture » était là, ils n'auraient même pas le sang-froid des soldats qui la tirèrent au sort; on les verrait se l'arracher, la déchirer, et en remporter des lambeaux qu'ils s'arracheraient et déchireraient encore.

La plus grande partie de la Basilique est accaparée par les Grecs, qui y ont sculpté un chœur

d'une polychromie barbare. C'est là qu'ils officient. Mais la chapelle de Sainte-Hélène, que nous visitons ensuite, appartient aux Arméniens. Elle est située en contre-bas dans une espèce de cave

DEVANT LE SAINT-SÉPULCRE.

creusée en plein roc. Là furent trouvés les clous, la couronne d'épines, le fer de lance, la croix de Notre-Seigneur et les deux croix des larrons; et, pendant qu'on fouillait la terre et qu'on exhumait ces reliques ensevelies depuis plus de trois siècles, la sainte Impératrice à genoux priait Dieu.

Nous avons quitté la Basilique en regrettant

au fond de nous-mêmes que la diversité des Confessions ait fait comme un « capharnaüm » de ce lieu qui aurait dû rester intact et pur. Il est impossible de ne pas s'y sentir gêné par cette profusion d'oripeaux, par cet encombrement de luxe criard. Trop de splendeur et surtout trop de fausse splendeur! La simplicité pathétique du Grand Drame s'y évanouit.

Nous nous en revenons le long des rues bordées de boutiques, et bondées des pèlerins de toutes les nations. Et, puisqu'on ne saurait traverser Jérusalem sans y acheter des chapelets et des croix — dût-on s'exposer au mépris des sectes protestantes, — nous entrons chez un marchand d'objets religieux, un des mieux fournis qui soit au monde. Et, comme par hasard, ce marchand était israélite.

Après le déjeuner, nous partons en voiture pour Bethléem.

Bethléem a gardé, à travers les âges, son aspect de petite ville biblique. Ses maisons, au milieu de leurs jardins et de leurs vergers, s'éche-

lonnent en demi-cercle sur le flanc de la colline. Ses murs sont tombés, et cependant ses couvents, qui ressemblent à des forteresses, lui donnent encore l'air d'une cité féodale. Nous ne sommes plus au temps où les Arabes Bethléemites, connus par leurs rapines, rançonnaient les monastères. Une population paisible et belle y fabrique des objets de piété en nacre; c'est d'ailleurs une très ancienne tradition. de la ville. Et les rues sont semées de coquilles étincelantes et d'éclairs nacrés.

Nous nous rendons à la Grotte de la Nativité. Sous une voûte assez basse, là où Jésus reposa sur la paille, un bloc de marbre est taillé en forme de berceau, et, là où brilla l'étoile qui conduisit les Rois Mages, une étoile d'or est incrustée dans le roc. Douloureuse ironie : devant ce berceau du Dieu de douceur et d'amour, un soldat turc veille, l'arme au pied. Et cette étoile, messagère de paix, assiste aux mêmes âpres luttes, aux mêmes rivalités entre Chrétiens que le Saint-Sépulcre, que tout Jérusalem.

Ah, que ne nous a-t-on laissé, telle qu'elle était, dans sa rudesse touchante, la grotte qui vit s'accomplir le mystère de la Nativité!

« ... *Et elle enfanta son fils premier-né, elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avait là aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau...* »

Si ces bergers revenaient, ils ne reconnaîtraient ni la crèche ni la grotte. Sauraient-ils même à quel autel porter leur adoration?

Ce soir, comme nous rentrions à Jérusalem, nous avons aperçu un peu de la Mer Morte, et, malgré la distance, elle était bleue, d'un bleu charmant.

Vendredi 29 Avril.

Cette matinée est consacrée à l'art musulman. Toujours sous la conduite du Père Eucher, précédés d'un *cawas* et d'un soldat turc, nous allons à la Mosquée d'Omar, qui s'élève au milieu d'une immense plate-forme, sur l'emplacement du fameux Temple de Salomon. Elle est ouverte aujourd'hui aux « chiens de Chrétiens ». Il suffit que leur Consul le demande. Jadis on eût risqué sa tête à vouloir y pénétrer. Nous aurions été des sacrilèges,

il y a cent ans : nous ne sommes plus maintenant que des touristes curieux et dont la curiosité flatte agréablement les enfants du Prophète. Tout finit par s'arranger ici-bas : seulement il faut quelquefois attendre des siècles....

Cette mosquée n'a, dans son architecture extérieure, ni lignes ni proportions remarquables. De loin, nous sommes déçus; mais, sitôt qu'on en approche, ses splendides revêtements de céramique émerveillent. Son intérieur est d'une grande richesse : belles colonnes de marbre, vitraux célèbres et qui méritent leur réputation, et surtout mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art décoratif, où le vert et le bleu se marient harmonieusement à l'or.

Nous traversons une terrasse qu'une fontaine décore, au milieu de la sombre verdure des cyprès, et nous pénétrons dans une seconde mosquée, la Mosquée d'*El-Aksa*, plus grande que la première et dont le plan ressemble à celui des premières basiliques chrétiennes. Sa coupole étoilée de clous d'or, ses vitraux, ses mosaïques, ses faïences, ses disques de cuivre ciselé, tout y est

charmant, lumineux, exquis. Sous cette mosquée se trouvent de vastes salles voûtées qu'on appelle les Écuries de Salomon, bien improprement d'ailleurs, car elles semblent dater des Romains et n'ont logé que les chevaux des Croisés.

On continue de longer les murailles et, au-dessus de la Porte Dorée, on domine la vallée de Josaphat. C'est là, disent les traditions, qu'aura lieu le Dernier Jugement. Aussi est-elle toute hérissée de pierres funéraires. Juifs et Musulmans s'y font enterrer afin d'être les premiers à se réveiller, quand sonnera le clairon de l'Ange.

Après cette visite aux mosquées et ce coup d'œil jeté sur le futur théâtre de notre résurrection, nous rentrons dans les tragiques souvenirs de Jérusalem.

La Voie Douloureuse commence aux ruines de la Tour Antonia pour aboutir au Saint-Sépulcre, sur le Golgotha. Nous suivons ses quatorze stations. Où s'élevait jadis la maison de Pilate, on a bâti aujourd'hui une caserne turque. La route que dut parcourir Jésus n'a pas un mille de longueur.

Mais que d'inoubliables visions dans ce court espace! Ici Marie a rencontré son fils et s'est sentie défaillir; là, Simon le Cyrénéen vint en aide au Christ qui pliait sous sa croix; plus loin, les Saintes Femmes pleurèrent; plus loin Véronique essuya le visage sanglant; voici la Porte Judiciaire par où débouchaient les criminels, enfin voilà le Calvaire...

GARDIENNE DU TOMBEAU DES ROIS.

Vers trois heures de l'après-midi nous avons repris notre promenade, disons mieux, notre pèlerinage; car toute promenade à Jérusalem est un pèlerinage. Nous nous arrêtons d'abord au couvent des Dominicains. Le Père Lagrange, leur directeur, nous en fait les honneurs avec une extrême bonne grâce. Nous visitons le « Tombeau

des Rois », dont il ne reste plus que des sarcophages taillés dans le roc. Grâce aux soins du comte de Courcy, les squelettes reposent maintenant... au musée du Louvre.

De là nous nous dirigeons vers le Gethsémani et le Mont des Oliviers. Sur notre chemin, l'église du *Pater* nous ouvre son cloître ogival où des plaques de faïence, appliquées aux murs, portent imprimée dans toutes les langues du monde la sainte prière : *Notre Pére qui étes aux cieux*. La princesse de la Tour-d'Auvergne, qui a relevé cette église et ce cloître, y dort sous le marbre d'une chapelle, au milieu de ces inscriptions d'une si simple et si belle éloquence.

Un peu plus haut que cette église, nous devrions apercevoir la Mer Morte et embrasser tout Jérusalem et la triste Judée. Mais la brume nous cache, hélas ! ces lieux imprégnés de détresse et dont les noms seuls sont une évocation : le Mont du Scandale, le champ du Potier, le tombeau d'Absalon, la vallée de Josaphat et celle de la Géhenne.

Nous arrivons au Mont des Oliviers, et au

sépulcre de la Vierge. La tradition prétend que, s'il est vrai qu'elle ne mourut point à Jérusalem, les apôtres l'y ensevelirent mystérieusement. Admirable tradition qui veut que la mère repose près de l'endroit où son fils répandit une sueur de sang et supplia Dieu d'écarter de lui le calice !

A quelques pas de ce sépulcre, voici en effet la Grotte de l'Agonie. C'est ici que Jésus passa sa veillée d'angoisse. C'est ici que, solitaire, « vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul », et pendant que ses disciples dormaient, il s'avança parmi les oliviers. Sont-ce les huit oliviers que nous voyons qui assistèrent à sa première défaillance et qui entendirent ses gémissements ? Ils sont bien vieux : leurs troncs noueux et comme pétrifiés disent leur ancienneté. Au commencement du XIX^e^ siècle, Chateaubriand s'émerveillait déjà de leur extrême décrépitude, et affirmait qu'ils étaient au moins contemporains du Bas Empire. Il en donnait même une raison assez curieuse. « En Turquie, tout olivier trouvé debout par les Musulmans, lorsqu'ils envahirent l'Asie, ne paie qu'un

médin au fisc, tandis que l'olivier planté, depuis la conquête, doit au Grand Seigneur la moitié de ses fruits : or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit *médin*. »

Au jardin de Gethsemani nous avons cueilli des pensées. Ces fleurs ont ici un sens plus mélancolique que nulle part ailleurs. Mais à peine sortions-nous, des mendiants nous présentèrent un des tableaux les plus affreux de la misère humaine. Ils tendaient des mains sans doigts : leurs visages crevassés, boursouflés, recouverts d'écailles étaient hideux. Nous autres Européens, nous avons oublié que cette horrible maladie, la lèpre, a jadis ravagé nos pays. Au quatorzième siècle, on comptait deux mille léproseries en France, dix-neuf mille en Europe. Son apparition dans ces pays d'Orient, qu'elle n'a jamais cessé d'habiter, nous remplissait d'horreur et de pitié.

Nous avons terminé notre journée devant la muraille, ruine du temple de Salomon, où, chaque vendredi soir, les Juifs se réunissent pour faire leurs Lamentations. Ils ont revêtu leurs vêtements

du sabbat. Le dos couvert de velours noir, bleu, rouge, écarlate, la tête coiffée d'un bonnet noir, bordé de fourrure, ils s'alignent et se prosternent la face contre la muraille et psalmodient les lamentations de Jérémie. Et ils gémissent sur Jérusalem détruite, et ils embrassent la pierre et ils l'arrosent de larmes.

Le spectacle de la Muraille des Pleurs attire un grand nombre de pèlerins, Italiens, Anglais, Autrichiens, Russes, si bien que les rues étroites en sont encombrées. Mais le peuple choisi reste indifférent à leur curiosité bruyante et continue, en gémissant, de supplier Jéhovah d'accomplir ses promesses : « Hâte-toi, hâte-toi, Dieu de Sion ! »

Samedi 30 Avril.

A sept heures et demie nous prenons congé des Pères de l'Assomption, pour nous rendre à la gare. Il y a une gare à Jérusalem! C'est déplorable. On ne s'imaginait point que la fumée des locomotives dut jamais passer sur le Golgotha, le coup de sifflet des trains retentir jusqu'au Saint-Sépulcre. Mais enfin, c'est un fait : il y a une gare, et, bien entendu, il y a un chef de gare. Et ce chef de gare est l'homme le plus obligeant du monde. Sans lui nous étions obligés de revenir au couvent. Les chevaux de notre seconde voiture refusaient obstinément d'avancer. Le chef de gare

arrêta le train : il ne craignit pas de l'arrêter un quart d'heure, et nous partîmes.

Le paysage qui défile sous nos yeux est bien différent de la route que suivent les voitures. Il nous rappelle la Provence.

A midi, nous redescendons à Jaffa, et nous apercevons bientôt le *Katoomba* mouillé en rade. La mer est démontée, et le passage de la barre plus difficile. Ce n'est pas sans peine que nous nous retrouvons enfin sur le pont de notre yacht. Ma fille et Miss Norah, qui sont restées à bord pendant notre voyage, nous content leurs émotions de la dernière nuit. A onze heures du soir, un orage s'était déchaîné, et la mer était devenue si mauvaise qu'une ancre s'était rompue et que le bateau avait dû gagner le large. Les deux passagères ont montré, nous dit-on, un courage qui nous attendrit et dont nous les félicitons.

L'après-midi se passe à naviguer; mais le tangage est si fort que huit personnes sur douze sont dans un état qui ne leur permet guère de goûter les charmes de la traversée.

Dimanche 1er Mai.

Aucun incident. La mer est toujours agitée. Quand nous ne roulons pas, nous tanguons; et quand nous ne tanguons pas, nous roulons. Et quelquefois nous roulons et nous tanguons tout ensemble. Mais, le soir, un superbe clair de lune nous console de ces vaines agitations, et nous réconcilie avec l'immensité. Demain matin, nous nous réveillerons à Rhodes.

PORT DE RHODES.

Lundi 2 Mai.

La jolie vision de Rhodes sous une blonde lumière! Un petit port, de vieilles murailles, qui datent du temps des Croisés, un château fort et d'innombrables moulins à vent, pareils aux nôtres, sauf qu'ils ont huit ailes.

Le Consul de France, le comte Fradin de Bélabre, nous a envoyé un drogman. Aussitôt descendus à terre, délivrés de la turbulence et de l'assaut des portefaix, nous montons la rue

des Chevaliers. Elle n'a pas vieilli. On dirait ses armoiries historiques sculptées d'hier. Les devises françoises : *Montjoye Sainct-Denys* chantent au soleil. Nos lis brillent dans la pierre comme s'ils venaient d'y éclore. Il semble que la France du quatorzième et du quinzième siècle va se mettre aux fenêtres de ces maisons gothiques pour nous regarder passer. La baguette magique n'avait pas plus sûrement endormi et conservé le château de la Belle au bois dormant. Les *auberges* et les prieurés des nations sont encore debout, et l'Auberge de France, avec son architecture et ses sculptures, unit la grâce à la majesté. Quel réveil du passé! Et que ces pierres qu'on n'a point

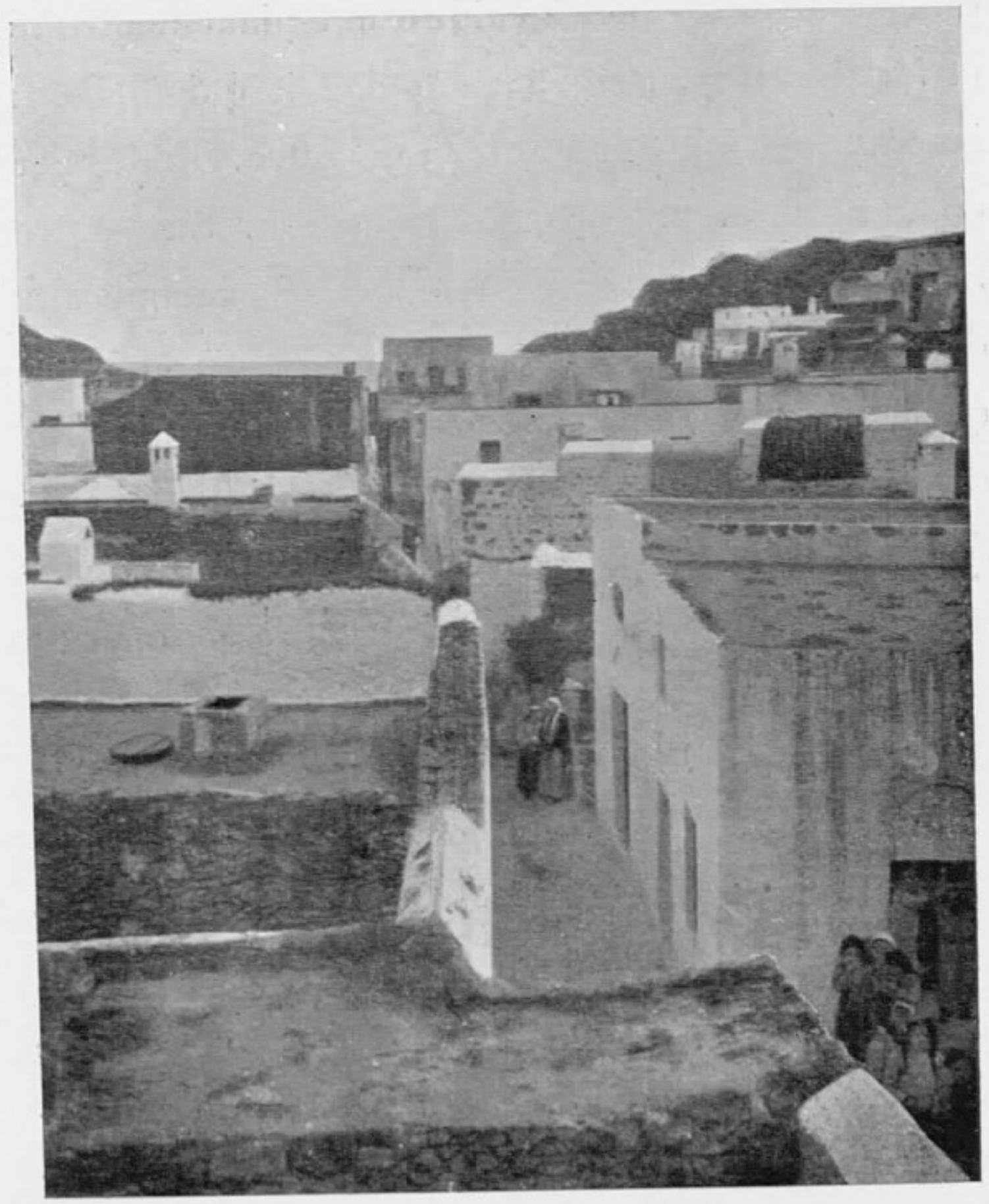
RUE DES CHEVALIERS.

restaurées sont plaisantes aux yeux et flattent délicieusement nos souvenirs chevaleresques! Mais au bout de cette adorable rue, le Palais fortifié du Grand Maître sert aujourd'hui de prison, et les visiteurs n'y sont point admis.

Notre promenade s'achève chez le Consul, qui nous accueille très aimablement, et qui nous montre son musée archéologique. Il nous engage à pousser jusqu'à Lindos, et nous l'invitons à déjeuner, avec sa fille.

Comme nous regagnions le *Katoomba*, nous apercevons un oiseau blanc singulier, posé à peu de distance du yacht. C'est un pélican. Auguste part à sa poursuite dans le steam-launch et l'abat magistralement de deux coups de fusil. On le ramène à bord, où la vaste poche de provisions qu'il porte sous son bec fait l'ébahissement de tous.

Vers deux heures, nous nous dirigeons sur Lindos. Le bateau suit les côtes si pittoresquement découpées, et, à quatre heures, nous stoppons devant la fière silhouette du château de Lindos.



VUE DE LINDOS.

Le steam-launch nous conduit à une petite plage ; mais l'eau est peu profonde, et nous sommes

obligés de débarquer à l'aide d'une planche étroite et fort instable. Deux savants danois qui dirigent les fouilles viennent à notre rencontre. Guidés par eux, nous commençons l'ascension. Sur notre route, nous rencontrons une église grecque aux décorations modernes, très surchargées, et quelques maisons dont les portes et les fenêtres délicatement sculptées attestent que des chevaliers de Rhodes y habitèrent. Après une demi-heure de marche, nous atteignons le sommet de Lindos.

Des ruines : quelques vestiges, à peu près exhumés, du fameux temple de Minerve, dont les inscriptions vantent la renommée, et qui remontrait, paraît-il, au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ; un peu plus bas, l'aile du château où résidait le Grand Maître des Chevaliers, Frédéric d'Aubusson. Nos guides sont des hommes savants, mais leurs réflexions et leurs explications et même leurs trouvailles nous enthousiasment moins que la vue de ces lieux qui sont d'une grandeur et d'une sauvagerie incroyables. Le temps tourne à

l'orage, et les teintes plombées du ciel s'harmonisent avec la beauté de ce farouche et romantique décor.

Nous retournons à bord au tomber de la nuit, et nous rentrons à Rhodes, où, après le dîner, le consul et sa fille prennent congé des hôtes du *Katoomba*.

MAISON D'UN CHEVALIER DE RHODES AU XI[e] SIÈCLE.

Mardi 3 Mai.

Nous avons passé la nuit devant Rhodes. Elle a été troublée par un violent orage. Et ce matin la pluie tombe. C'est la première fois, depuis notre départ de France, que nous essuyons l'averse.

A six heures, nous cinglons vers Smyrne. La mer s'est calmée; le ciel reste gris; mais à onze heures, le soleil se lève et découpe, en les éclairant, les côtes des multiples îles que nous rencontrons. D'un côté, à notre droite, c'est Nisyros, Kos, Kalymnos, Leros, la volcanique Patmos où

saint Jean écrivit l'*Apocalypse*, Nikaria, tandis qu'à gauche nous longeons le petit archipel d'Astropalæa, Amorgos, Mikonos, toutes à l'extrémité des Cyclades, et à l'entrée de la mer Egée.

Au coucher du soleil, les flots redevinrent houleux. Nous pouvions craindre un nouvel orage, de nouvelles bourrasques. Nous fûmes quittes pour la peur, car, à minuit, tout s'apaisa et nous eûmes un excellent sommeil.

Mercredi 4 Mai.

Bonne surprise, ce matin. Nous montions sur le pont, persuadés que nous avions encore quelques heures de traversée avant de toucher à Smyrne, et Smyrne est là, sous nos yeux. Les Grecs d'Alexandre qui la fondèrent savaient choisir leurs emplacements. Elle est dominée vers le sud par les montagnes et située au fond d'un golfe dont l'heureuse courbe nous fait songer à la baie de Naples.

Il est fâcheux qu'on ne puisse mettre le pied

en ces villes d'Orient sans être enveloppé et harcelé d'une foule de solliciteurs et de mendiants. Ils se jettent sur l'étranger comme les anciens naufrageurs sur une épave. Le seul moyen qu'on ait de leur échapper c'est d'accepter leurs services. On ne peut fuir les cochers qu'en montant dans leurs voitures.

Ils nous mènent à travers les quartiers amusants, les marchés de légumes et de poissons — où nous remarquons des crevettes si grosses qu'un Marseillais les comparerait à des langoustes — et, de là, au Pont des Caravanes.

Ce Pont des Caravanes, dont on nous avait rebattu les oreilles, ce pont d'une seule arche jeté sur le Mélès, est aussi remarquable dans son genre que le marché aux autruches du Caire. Est-ce que l'Orient serait la terre des mystifications? Si le pont est au-dessous du médiocre, les chemins qui y conduisent sont au-dessous du pire. A chaque instant nous avons cru verser, mais nous nous rassurions à la pensée que l'épaisseur de la boue atténuerait la violence du choc.

Enfin, nous réussissons à nous délivrer de nos cochers; nous recouvrons notre indépendance. Vite, aux bazars! Déception : les bazars n'ont rien de cette magnificence orientale et de ce mouvement que nous espérions y trouver. C'est une suite de hangars sans couleur, et dont les étalages ne tentent aucunement notre curiosité.

La mosquée vaut les bazars, badigeonnée à la chaux, et ornée de vilains tapis qui déshonorent Smyrne. Cependant elle se distingue de toutes les autres mosquées que nous avons visitées par quatre horloges extrêmement exotiques, attendu que ces quatre horloges ressemblent à nos horloges de campagne.

Qu'est devenue la Smyrne d'autrefois, la Smyrne qui se flattait d'avoir vu naître Homère et qui frappait ses monnaies à l'effigie du vieux poète? Et la Smyrne artistique, glorieuse, éloquente, prospère, dont les merveilles attiraient une multitude d'étrangers? Les Turcs l'ont saccagée; les épidémies et les tremblements de terre l'ont dévastée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une

ville hybride, mi-orientale, mi-européenne, sans caractère et sans beauté. Comme Naples, elle gagne à n'être vue que de loin. Aussi, après un excellent déjeuner, où nous savourons des légumes verts et des poissons, nous nous décidons à passer l'après-midi à bord. Heureuse idée : le soleil couchant baigne la ville d'une clarté chaude et lui prête une incomparable splendeur.

Nous ne levons l'ancre qu'à onze heures. Les mille feux de Smyrne allumés dans la nuit sereine nous donnaient l'illusion de notre soirée à Syracuse.

Jeudi 5 Mai.

Pendant notre sommeil, le *Katoomba* a passé entre l'île de Mitylène et les côtes de l'Asie Mineure. A notre réveil, l'île de Ténédos est en vue, elle présente sur sa côte orientale une très pittoresque petite ville protégée par la masse moyenâgeuse de son château fort et ceinte de moulins à vent. Nous approchons de l'entrée des Dardanelles. A notre gauche s'étend la grande île d'Imbros; à notre droite, les rivages de l'Asie où combattirent les Grecs et les Troyens; et le bateau

s'engage dans le détroit. Les forts imposants qui en défendent les rives lui font un aspect redoutable.

Une imprudente mouette s'est trop approchée du bord; je l'abats d'un coup de fusil. Mais le capitaine, qui, depuis que nous sommes dans les eaux turques, a déjà caché notre petit canon, nous recommande d'en faire autant de nos fusils. On croirait que nous venons déclarer la guerre au Sultan!

Nous rencontrons des navires, vapeurs ou voiliers, de plus en plus nombreux; et le passage est si resserré que nous voyons les deux côtes des Dardanelles. Elles se déroulent, monotones, avec leurs collines déboisées, à peine cultivées. Point de différence sensible entre l'Europe et l'Asie qui se regardent comme par-dessus un fleuve. Et pourtant — est-ce un effet de notre imagination? — nous éprouvons la sensation très vive de l'Orient.

A une heure, nous mouillons au port de Chanak, où les formalités du service de santé

nous retiennent quelques instants. Le port n'offre d'autre intérêt que les batteries de canons dont il est hérissé et les cuirassés du Grand Turc qui y ont jeté l'ancre.

Une fois hors de Chanak, les côtes s'élargissent, et nous entrons dans la mer de Marmara. Il fait un temps délicieux. La brise légère répand une fraîcheur qui nous semble exquise après les journées suffocantes de la Palestine. Le paysage est riant. Les rivages et même la couleur de l'eau nous rappellent le lac de Genève par les beaux jours.

CONSTANTINOPLE.

Vendredi 6 Mai.

A cinq heures, tout le monde est sur le pont. Le soleil, moins matinal, n'est pas encore levé; et sous un voile de lumière transparente une merveilleuse apparition se dessine et grandit : c'est Stamboul, ses minarets, la pointe du Sérail, Sainte-Sophie. Le soleil se montre au-dessus du Bosphore et tout le magnifique amphithéâtre de la ville s'empourpre. Le port s'anime. Les navires de guerre sont pavoisés en l'honneur du Printemps

dont ce jour est précisément la fête. Entre leurs lourdes masses, d'élégants et légers caïques effleurent à peine la surface des flots.

L'un d'eux nous paraît singulièrement beau; c'est celui qui nous apporte notre courrier de France, un courrier volumineux. Dieu merci, il ne contient pour tous que de bonnes nouvelles, et notre séjour à Constantinople ne saurait commencer sous de plus favorables auspices — ni sous un plus radieux soleil. « Entrer à Constantinople par une belle matinée, disait un timonier à un voyageur, croyez-moi, c'est un beau moment dans la vie d'un homme! »

Il est dix heures lorsque nous descendons à terre. Après quelques courses à la Porte, à la Banque Ottomane, nous nous dirigeons vers Hildis Kiosque, afin d'assister à la cérémonie du Selamlik. On appelle ainsi la parade qui a lieu tous les vendredis au moment où le Sultan se rend de son Palais à la Mosquée. Malheureusement, nous n'avions pas le temps d'obtenir une autorisation spéciale, et nous avons dû nous contenter de regarder d'un peu loin.

Il y avait sur la place un énorme déploiement de forces et un défilé de généraux qui donnaient une idée de la puissance militaire des Turcs. Les armes scintillaient au soleil ; les musiques atta-

VUE DU PORT DE CONSTANTINOPLE.

quaient des marches guerrières, assez semblables aux nôtres. Tout à coup un grand silence se fit. Les muezzins poussèrent leur cri du haut des minarets, et sur l'avenue, que les troupes ont complètement déblayée, apparut, dans une simple victoria, l'Empereur des croyants, Abdul-Hamid.

Nous ne distinguons que son starbourk — un petit point rouge, qui s'éloigne au milieu des sabres étincelants et des uniformes chamarrés, un pauvre petit point rouge, une tache de sang. Les cris multipliés de Allah! Allah! éclatent et montent vers le ciel. L'armée mobilisée salue d'une clameur formidable cet homme qui va faire ses prières et qui représente une des plus monstrueuses autocraties du monde.

Il représente aussi tout ce que le despotisme illimité comporte et renferme en lui de tristesse soupçonneuse, de lâcheté, de terreur et de misérable solitude. Tant qu'il y aura un Sultan à Constantinople, les pages que E. de Amicis écrivait à propos d'Abdul-Aziz seront aussi vraies que saisissantes : « Il est entouré d'une armée de courtisans et de gardes, qui baiseraient la trace de ses pas, et il tremble continuellement pour sa vie et pour celle de ses enfants... Sur toute la face de son immense empire, dans les tribus les plus malheureuses des provinces les plus lointaines, dans les mosquées et dans les couvents

les plus solitaires des terres les plus sauvages, on prie ardemment pour sa vie et pour sa gloire : et il ne peut faire un pas dans ses États sans se trouver au milieu d'ennemis qui l'exècrent et qui appellent sur sa tête la vengeance de Dieu... Il possède mille femmes choisies parmi les plus belles de la terre et seul, parmi tous les musulmans de son empire, il ne peut donner le nom d'épouse à une femme libre ; il ne peut avoir d'enfant que de ses esclaves, et il est lui-même appelé « Fils d'esclave » par ce même peuple qui l'appelle « Ombre de Dieu »..... Il me semble qu'à sa place, las de cette situation si singulière, rassasié de plaisirs, dégoûté des adulations, fatigué de soupçons, quelquefois, à l'heure où l'immense sérail est plongé dans le sommeil, je me jetterais à la nage dans le Bosphore comme un galérien fugitif, et j'irais passer la nuit dans une taverne de Galata au milieu d'une compagnie de matelots, avec un verre de bière à la main et une pipe de terre entre les dents, et que j'y hurlerais la *Marseillaise !* »

On n'a rien dit de plus fort sur la détresse

intime de ces omnipotences orientales : mais la misère des Abdul-Hamid, pour grande qu'elle soit, nous touche encore moins que celle de ses victimes. Et ce serait gaspiller sa pitié que de l'égarer sur le massacreur des Arméniens.

Nous revenons déjeuner à bord, et, à deux heures, nous redescendons à terre pour aller voir les Derviches Tourneurs.

Leur couvent ou *tekké* est situé dans la rue de Pira, si banalement européanisée. Le spectacle a lieu dans une salle circulaire au parquet bien ciré. Les derviches arrivent deux par deux, enveloppés de manteaux verts ou bruns, la tête baissée, et font le tour de la salle en s'inclinant devant le chef de la communauté. Puis les prières commencent, accompagnées de tous les salamaleks et prosternations qu'exige la religion musulmane. Enfin, aux sons doux et barbares des flûtes et des tambourins, d'un beau geste, ils jettent leur manteau à terre, et, tout vêtus de blanc, en longue jupe plissée, ils étendent les bras, renversent la tête ou la penchent sur l'épaule, ferment

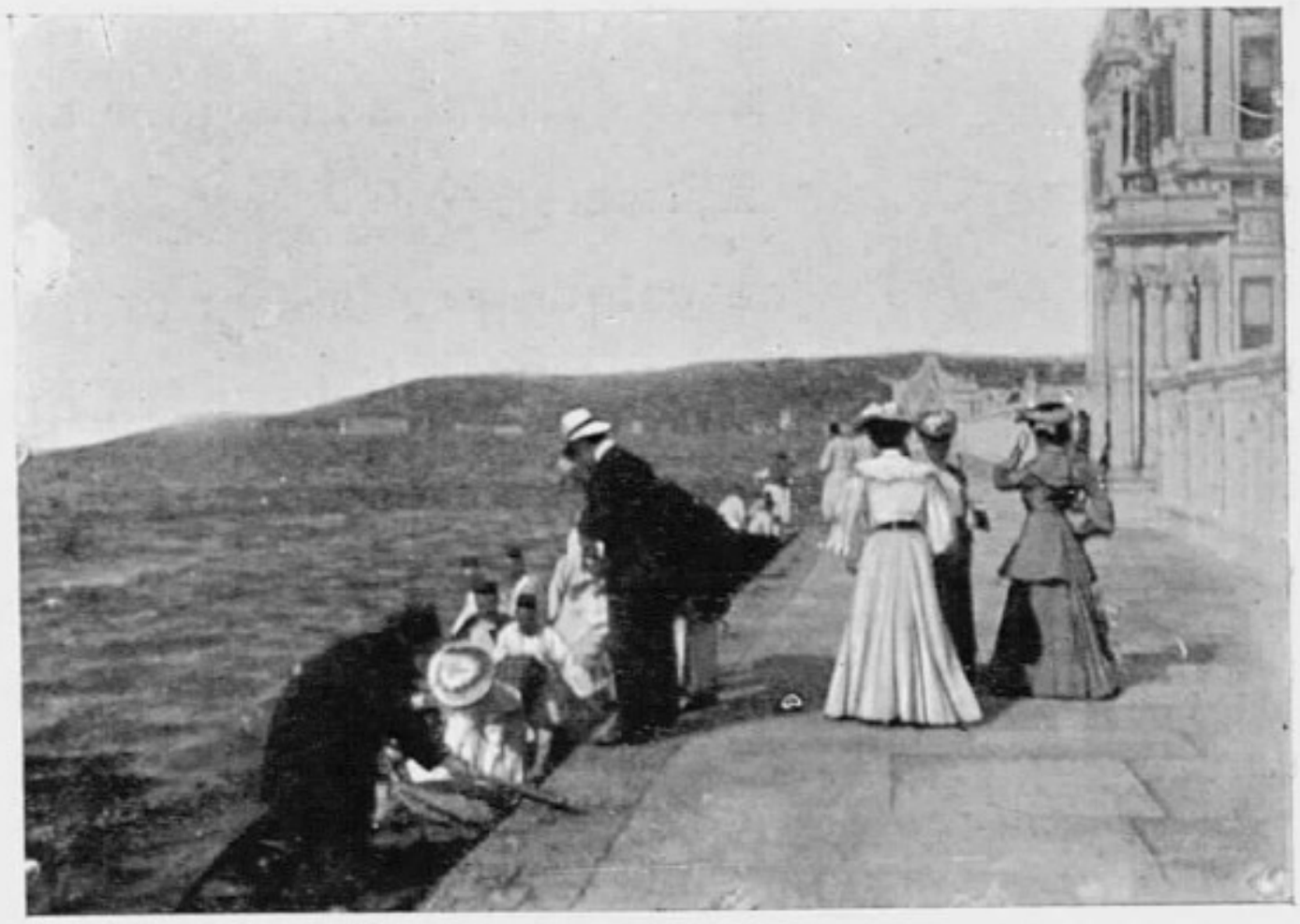
LA CORNE D'OR.

à demi les yeux et s'abandonnent à la danse. Ils tournent, tournent, tournent d'un mouvement sans cesse accéléré qui étale horizontalement leurs jupes blanches comme des tutus de danseuses. La musique devient plus vive : il se mêle à sa douceur je ne sais quoi d'étrange et de passionné. Et, dans ce tournoiement si rapide qu'il donne presque l'impression de l'immobilité, les bouches de ces étonnants valseurs s'entr'ou-

vrent humides et ardentes ; leurs paupières, d'abord mi-closes, se relèvent, et leurs yeux se dilatent, agrandis par l'extase. Ce sont des ascètes que leur rêve mystique emporte d'un rythme vertigineux, des hallucinés volontaires qui tourbillonnent, des êtres enivrés, éperdus, que leur folie semble affranchir des lois physiques. Mais cette folie garde un mélange de grâce et de gravité qui la sauve du ridicule. Ils ont beau tourner comme des toupies : ils ne font pas sourire. Et lorsque, la sauvage musique s'arrêtant, ils se prosternent, puis recommencent à processionner autour de la salle et, avant de se retirer, viennent baiser la main de leur Supérieur, vieillard imposant à la noble attitude, la cérémonie prend un air d'incontestable grandeur.

De la rue de Pera, notre guide nous entraîne aux Eaux-Douces d'Europe, où la fête du Printemps attire une immense foule. Les chemins sont impossibles : poudreux, défoncés, ravinés ; mais les Eaux-Douces forment un paysage vert et d'une fraîcheur délicieuse. Le tableau qui nous y atten-

dait ne différait guère de nos fêtes foraines, et nous y aurions vainement cherché de la couleur orientale, si les femmes turques n'avaient été là. La fête du Printemps les ramène, chaque année,



PROMENADE EN CAÏQUE.

par milliers, dans ce vaste jardin que baignent deux rivières et que les bosquets de térébinthes et de sycomores recouvrent d'ombre. Les unes s'y promenaient en voiture, voilées de leur *feredjé* blanc ou noir; les autres, assises sur des tapis de Smyrne, sur des tapis plus beaux qu'à Smyrne! au milieu

de leurs innombrables esclaves, prenaient le café et mangeaient des friandises. Leurs étoffes bariolées palpitaient sous les tièdes ombrages et resplendissaient aux rayons du soleil. On eût dit des champs de fleurs et des essaims d'oiseaux du paradis. Les musulmans doivent s'imaginer ainsi le Septième Ciel de Mahomet.

Nous rentrons en caïque par la Corne d'Or. On ne décrit pas un coucher de soleil sur la Corne d'Or. Il faudrait disposer d'autres épithètes que celles de merveilleux et de splendide. Elles ont trop servi pour être appliquées à cette prodigieuse féerie.

A CONSTANTINOPLE

Samedi 7 Mai.

Dans la matinée, notre troupe se disperse et chacun va de son côté.

Autant l'aspect extérieur de la ville nous avait enthousiasmés, autant l'intérieur nous désillusionne. Les rues escarpées de Galata sont infectes. Boueuses, sombres, pleines de détritus et d'ordures, on a pu très justement les comparer aux plus ignobles quartiers de Londres. Que Constantinople vous fasse penser aux horreurs de

Whitechapel, que, sur une terre baignée par le Bosphore, on songe aux ruelles enfumées par les brouillards de la Tamise, voilà certes de quoi déconcerter le voyageur !

Galata n'est qu'un ramassis de tavernes et d'échoppes, de comptoirs obscurs, de boucheries nauséabondes et de dégoûtantes pâtisseries. Les chiens de Constantinople sont célèbres dans le monde entier; mais ils sont encore plus pelés et plus galeux qu'on ne le croit. Et pourtant il ne faut pas en dire trop de mal : ce sont les seuls fonctionnaires chargés du service de la voirie.

Le quartier de Péra appartient en grande partie aux Européens : et, sauf la rue des hôtels, des grands cafés, des magasins et des ambassades, il ne vaut guère mieux que celui de Galata.

Aussitôt après le déjeuner, nous partons pour Stamboul où nous visiterons le Vieux Sérail. Promenade charmante, dont il nous reste un souvenir ensoleillé de fontaines aux vasques verdies, de blanches mosquées, de vieux murs ombragés de

cyprès, de jardins parfumés, et de fenêtres treillissées très mystérieuses.

Arrivés sur le haut de la colline de Stam-

UNE RUE DE STAMBOUL.

boul, au pied de laquelle viennent mourir les vagues du Bosphore et de la mer de Marmara, sur ce beau promontoire, le plus beau de Constantinople, où s'élevait jadis, avant la conquête turque, l'acropole de Byzance, nous péné-

trons dans la première enceinte du Vieux Sérail.

La vaste cour ressemble à un cloître. On nous prie d'attendre quelques étrangers qui doivent se joindre à nous, et, dès qu'ils entrent, on nous introduit dans la seconde enceinte, l'enceinte des Kiosques, très large, irrégulière, entourée de petits édifices aux toits étincelants et plantée de gigantesques cyprès. Point de palais au vrai sens du mot; il semble que tout ait été fait ici pour l'agrément de la vie et la vue du merveilleux panorama.

Et pourtant ce séjour enchanté fut le séjour de la défiance, de la cruauté, des intrigues sanglantes, de la perfidie et du meurtre. Pendant des siècles, on y a assassiné. Des torrents de sang ont débordé sur ces pierres. La volupté et la mort se partageaient ces bosquets et passaient tour à tour sous ces colonnes de marbre. Ces kiosques revêtus de céramiques et de boiseries incrustées de nacre, où l'on nous offre aujourd'hui une confiture de roses exquisément parfumée et où nous savourons notre café en contemplant l'azur du

Bosphore, cette salle du trône, cette bibliothèque d'une si délicate architecture arabe, ont entendu les horribles clameurs des Janissaires quand ils

UN COIN DE STAMBOUL.

se révoltaient contre leur Calife et qu'ils massacraient sous ses yeux, aux lueurs des torches, eunuques, trésoriers ou vizirs. Et ils ont vu les plus beaux « fantômes d'Orient » qui aient jamais séduit les regards des hommes. Des milliers et

des milliers de femmes sont entrées par ces portes dont les battants ciselés se refermaient sur elles pour l'éternité. Elles achevaient d'épanouir, à l'ombre de ces splendeurs, une beauté souveraine et souvent inutile, jusqu'au moment où, dans l'ombre, elles poussaient un dernier cri sous les mains étrangleuses des muets.

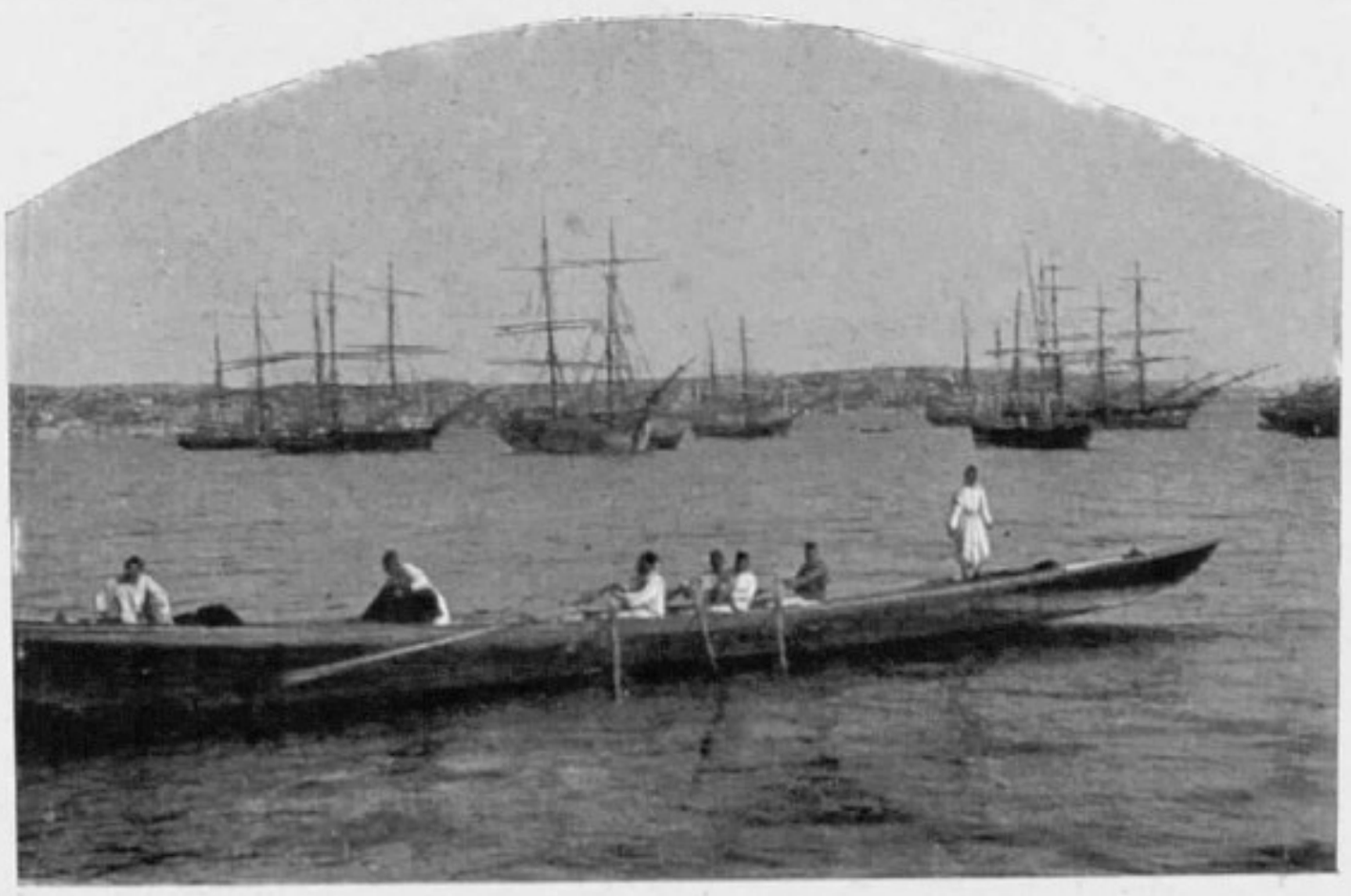
Nous ne décrirons pas le Trésor. C'est un confus amoncellement de pierreries, de broderies, d'armes et de bijoux. Le trône persan nous étonne par la profusion de ses perles et la finesse de ses émaux translucides. Et nous nous amusons à regarder derrière leurs vitrines les mannequins des sultans, dans leurs splendides costumes et sous leurs aigrettes rutilantes, un somptueux jeu de massacre!

N'oublions pas — c'est la note comique du Vieux Sérail! — une collection de pendules qui va des cartels Louis XIV aux plus banales pendules Louis-Philippe, comme on en voit sur les cheminées des hôtels de province.

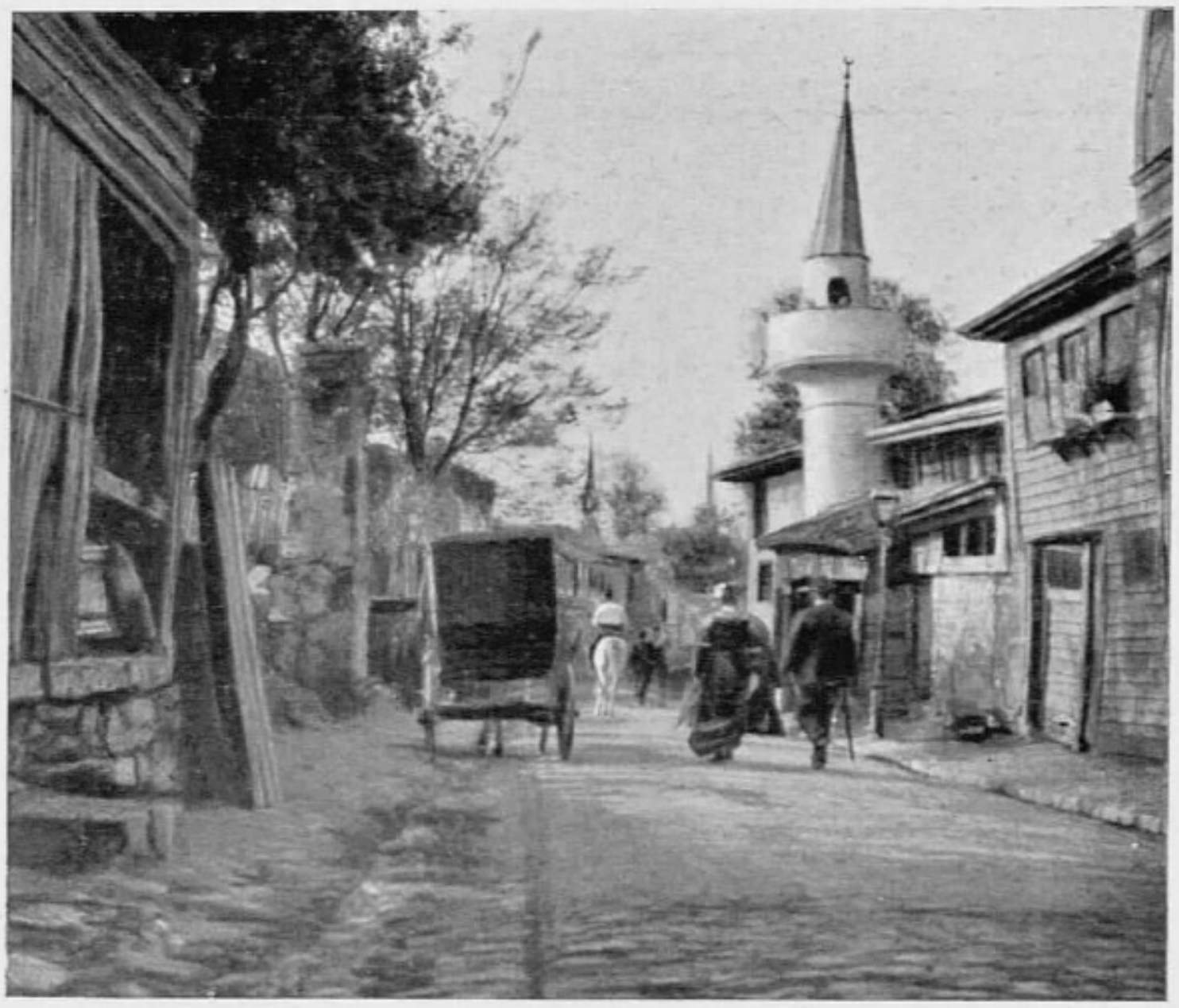
La fin de notre journée s'est passée à visiter

des palais, au bord du Bosphore. L'architecture en est fort médiocre; les salles de bain en albâtre, d'assez mauvais goût; les peintures des plafonds, souvent grotesques. Mais leurs jardins sont d'une beauté qui nous enchante, et le Bosphore ne semble avoir été fait que pour qu'on pût le contempler de leurs fenêtres et de leurs hautes terrasses.

Nous rentrons à bord en caïque, conduits par huit superbes rameurs, habillés de soie, d'une blancheur éblouissante. Ces promenades sont délicieuses.



CAÏQUE A HUIT PAIRES DE RAMES.



RUE DE STAMBOUL.

Dimanche 8 Mai.

Après avoir entendu la messe de dix heures à l'église Saint-Louis de l'Ambassade de France, nous nous embarquons, accompagnés de M. Guériot, sur un yacht que le Directeur de la Dette publique ottomane, M. Berger, a mis gracieusement à notre disposition. Nous devons

nous rendre à l'île de Prinkipo où nous attend, pour déjeuner, M. Essayan.

La traversée dure une heure et demie : on ne

GROUPE DE DÉBARDEURS A STAMBOUL.

regretterait point qu'elle durât plus longtemps. D'un côté, les côtes d'Anatolie, Scutari, Haïdar-Pacha, Fanaratri ; de l'autre, un égrènement d'îles verdoyantes sur l'azur de la mer. La première de ces îles est Prote; la seconde Prinkipo. Les mai-

sons élégantes, étagées dans la verdure, font un effet charmant; et nous y débarquons avec d'autant plus de plaisir que l'air de la mer a aiguisé notre appétit. Nous serons des convives excellents pour l'excellent déjeuner qui nous est préparé à l'Hôtel Impérial.

Vers deux heures, promenade à âne dans l'intérieur de l'île. Beaucoup de gaieté et quelques chutes qui ne blessent heureusement que l'amour-propre des ... cavaliers. On s'arrête un instant au sommet de Saint-Georges, d'où l'on jouit d'une admirable vue sur la mer et les îles.

Au retour, nous avons le temps de nous attarder le long des rives du Bosphore, devant le Château de Roumélie. Les vieilles tours crénelées se détachent dans un cadre de verdure et de fleurs, et ses murailles enserrent de pauvres petites maisonnettes de bois mêlées aux tombes.

Nous nous promettons bien de ne pas quitter Constantinople sans avoir fait la traversée complète du Bosphore.

Nous éprouvions un très vif désir de visiter

EMBARCADÈRE DE STAMBOUL.

le *Vautour* et de connaître son illustre commandant, Pierre Loti. C'est avec une véritable émotion que nous y abordons et que nous voyons de près notre drapeau et nos marins français. Les officiers du bord, qui nous attendaient rangés en file sur la coupée, nous précèdent chez le commandant. Il est là debout, sanglé dans son uniforme, souriant. Il a un mot gracieux pour chacun

de nous et nous fait entrer dans son minuscule salon où tout est si bien ordonné que, bien que nous soyons douze, nous nous y trouvons fort à l'aise. Au milieu, un piano, et une partition ouverte, une partition de S. Bach. Nous savons par une indiscrétion du commandant en second que Pierre Loti adore la musique. Il adore aussi les fleurs. Son salon est orné d'une profusion de fleurs toutes jaunes qui l'emplissent d'un pénétrant parfum. Bientôt deux *cavvas*, deux hommes admirables, en costume brodé d'or, nous apportent du café dans de délicieuses tasses de porcelaine transparente au pied de filigrane d'or et d'argent, et nous offrent d'exquises cigarettes. Nous parlons de notre croisière. Et Pierre Loti nous entretient de Stamboul, de ce Stamboul qu'il n'a point cessé d'aimer, de ce Stamboul dont le charme reste aussi jeune pour lui que pour nous la figure d'Aziyadé....

VUE PRISE AU PORT DE CONSTANTINOPLE.

Lundi 9 Mai.

Chacun emploie la matinée à sa guise. L'après-midi, nous allons visiter le Musée, vaste bâtiment où — chose extraordinaire chez les Turcs — règne un ordre parfait. Le fils du Conservateur nous guide très aimablement à travers les salles. Le célèbre Sarcophage d'Alexandre a certes une richesse d'ornementations très sédui-

sante, et il est admirablement conservé. Mais ce n'est déjà plus la simplicité du style classique. Les grands plans sont sacrifiés; le modelé nous paraît un peu rond et mesquin, le réalisme de ses sculptures trop minutieux. Que nous sommes loin de la grande époque! Un autre sarcophage, celui des Pleureuses, vaut par sa gravité et son harmonieuse ordonnance.

Un troisième, très fouillé, mais moins ancien et qui semblerait avoir servi de modèle aux sculpteurs de la Renaissance italienne, est couvert d'essaims d'enfants adorables. Une plaque en demi-relief, représentant un homme debout, nous charme de son style pur.

Au premier étage, nous subissons la magie irisée des verres antiques, très nombreux et d'une rare qualité. Une belle statue de marbre occupe le milieu de la salle : un enfant enveloppé dans un manteau, une œuvre ravissante de franchise et de simplicité. Mais la merveille du Musée, ce sont deux bronzes grecs trouvés récemment et au même endroit : de l'un, il ne reste que la tête et

une partie du buste; la tête et une partie de la poitrine manquent à l'autre. Et, pourtant, si

SAINTE-SOPHIE.

mutilés qu'ils soient, ils vivent encore et respirent la beauté.

Et nous voici maintenant sur le chemin de Sainte-Sophie. Nous franchissons le seuil de cette ancienne église chrétienne, élevée sur les ruines

du temple que Constantin le Grand avait consacré à la Sagesse Divine, et dont l'achèvement arrachait à Justinien ce cri de triomphe : « O Salomon, je t'ai vaincu! » Mahomet II y entra à cheval, précédé du torrent de ses janissaires, et, au milieu des statues brisées, des autels violés, des évangiles souillés, des mosaïques saccagées, des crucifix profanés, la main sanglante appuyée sur un pilier de marbre, il y proclama la gloire d'Allah.

Malgré ses mutilations, malgré le badigeon dont on a recouvert l'ancienne splendeur de ses murs, Sainte-Sophie n'en reste pas moins un des plus grandioses édifices que l'homme ait jamais dressés vers le ciel en témoignage de sa foi, un des monuments les plus sublimes qu'ait remplis l'idée de Dieu. Tous les voyageurs se sont récriés d'admiration sous son immense coupole où il leur semblait voir « un abîme suspendu au-dessus de leur tête » et devant « ces colonnes de jaspe, de porphyre, de vert antique, aux chapiteaux d'un corinthien bizarre », venues de tous les temples

de la terre, les unes du temple de Diane brûlé par Érostrate; les autres du temple du Soleil à Balbek; celles-ci des temples de Palmyre, d'Athènes, de Rome; celles-là des Cyclades et d'Alexandrie. On a du mal à s'arracher aux émerveillements de ce lieu sacré que les Turcs, s'ils l'ont dévasté, n'ont pu dépouiller de sa majesté primitive.

Après Sainte-Sophie, nous passons à la Mosquée d'Achmet, entourée de ses six minarets, imposante et gracieuse, presque aérienne, dont la blancheur et la clarté flattent délicieusement les yeux. Il est fâcheux que ses coupoles soient rehaussées de laides peintures; mais les céramiques qui ornent ses parties basses, avec le sourire de leurs jolies teintes bleues dans toute cette blancheur, laissent une impression de fantaisie ensorcelante.

Sur la grande place où est située cette mosquée, un obélisque surmonte d'une façon assez étrange un socle travaillé de sculptures romaines à l'air barbare; et tout près se dresse l'antique *Serpent d'airain* dont la tête brisée est au Musée. Plus

loin se profile la silhouette de la colonne brûlée.

Nous poursuivons notre route et nous entrons au Musée des Janissaires, espèce de Musée Grévin très inférieur, exhibition de mannequins où sont suspendus les costumes d'autrefois, et qui n'a rien de remarquable si ce n'est de prouver que, dans ces pays musulmans dont la religion interdisait jadis de reproduire la figure humaine, les antiques préjugés commencent à fléchir. Nous nous en étions déjà aperçus avant-hier au Vieux Sérail, en parcourant la collection des têtes de Sultans.

Nous nous enfonçons dans la pénombre du Bazar, un vrai labyrinthe. Depuis qu'un tremblement de terre l'a jeté à bas en 1894, il a beaucoup perdu de son intérêt. On n'y trouve plus à acheter que des objets sans valeur, une pacotille qui sent à plein nez son marché d'Europe. Si Théophile Gautier y revenait, il y rencontrerait, plus nombreux que jamais, les draps anglais, « les exécrables cotonnades de Rouen, de Roubaix et de Mulhouse », qui le faisaient déjà grincer des dents. Et il y chercherait en vain, dans son

éclat purement oriental, ce bazar des armes qu'il appelait « le cœur même de l'Islam ». Cependant le Bazar nous plaît encore par ses vastes dimensions, ses perspectives infinies, ses entre-croisements de longues ruelles, ses lignes courbes, et la multitude bariolée qui y roule sans trêve, du matin au soir.

Enfin, des mosquées : la Mosquée de la Suleimanié, aux vitraux plus étincelants que des pierreries, et qui tient à la fois de Sainte-Sophie et de la Mosquée d'Achmet; et, pour finir la journée, la Mosquée des pigeons.

Une fontaine de marbre bruit au milieu d'une cour charmante, et les pigeons s'y promènent familièrement, respectés de tous, pareils à ceux que nous aurons plus tard l'occasion de voir sur la place Saint-Marc, à Venise. Pigeons qui vivez sous la tyrannie du plus terrible despote de l'Orient, vous êtes aussi heureux, aussi libres, aussi assurés du lendemain que vos frères d'Italie qui s'intitulent encore Pigeons de la République.

DANSE DU VENTRE, RUE DE SCUTARI.

Mardi 10 Mai.

Matinée consacrée à Scutari. Le steam-launch nous y mène à neuf heures. L'arrivée d'une caravane de bohémiens, venus du fond de l'Asie, encombre le port. Au milieu des chameaux, des chevaux, des ânes, des chariots curieusement bariolés, nous nous frayons difficilement un passage jusqu'à nos voitures.

Nos cochers nous conduisent au mont Boulgourlou avec un entrain qui triomphe du mauvais état des routes. Le paysage est ravissant. Sa verdure ressemble à celle de chez nous, mais elle s'élance et s'épanouit sur le fond de turquoise du Bosphore. Au sommet de la montagne, on nous a préparé une collation orientale. A nos pieds, le grand fleuve bleu roule entre les rives verdoyantes de l'Europe et de l'Asie, cependant qu'à l'occident se dessine dans toute sa majesté le panorama de Constantinople.

Malheureusement, le temps nous presse. C'est du reste l'opinion de nos cochers qui, par des chemins de traverse, dévalent vers la mer et nous font faire une véritable course à l'abîme. Nous côtoyons ainsi, sans avoir le loisir d'y pénétrer, l'immense cimetière de Scutari.

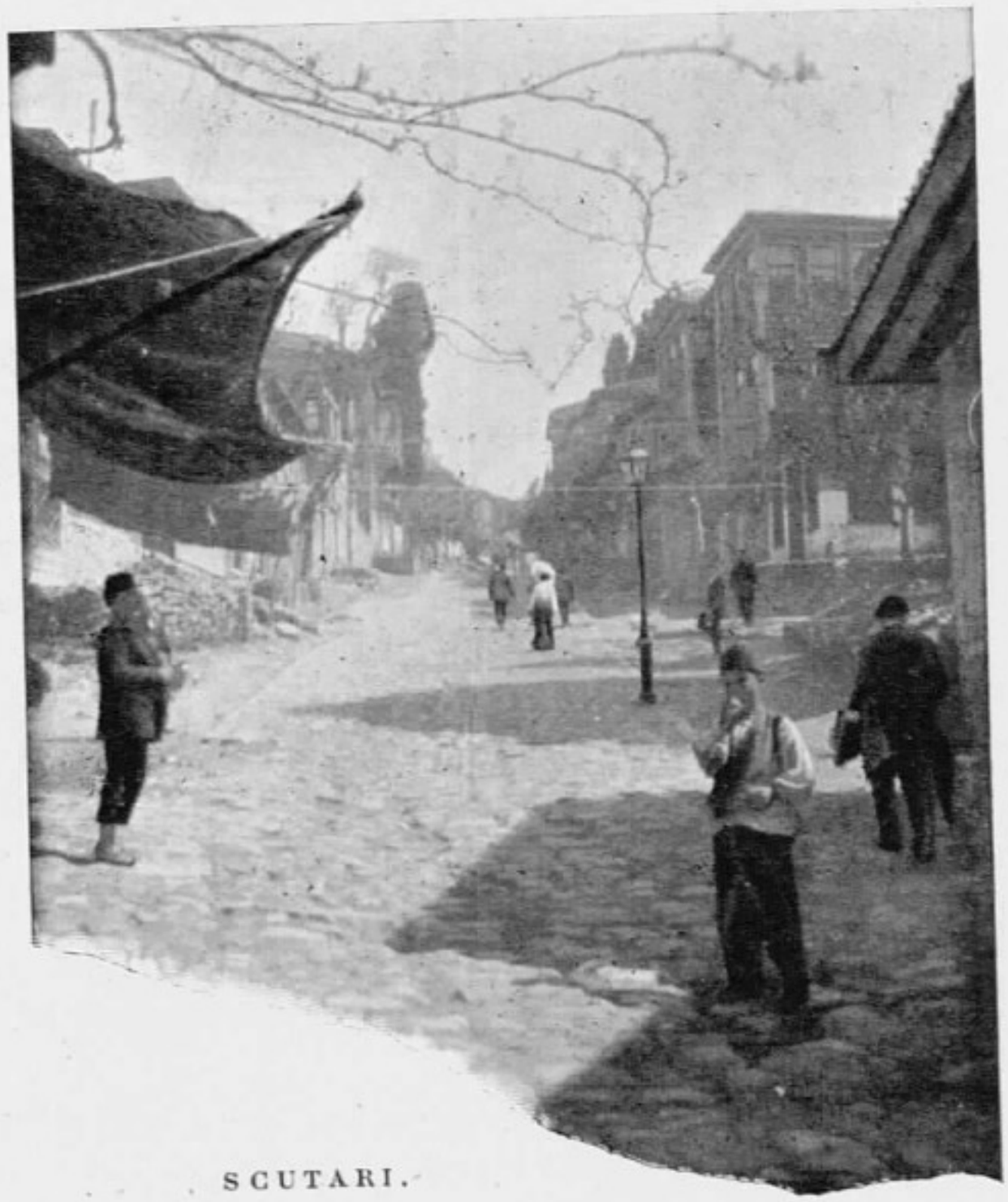
En dépit de l'entassement des tombes, il ne produit point d'impression funèbre. Les cippes dorés aux turbans de pierre, et les petits mausolées sourient à travers les fleurs. La végétation y est charmante et familière. Les colombes rou-

coulent dans les noirs cyprès. C'est à vous donner envie de devenir Turc pour être enterré là. Et précisément nous rencontrons un enterrement qui semble nous prouver que les fils du Prophète n'attachent pas des idées bien sombres à la mort. Sans cortège, sans convoi, quatre hommes portent un cercueil sur leurs épaules. Ils ne prennent aucune précaution, n'ont aucun souci d'éviter les secousses et les cahots. Ils ont l'air de se dire : « Dépêchons nous ! Pendant qu'il est là-haut, en train de converser avec les houris, il ne s'imagine certainement pas combien son corps est lourd ! Déposons le vite dans ces broussailles et dans ces fleurs où l'on est si tranquille; et qu'il n'en soit plus question ! »

Nous rentrons à Constantinople, heureux d'arriver au Cercle Oriental, où le commandant Berger a eu l'aimable pensée de nous inviter à déjeuner. Un vrai déjeuner turc. Je vous prie de croire que le Commandeur des Croyants n'en fait pas de meilleur, et je serais bien étonné qu'il eut jamais un aussi bel appétit.

ARRIVÉE A SCUTARI.

RUE DE SCUTARI.



SCUTARI.

Après le déjeuner, nous visitons le Cercle de l'Union Française.

Il est impossible de traverser Constantinople sans s'arrêter à cette admirable Maison de France, tout ensemble palais et musée, dont la fondation est due à l'ardent patriotisme du commandant

Berger. La colonie française, la plus ancienne certainement et la mieux composée des colonies étrangères, désirait depuis longtemps posséder un local qui lui permît de se réunir et de trouver un instant l'illusion de la patrie. Les Allemands, les Italiens, les Anglais, les Grecs avaient leur maison commune. Mais les Français à Constantinople ne sont pas riches; et, d'ambition modeste, ils se fussent contentés de peu. Le commandant Berger, puissamment aidé par notre excellent ambassadeur M. Paul Cambon, se chargea de réaliser leur rêve, en le dépassant. On se disait que cent mille francs pourraient suffire; il en obtint six fois davantage. En février 1896, l'Union Française était inaugurée, et laissait bien loin derrière elle les établissements similaires. Désormais tous les membres de notre colonie avaient un lieu où se rencontrer; et les diverses Sociétés françaises se groupaient dans cette Maison de France : Chambre de commerce, Alliance pour la propagation de la Langue, Société de Géographie, Société des Professeurs, Société Musicale, Société

VUE DE LA CORNE D'OR, PRISE DU CIMETIÈRE D'EYOUB.

de Bienfaisance. Nos compatriotes malheureux savaient à qui s'adresser. Tous d'ailleurs devenaient tributaires de cette institution qui leur ouvrait une bibliothèque, une salle de lecture, une salle d'armes, une salle de théâtre, un restaurant, des salons magnifiques, et qui arborait si fièrement le drapeau tricolore. Le commandant Berger peut se réjouir de son œuvre. Elle lui fait honneur, et elle fait honneur à la France.

L'après-midi se termine par une promenade

au cimetière d'Eyoub, que nous a si fortement vanté Pierre Loti, notre voisin dans le port, sur le *Vautour*. Nous nous y rendons en caïque, par la Corne d'Or. Cette vaste nécropole, élevée en amphithéâtre, renferme les tombeaux des Sultans et des Sultanes. C'est une ville muette, et un immense jardin ombragé de cyprès séculaires. Sa mosquée, la plus sainte de Constantinople, demeure inaccessible. Jamais le pied impur d'un Européen n'en a violé le marbre. Elle est, au milieu de ce cimetière merveilleux, aussi mystérieuse que la mort elle-même. Il nous semble que nous foulons une terre très lointaine. Certes, sur les chemins de Jérusalem, nous étions moins loin de notre monde! Ici, où dort, sous des pierres éblouissantes et leurs arabesques d'or, tout ce que Constantinople eut de maîtres puissants et de grands dignitaires, nous nous sentons plus étrangers qu'au sein de la cité vivante.

Mais quelle solitude! Quel silence! Et quelle magnifique mélancolie! Voici que le soleil se couche. Derrière nous, sur la pente d'un vallon,

les cultures prennent ces nuances douces et caressantes qu'ont toujours vers le soir les terres ensemencées par les hommes; devant nous, un premier plan où les cyprès et les tombeaux mêlent leur noirceur opaque et leur blancheur marmoréenne, et au delà, Sainte-Sophie, Galata, Stamboul, la Corne d'Or, un embrasement de splendeurs....

MARCHAND DE POISSONS A SCUTARI.

Mercredi 11 Mai.

Aujourd'hui nous allons à Brousse, l'ancienne capitale des Ottomans. Une ville blanche aux coupoles dorées, adossée à la montagne : des ravins où bruissent des eaux vives et qu'enjambent de vieux ponts turcs; de grands bois et de vertes prairies, et une antique citadelle sur un promontoire que les Mourad, les Mahomet, les Bajazet ont choisi pour y dormir leur dernier sommeil.

La plus belle de ces mosquées funéraires est la Mosquée Verte. Le temps lui a fait subir de

rudes injures; les tremblements de terre ont secoué et ébréché ses hauts minarets. Sa cour d'entrée et son portique ne sont plus que des souvenirs. Cependant elle garde de sa glorieuse jeunesse une porte et des fenêtres ciselées dans le plus pur style du xv^e^ siècle. Et, à peine en a-t-on passé le seuil, on est émerveillé. Il n'y a pas de mots qui puissent exprimer le bleu des céramiques persanes dont les murs sont revêtus, leur profondeur et leur variété inouïe, l'ivresse de l'ornementation, l'ordonnance de l'ensemble. Tous les spécimens d'émaux sont là. Une splendide inscription, due à un prestigieux calligraphe musulman, court le long des murs de soubassement, en grands canaux bleus, d'un bleu puissant et presque dur, aujourd'hui que le temps a éteint les rosaces d'or et leurs délicats linéaments qui en atténuaient la violence. A droite, dans une sorte de chapelle, nous demeurons fascinés devant des coulées vertes, fouettées d'or et haussées de bleu. Les émeraudes et les turquoises seules donneraient l'idée d'un pareil éclat. Et il

faudrait avoir vécu, comme Simbad le Marin, sur des tas de pierres précieuses, pour n'en être point ébloui. Mais, à côté de cette richesse, quelle élégante simplicité! La Mosquée se compose de deux coupoles reliées entre elles par un arc d'une souplesse et d'une harmonie parfaites. Tour à tour caressés de la pureté des lignes et hallucinés de la splendeur des décorations, les yeux ne peuvent s'en détacher; nous sommes ici dans le palais d'un magicien.

Tout près, un petit édifice renferme le tombeau de Mahomet II. Les céramiques en sont aussi belles que celles de la Mosquée. Malheureusement un jeune peintre a eu l'idée de se substituer au céramiste qui avait orné le magnifique tombeau, et d'en badigeonner d'or les inscriptions jadis d'un jaune merveilleux. Que penser d'une telle présomption, d'une si naïve barbarie!

Notre visite de la Mosquée achevée, nous allons au Bazar; mais, après celui de Constantinople, dont il n'est que l'image affaiblie et rapetissée, il n'a rien qui nous surprenne et nous

intéresse. De là, nous nous rendons aux fameux Bains de Brousse. Ils sont en pleine campagne, à une petite distance de la ville, dans un endroit où jaillit une source d'eau chaude. Les Bains réservés aux dames ne leur semblent pas valoir la peine qu'on s'y arrête, et elles retournent à Brousse visiter un harem. Quant aux hommes, ils ne résistent pas au désir de se faire initier à la longue, très agréable et très purifiante cérémonie du bain turc, dans une piscine de marbre, sous une coupole qui ressemble à une coupole de mosquée et dont les ouvertures sont percées en forme d'étoiles.

Jeudi 12 Mai.

Avant de quitter Brousse, nous nous offrons une flânerie au Bazar; et l'aspect des petits cafés turcs éveille notre appétit. On nous y sert ce lait caillé très apprécié en Orient et un délicieux thé persan. N'oublions pas les cireurs de bottes : ce sont des maîtres. Nos chaussures que nous leur confions sortent de leurs mains aussi éblouissantes,. dans leur genre; que les céramiques de la Mosquée Verte.

A dix heures, nous quittons Brousse : nos trois voitures sont escortées de quatre cavaliers appartenant à la Régie Ottomane. Leurs costumes et leurs belles montures donnent à notre équipage un air quasi princier.

Vers midi et demi, nous rejoignons le *Katoomba* qui nous ramène à Constantinople, trop tard pour que nous puissions redescendre à terre. Et encore une fois, nous admirons le coucher du soleil. L'astre a disparu derrière Stamboul, et la masse de la ville, devenue sombre, projette sur l'horizon enflammé les hautes silhouettes de ses tours, de ses dômes et de ses minarets.

Vendredi 13 Mai.

Nous quittons le bord à dix heures et demie sous la conduite de M. Ledoux, drogman de l'Ambassade de France, mis gracieusement à notre disposition par l'Ambassadeur. Cette fois, nous assisterons au Selamlik, dans le salon du Corps diplomatique, et nous pourrons suivre tous les détails de cette cérémonie dont, vendredi dernier, nous n'avons eu qu'un lointain coup d'œil.

D'abord le défilé des troupes dans cet exquis

paysage printanier; puis les sultanes et leurs enfants passent en voiture, suivis de quelques cavaliers dont l'un, corseté, poudré, fardé, attire notre attention. On nous dit que c'est un fils du Sultan. Face à nos fenêtres, et devant le front des troupes, un jeune homme impassible, au masque timide et blême, attend. Celui-là, c'est le fils cadet de Sa Majesté qui, depuis l'âge de deux ans, figure chaque semaine à cette parade. Il est en tenue d'officier de marine. Tout à coup un appel de trompettes déchire l'air; un mouvement se produit à la porte de *Hildis Kiosque*, et voici que débouche, au milieu d'une escorte de cavaliers et de *cawas* chamarrés, la voiture d'Abdul Hamid.

Pendant que le muezzin, du haut de son minaret, lance sa note aiguë et nasillarde, le Commandeur des Croyants passe sous nos yeux. Bien qu'il touche à peine à la soixantaine, c'est un vieillard très affaissé; et, malgré la douceur de son regard, il y a dans toute sa physionomie je ne sais quoi de sinistre et d'inquiet. Les eunuques qui l'entourent, des nègres pour la plupart, aux formes

gigantesques et ridicules, ne forment pas la partie la moins curieuse de son cortège.

Après une demi-heure de halte dans la mosquée, le retour s'opère, mais avec un tout autre cérémonial. Les troupes sont parties. Le Sultan rentre au Palais, conduisant lui-même sa voiture attelée de deux superbes chevaux blancs. Et derrière cette voiture, qu'ils poussent de leurs mains serviles, des *cawas*, des officiers, des généraux courent, bondissent, se précipitent, se bousculent. Ce n'est pas un retour : c'est une fuite, une débandade, une déroute, quelque chose de grotesque et d'avilissant pour tous ces porteurs d'uniformes qui galopent à pied comme une troupe de mendiants et d'esclaves.

Le temps s'est couvert. La brume enveloppe la ville; et nous rentrons à bord sous une pluie torrentielle.

Samedi 14 Mai.

Journée de repos. Les dames restent à bord. Le temps est gris, pluvieux, froid.

A six heures, l'Ambassadeur de France vient nous faire une visite. A huit heures, nous assistons à un grand dîner offert au Cercle d'Orient par le Président de la Dette, l'aimable commandant Berger.

Dimanche 15 Mai.

Le temps est toujours gris et froid; ce qui nous désole d'autant plus que nous devons traverser le Bosphore en bateau mouche jusqu'à l'entrée de la mer Noire. Dieu merci, les rives du Bosphore n'ont pas besoin du grand soleil pour briller et sourire. Les arbres de Judée mêlent joyeusement leurs masses rosées aux sombres couleurs des cyprès et au vert tendre des feuilles naissantes. Les vallées sont pleines d'une végétation touffue, luxuriante, qui s'étend et se croise comme une voûte sur les petits golfes paisibles. Les villages semblent suspendus entre ciel et terre :

les cimetières blanchissent au flanc et au sommet des coteaux.

A midi nous abordons à Therapia, et nous déjeunons dans cet hôtel qui se réveille à peine de son long sommeil d'hiver. On comprend que Therapia soit le Saint-Germain de Constantinople. Nulle part le Bosphore n'est plus charmant. Et la ville est délicieuse. Les villas s'étagent sur les villas, les jardins sur les jardins, les terrasses sur les terrasses. Ah, comme on voudrait jouir de ce paysage enchanté, dans la lumière d'un jour d'été!

Hélas, il fait froid, et nous poursuivons notre route jusqu'à la mer Noire. Dès que nous approchons de cette vaste mer intérieure, la houle grossit, et les cœurs sensibles demandent qu'on n'aille pas plus loin....

A six heures, nous sommes de retour, transis, et encore plus attristés du départ de deux de nos aimables compagnons. Ce n'est pas sans une profonde tristesse que nous voyons le train emporter ceux qui, pendant six semaines, ont partagé avec nous les joies et les émotions du voyage.

Lundi 16 Mai.

Journée calme, un peu morne. Nous sommes encore sous l'impression du froid d'hier. Le ciel reste maussade, et le vent glacé qui souffle n'est point pour nous dégeler l'âme.

Les hommes descendent à terre; nous demeurons à bord.

La poésie de Constantinople s'éteint dans cette tristesse presque hivernale.

Mardi 17 Mai.

Ce matin, nous faisons le tour des anciennes murailles. Il est long, et, aussitôt débarqués à Stamboul, nous prenons deux voitures.

On traverse dans toute sa longueur cette vieille ville et on arrive au Château des Sept Tours. Ruines délabrées, où nous n'échappons point à la classique ascension des tours et à la non moins classique descente des cachots. Ce château, qui fut converti en prison, a été le théâtre muet des plus horribles tueries, des plus

infâmes supplices. Ses pierres sont moins nombreuses que les princes et les officiers que les bourreaux y étranglèrent. Aujourd'hui, les crapauds et les rats y pullulent; mais les escaliers y sont toujours méchants : si l'on n'a plus à craindre d'y recevoir le « cordon fatal », on risque de s'y casser le cou. Et la vue qu'on en découvre ne vaut pas la peine qu'on y grimpe.

Dès que nous nous éloignons le spectacle nous ravit. La triple enceinte des remparts se hérisse de tours carrées, octogones, rondes, et, pour la plupart, crénelées. Une végétation luxuriante sort des fossés, recouvre les brèches, remplit les crevasses, tapisse les murs, escalade les créneaux, jaillit de toutes les fentes, retombe du sommet des tours. La nature victorieuse a emporté d'assaut ces antiques forteresses. « Je ne sais, dit De Amicis, si en un autre lieu de l'Orient on trouve ainsi réunies la grandeur des œuvres de l'homme, la majesté de la puissance, la gloire des siècles, la solennité des souvenirs, la tristesse des ruines, la beauté de la nature. C'est une vue qui inspire

tout ensemble admiration, respect et terreur : un spectacle digne d'un chant d'Homère. Au premier coup d'œil, on se découvrirait volontiers en criant : Gloire ! comme devant une rangée interminable de gigantesques héros mutilés. »

Nous atteignons bientôt l'extrémité du cimetière d'Eyoub, et nous rentrons dans la ville par une vieille porte. Nous nous arrêtons à une église byzantine transformée en mosquée et qui possède encore de superbes mosaïques aussi remarquables que celles de Sainte-Sophie. Elles datent du IIe siècle. Quelques-unes sont admirablement conservées : les autres ont été endommagées par un tremblement de terre. Les trois petites coupoles, d'un travail très curieux, et en excellent état, sont exquises, et on ne se lasse point de les contempler. Quant au village d'Eyoub, c'est vers midi qu'il faut le voir. L'animation y est extrême; la foule, éclatante de couleurs.

Après le déjeuner pris à bord, le commandant Berger, toujours empressé à nous être agréable, nous introduit dans le magnifique établissement

de la Dette Ottomane. Puis nous regagnons le steam-launch et nous filons au port d'Eyoub que nous n'avions fait qu'entrevoir.

Du port nous montons au cimetière par un chemin en zigzag. Nous revoici dans la blanche ville des morts et sous l'ombre des cyprès. Et les sentiments de mélancolie et d'admiration qui nous avaient agités à notre première visite nous reviennent plus vifs et plus profonds encore. Ah, qui dira jamais l'effet prodigieux de Constantinople du haut de cette silencieuse, éblouissante et fraîche solitude, à travers les rameaux des arbres noirs!

Mercredi 18 Mai.

Le temps s'est remis au beau. A dix heures, nous allons faire quelques visites à Péra, car l'heure de notre départ approche.

Après le déjeuner, nous visitons le croiseur russe qui a mouillé tout près du *Katoomba*. Nos alliés nous reçoivent le plus gentiment du monde. Un lunch nous est offert au carré des officiers, et nous assistons, sur le pont, aux exercices

des marins : branle-bas de combat, manœuvre des pompes à incendie, pointage des canons, chants, etc., etc. Le commandant nous charme par sa belle humeur et sa cordialité.

A six heures, le commandant Berger vient au *Katoomba* nous souhaiter bon voyage, car nous partons irrévocablement vendredi pour Athènes.

SCUTARI.

Jeudi 19 Mai.

Le matin, promenade à Stamboul. Dans l'après-midi, représentation à Scutari des Derviches Hurleurs.

Nous montons à pied jusqu'à la mosquée. C'est un vrai plaisir d'errer dans les rues si gaies,

si riantes de cette radieuse petite ville. Un peu avant d'arriver chez les Derviches, il y a une adorable mosquée, toute mignonne, au milieu des arbres de Judée, presque enfouie sous les grappes odorantes des glycines. Et, comme nous sommes en avance, nous nous arrêtons, pour nous rafraîchir, dans un café turc, à l'orée même de l'immense cimetière de Scutari. Je ne sais plus ce que nous avons pris, mais nous l'avons pris dans les jasmins et les roses.

A trois heures et demie, on nous laisse pénétrer dans la mosquée, et, après un quart d'heure d'attente, les Derviches font leur entrée. Ils débutent par des salamaleks et des balancements de tête rythmiques et automatiques qui jouent dans leur cérémonie un rôle au moins aussi grand que les hurlements. On se demande comment des cous, qui ne sont pas en bois ou en porcelaine comme ceux des magots, de vrais cous humains peuvent se mouvoir d'arrière en avant et d'avant en arrière, pendant si longtemps, sans se rompre ou sans se luxer les vertèbres.

Quand ces dandinements accélérés les eurent mis hors d'eux mêmes, ils se levèrent et commencèrent à pousser des cris rauques, de ces cris qui tiennent le milieu entre le cri de la bête et celui de l'homme. Mais bientôt celui de la bête l'emporta ; et ce ne furent plus que des hurlements prolongés, des hurlements frénétiques qui s'achevaient en rugissements. Et l'on se demande comment des poitrines humaines peuvent y résister, comment leurs vaisseaux sanguins ne crèvent pas, comment ces bouches ne finissent pas par vomir un flot de sang.

Trois heures durant, nous les avons vus se balancer et trois heures durant nous les avons entendus hurler. C'est d'une attraction exaspérante. On voudrait fuir et on reste. On est obsédé et retenu. On éprouve tour à tour et en même temps une angoisse crispante et un intérêt puissant. Mais, ce qui impressionne le plus, c'est de voir, lorsqu'ils ont atteint le paroxysme de leur fureur dévotieuse, des assistants et même des enfants, de petits enfants, qu'on leur amène, et qui

s'étendent par terre : l'iman avec ses grosses babouches monte sur leur corps et le piétine. Et les patients ne manifestent pas la moindre appréhension : leur visage demeure impassible, quand il ne révèle pas une joie presque extatique.

A cinq heures, retour au yacht, où le commandant du stationnaire russe vient nous rendre notre visite.

A SCUTARI.

Vendredi 20 Mai.

A onze heures, par un temps superbe, quelques-uns d'entre nous retournent au Selamlik. Nous commençons à être très familiarisés avec cette pompe hebdomadaire et le starbouk du Sultan.

Le départ est fixé à quatre heures.

Le Commandant russe, M. Zoparogetz, nous envoie un bouquet de roses, noué du ruban de Saint-Georges qui, paraît-il, nous portera bonheur pendant tout le reste du voyage.

Nous échangeons le salut des drapeaux avec nos voisins et amis, et le *Katoomba* lève l'ancre et se dirige vers la mer de Marmara.

Derrière nous fuient les rives de Stamboul, et le grand miracle d'Orient s'estompe et se dissout dans la brume dorée du soir.

Samedi 21 Mai.

Journée de navigation sans incident. Vers le soir, la mer s'agite. Et qu'importe qu'elle s'agite ? Toutes les voyageuses sont braves.

RUE D'ATHÈNES.

Dimanche 22 Mai.

Au petit jour, nous sommes en vue du Pirée; et nous descendons à terre, vers neuf heures, sous une lumière à la fois éclatante et douce.

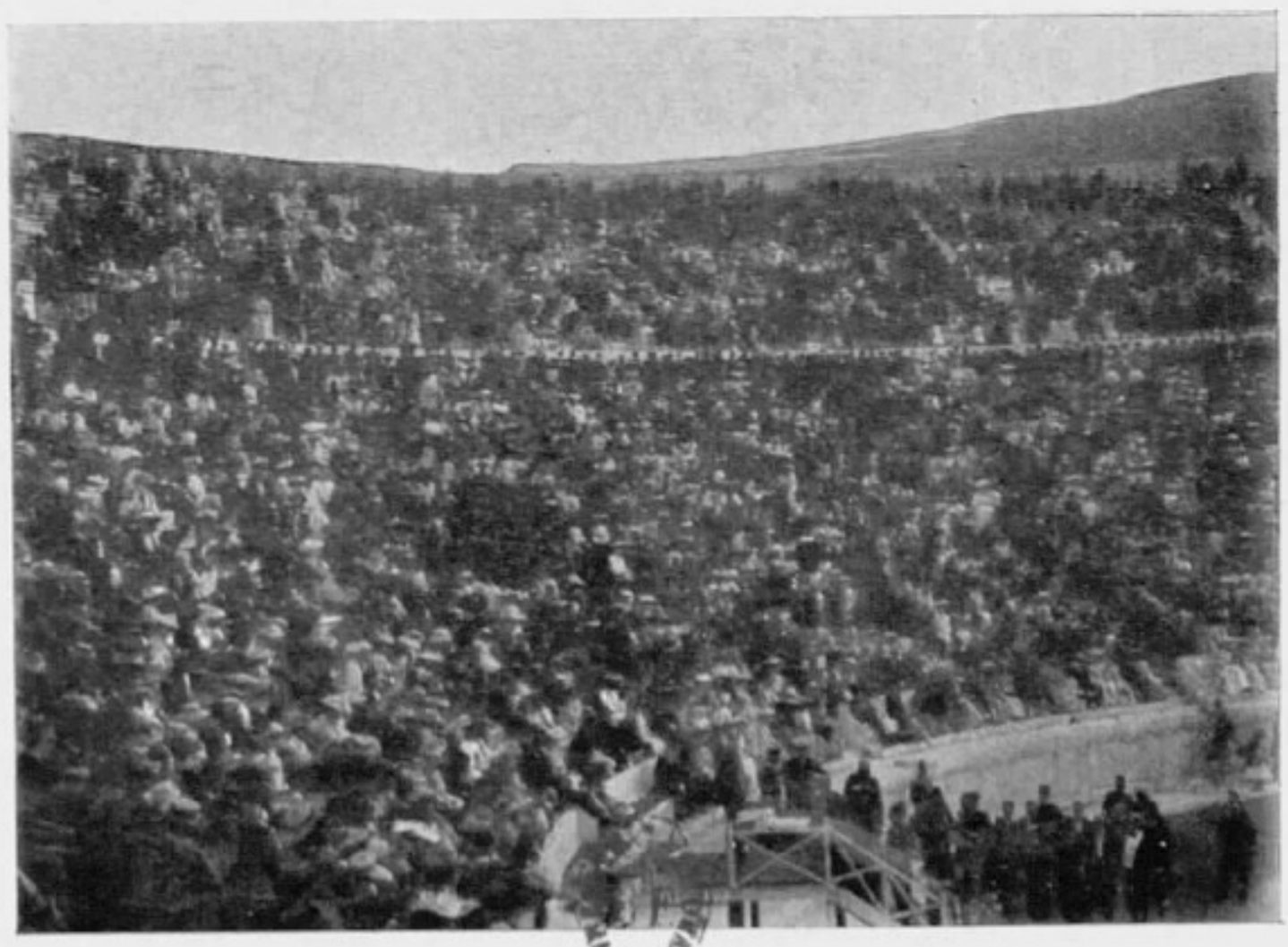
Pour qui sort des merveilles de Constantinople, voici la première impression d'Athènes : c'est une ville sans caractère, une ville terne et médiocre : mais les pavés de ses rues sont infiniment remarquables. On y marche d'un pas égal, tranquille, assuré. On n'a pas besoin de regarder

à ses pieds afin d'éviter une ornière ou un tas d'immondices. Il y a des trottoirs. Et surtout il n'y a pas de chiens. Plus de chiens, Dieu soit loué! Plus de ces sales chiens hargneux qui des ruelles turques font leurs chenils et leurs terrains de chasse. Athènes est une ville sans caractère, mais sans chiens.

La chaleur est accablante. Après avoir assisté à la messe dans l'église latine, nous allons déjeuner à l'hôtel de la Grande-Bretagne. La cuisine y est fort soignée ; on nous y sert notamment des crevettes géantes — un de nos meilleurs souvenirs de Smyrne.

Ce dimanche est jour de Pentecôte. Le propriétaire de l'hôtel insiste pour que nous assistions à un concours de gymnastique qui a lieu au stade, sous la présidence du Roi et de la Reine. Les Grecs se croient toujours au temps de Pindare et des Jeux Olympiques, et nous avons trop souvent la faiblesse de croire les Grecs. Que voulez-vous? Cet homme avait l'air si convaincu que nous y sommes allés, à son concours. Le Roi n'est pas

RUE D'ATHÈNES.



LES JEUX ATHLÉTIQUES.

venu. La Reine n'est pas venue. Nous n'avons pas vu l'ombre d'un prince. Et n'importe quelle équipe de pompiers nous aurait donné le même spectacle que les glorieux descendants des athlètes helléniques. Il est même certain que les pompiers de Nanterre auraient été beaucoup plus réjouissants.

Et dire que nous aurions pu employer ces bonnes heures à visiter l'Acropole!

LE PARTHÉNON.

Lundi 23 Mai.

Désire-t-on voir de beaux concours de gymnastique à Athènes? Qu'on s'adresse à Praxitèle. Ses athlètes concourent immortellement pour le prix de la vigueur, de la grâce et de la beauté. Ils logent au Musée, où nous les avons admirés ce matin, vers neuf heures. Nous y avons aussi admiré les Hermès, dont un surtout est une

merveille de bronze, et le buste d'Antinoüs, où s'affirme, dans son idéale harmonie, la simplicité du génie grec.

Après le déjeuner, quelques heures de repos, car le soleil embrase la ville. Phébus Apollon fait rage dans la cité de Pallas Athena. Ce n'est que vers cinq heures que nous gravissons la route escarpée de l'Acropole. Nous apercevons au loin l'aride campagne de l'Attique. Au-dessus de nos têtes, les colonnes du Parthénon couronnent l'âpre rocher qui supporta, comme un socle, la gloire de Périclès et d'Athènes.

La Porte Beulé nous donne accès sur les Propylées, « ce mur percé de cinq portes », que la Grèce antique préférait au Parthénon et qui, même détruites, nous étonnent encore par la pureté de leurs lignes et la noblesse de leurs proportions. Leur grand escalier de marbre pentélique, presque entièrement écroulé, nous conduit à la Voie Sacrée, bordée jadis de stèles et de statues, de héros et de dieux. Et nous arrivons au Parthénon, dont les colonnes doriques se dressent, au milieu

de la dévastation, avec une immortelle majesté.

Jamais plus nobles marbres ne subirent plus d'injures. La fumée des bivouacs turcs les a

LE PARTHÉNON.

noircis; les boulets des Vénitiens, plus barbares que les Turcs, les ont éventrés. L'Asie vaincue à Salamine a pris sa revanche ici; et l'Europe ignorante n'a pas su respecter cette Arche Sainte de la Raison humaine. Orient et Occident, il semble

GROUPE PRIS AU PARTHÉNON.

que tout se soit conjuré contre elle. La Cella, où Pallas Athéné, cuirassée d'or et d'ivoire, sa longue

LES CARIATIDES.

tunique lui tombant jusqu'aux pieds, ouvrait sur ses adorateurs ses deux yeux transparents et clairs dont les prunelles étaient faites de deux pierres précieuses, a été tour à tour souillée par des hordes fanatiques et bombardée par des espèces

de corsaires. La grandeur et la beauté de ces débris émerveillent encore le passant.

Et que dire des ruines toutes proches du délicieux Erechtcion ? Il renfermait jadis, entre autres merveilles, le voile magnifique que les vierges d'Athènes brodaient pour la Déesse. Les Turcs le transformèrent en harem! Étrange destinée d'un monument où la colonne ionique, svelte comme une taille de jeune fille, cannelée comme les plis d'une robe, ornée de volutes comme une tête charmante de ses cheveux bouclés, triomphait dans toute sa grâce féminine! Cette grâce y triomphe encore. L'explosion des poudrières et les canons vénitiens ont laissé debout quelques-unes de ses Cariatides, vierges calmes et sérieuses, dont on a si bien dit qu'elles portaient le poids du marbre aussi simplement que d'autres « portaient chaque jour le vase rempli à la fontaine ». Elles sont exquises de naturel et de noblesse. Mais leurs bras ont été mutilés; et nous ne savons plus ce qu'elles tenaient à la main, ni même si elles tenaient quelque chose...

Le jour déclinait. Là-bas, le mont Hymette commençait à s'obscurcir. Les derniers rayons du soleil filtraient jusqu'à nous entre les colonnes du Panthéon et réchauffaient les teintes dorées que donne aux vieux marbres le ciel de la Grèce. Il y avait comme une piété mélancolique dans cet adieu de la lumière sur ces ruines élégantes et si pures.

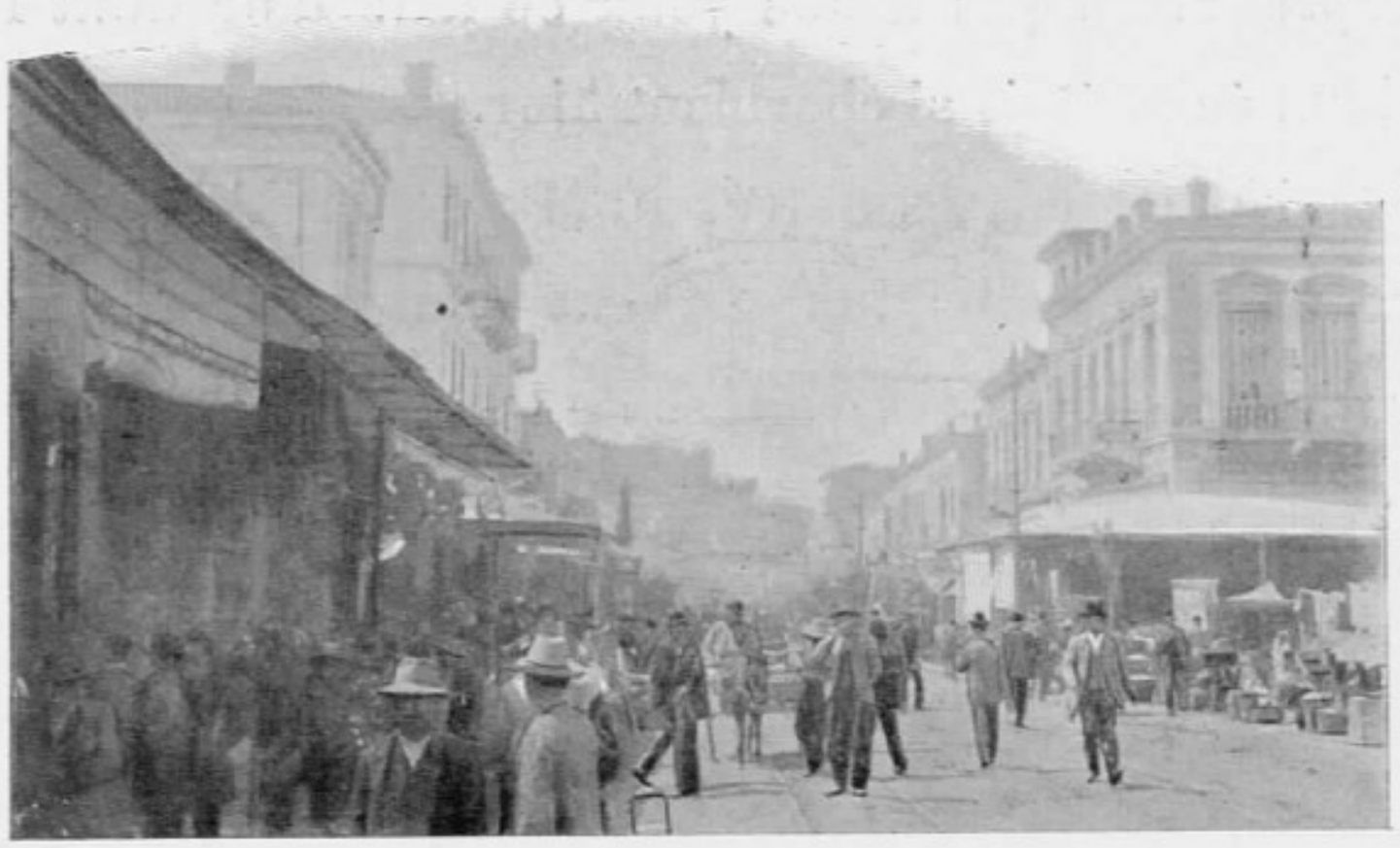
SOLDATS GRECS A ÉLEUSIS.

RUE D'ATHÈNES.

Mardi 24 Mai.

Notre journée commence tristement. M. C. Cottet nous quitte.

Nous voudrions lui exprimer nos regrets en termes qui n'effaroucheraient point sa modestie. Mais le moyen de le faire? Ce grand artiste ne veut point qu'on l'admire. Ce compagnon de voyage, dont l'entretien serait à lui seul tout le charme du voyage, n'admet pas qu'on lui dise



RUE D'ATHÈNES.

combien il est aimable. Nous pouvons le dire maintenant qu'il est parti, mais cela ne nous console point de son départ.

Dans l'après-midi, nous sommes remontés à l'Acropole. Chemin faisant, petite halte au temple de Thésée dont l'état de parfaite conservation nous surprend.

Aujourd'hui, le soleil est voilé; le vent soulève des nuages de poussière. Nous ne reverrons pas la splendeur du jour mourir sur la beauté du Parthénon; et les Cariatides de l'Erechteion ne

reprendront pas à nos yeux ce hâle d'or dont le doux éclat était si charmant hier.

Nous sommes entrés au Musée de l'Acropole ; et nous y avons longuement contemplé les bas reliefs aux femmes voilées de Phidias.

LE TEMPLE DE THÉSÉE.

RUINES DU TEMPLE D'ÉLEUSIS.

Mercredi 25 Mai.

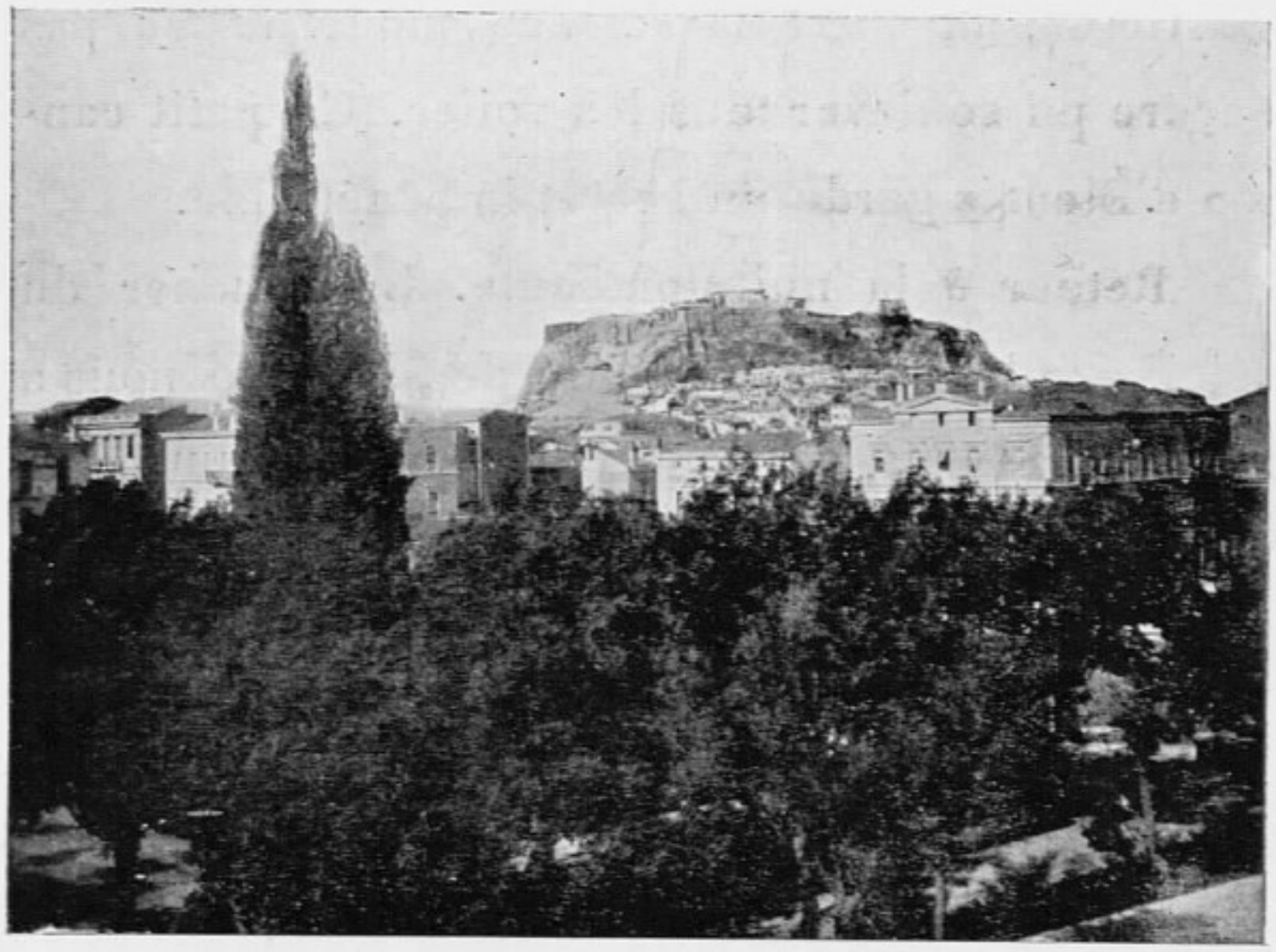
MATINÉE qui se passe en visites aux antiquaires d'Athènes. Nous sommes à la recherche de ces dentelles des îles si renommées. Rien de plus facile que de fixer son choix, car tous les marchands en ont de riches assortiments, et nous

revenons à l'hôtel, enchantés de nos acquisitions.

Vers trois heures, départ en voiture pour Éleusis, la mystérieuse patrie d'Eschyle. Le vent est encore plus violent que la veille, et les tourbillons de poussière nous aveuglent.

A moitié chemin, nous faisons halte à Daphné, où nous visitons une vieille église byzantine qui conserve encore de fort belles mosaïques; malheureusement, une restauration récente en a recouvert les tons anciens de couleurs criardes. Mon Dieu, que les restaurateurs sont maladroits! Quand donc apprendront-ils à ne toucher aux œuvres du passé qu'avec des mains pieuses?

Au sortir de Daphné, le chemin s'enfonce dans une gorge de montagnes hérissées de pins, et la promenade devient tout à fait jolie. Et voici que l'on débouche sur le golfe de Salamine. On en suit les rives jusqu'à Éleusis. L'air est embaumé des oliviers en fleurs. Des femmes vêtues de laine blanche et brodée reviennent de la fontaine, et passent en portant sur leur épaule une



VUE D'ATHÈNES ET DE L'ACROPOLE.

cruche dont la forme gracieuse rappelle l'homérique amphore.

Des monuments d'Éleusis il ne reste que des ruines. Mais on peut se rendre compte de la disposition du grand temple par son dallage presque intact. Tout autour la terre est jonchée de débris, fûts de colonnes et chapiteaux. Les épis de blé qu'on y voit sculptés sont les derniers vestiges des Mystères, si longtemps célébrés en l'honneur

de Cérès, et dont la science moderne n'a pas encore pu soulever tous les voiles. Ce petit canton d'Éleusis garde un secret impénétrable.

Retour à la nuit tombante. Le coucher du soleil sur les flots évocateurs de Salamine nous a fait oublier vent, poussière et cahots.

CE QUI RESTE DU TEMPLE DE CÉRÈS.

DÉTROIT DE CORINTHE.

Jeudi 26 Mai.

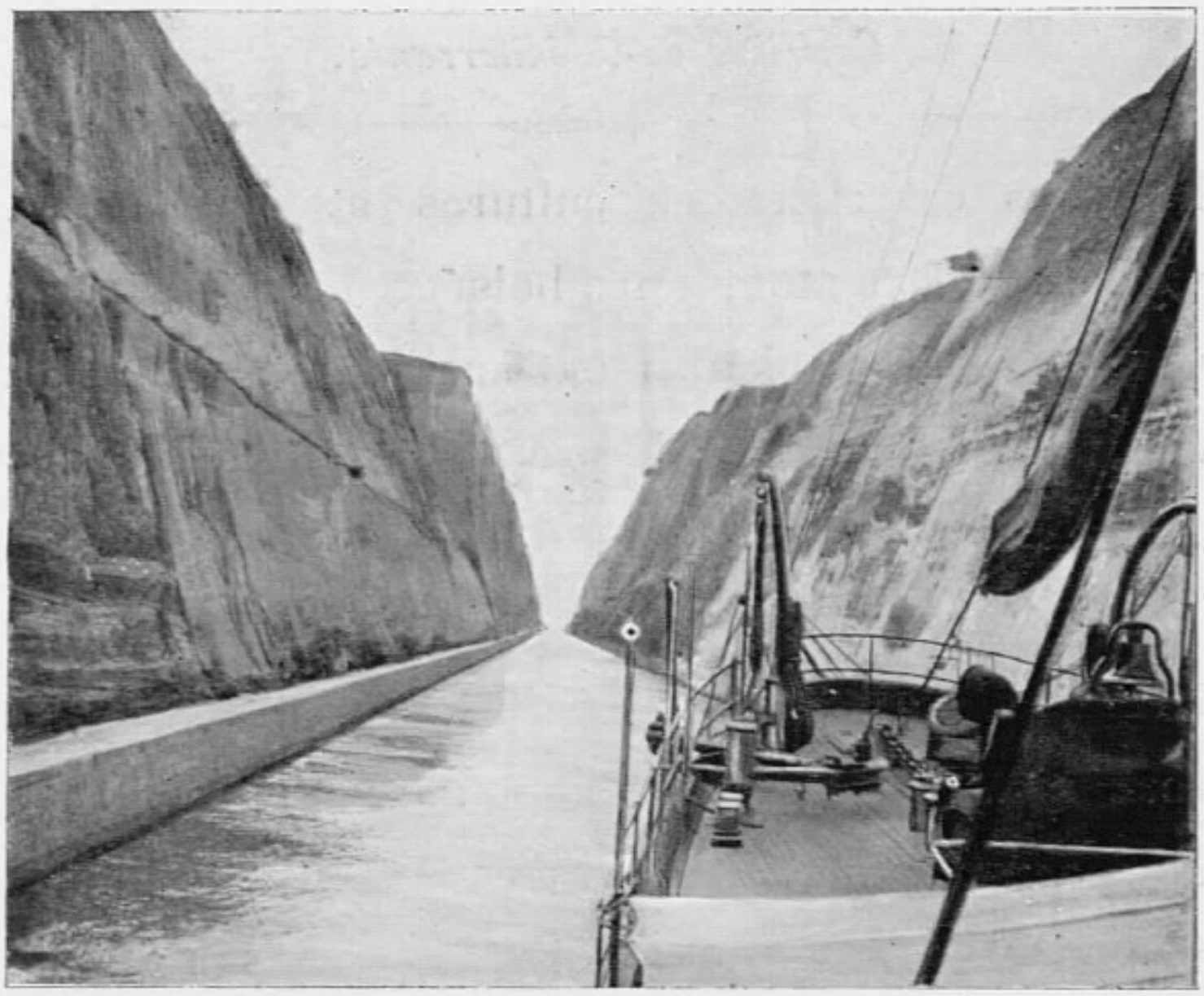
Le soleil et le vent s'en donnent à cœur joie. Dès huit heures du matin, sous de brûlantes rafales, nous poursuivons nos recherches chez les antiquaires. Et vers onze heures, après avoir mentalement adressé nos adieux à l'Acropole, car les tourbillons de poussière nous en dérobent la vue, nous montons en voiture et nous nous dirigeons vers le Pirée.

A peine sommes-nous embarqués, le *Katoomba* lève l'ancre. La mer est houleuse, mais moins

houleuse que nous n'étions en droit de le craindre. Nous doublons la baie de Salamine, et, vers quatre heures, nous entrons dans le détroit de Corinthe. C'est un long couloir que surplombent ses parois blanches et uniformes. A son extrémité, la petite ville, adossée au pied de la montagne, semble émerger des flots.

Nous la laissons à gauche et nous continuons notre route, en longeant des montagnes ininterrompues, les unes abruptes, d'autres moins sauvages avec un peu de verdure sur leurs dernières pentes.

. . . . . .



DÉTROIT DE CORINTHE.

Vendredi 27 Mai.

Nuit calme. A huit heures, nous arrivons au port de Kalakolo, où nous prenons, à onze heures moins le quart, un train qui, en une demi-heure, nous amène à Pyrgos.

De Pyrgos nous gagnons Olympie en voiture.

Le pays est riche en cultures et surtout en vignobles. Des montagnes boisées, dont les arêtes se découpent gracieusement sur l'azur profond du ciel, nous donnent l'impression d'un coin des Vosges.

A trois heures, nous sommes à Olympie. Ni fermes, ni maisons; deux édifices modernes élevés chacun sur une petite hauteur : l'hôtel et le musée; et des ruines. Ce n'est point pour l'hôtel que nous sommes venus, ni même pour les ruines. C'est pour le Musée et pour l'Hermès de Praxitèle que ce Musée renferme.

Nous ne regrettons pas notre escale à Kalakolo, nos heures de chemin de fer et de voiture. La statue, merveilleusement conservée, est une œuvre unique au monde, et peut-être, avec la Vénus de Milo, le chef-d'œuvre de la statuaire grecque. Jamais la jeunesse de l'homme n'a été représentée plus belle, plus harmonieuse, unissant plus de vigueur à plus d'élégance. La chaude patine dont les siècles ont doré ce marbre de Paros en rehausse encore la pureté du modèle et

la fermeté sereine. La Grèce est bien la patrie des marbres. Elle leur épargne les misères de la vieillesse. Ils ne noircissent pas, ils ne moisissent pas; mais ils se colorent étrangement, et, même mutilés, gardent, si l'on peut dire, comme une fleur d'immortalité.

Rentrés à bord vers huit heures, nous appareillons pour Corfou par une nuit superbe.

Samedi 28 Mai.

Vers dix heures du matin, les côtes de Corfou nous apparaissent. Elles n'ont pas l'aspect grandiose et farouche des monts d'Albanie, et défilent sous nos yeux qu'elles rafraîchissent de leur verdure. A midi, nous entrons au port et nous mouillons près de la Citadelle. Un stationnaire grec est notre seul voisin dans la rade. Tout est silencieux; les quais, déserts; la ville, endormie. Mais le soleil darde, et frappe le *Katoomba*. Abrités sous les tentes, ou réfugiés

dans nos cabines, nous attendons, pour débarquer, qu'on puisse respirer.

Dans l'après-midi, nous avons la visite de M. Empden; et c'est avec une vraie joie que nous revoyons un visage ami. Il se dirige vers Athènes, Constantinople et la mer Noire, en compagnie de M. Bardoux.

Nous descendons ensemble à terre, et nous faisons la promenade traditionnelle de l'ancienne Corcyre, qui vit se succéder, à travers les âges, tant de figures légendaires ou historiques, charmantes ou douloureuses, depuis celle d'Ulysse jusqu'à celle de l'énigmatique Impératrice d'Autriche. Celle-ci, la dernière en date, les efface toutes par le souvenir vivant qu'elle y a laissé. Corfou fut sa résidence favorite. Son âme nomade revenait de préférence aux oliviers sauvages du magnifique palais qu'elle avait fait construire et qu'elle avait consacré à Achille : l'*Achilleion*. Il est bâti dans un site incomparable, en pleine montagne. Ses terrasses, ses portiques, ses puissantes colonnades, ses jardins odorants, ses statues

regardent au loin sur les champs et la mer. Derrière, des monts plantés de pins s'érigent vers le ciel, et à l'horizon bleuit la ligne ravinée des roches albanaises. C'est le plus somptueux décor que puisse rêver une âme éprise d'héroïsme et tourmentée de mélancolie.

Au retour de notre visite, nous rencontrons des habitants de l'île en costume national. Les femmes ont une coiffure singulière. Deux torsades de cheveux, mêlés de rubans, encadrent de très près leur visage; et un léger voile blanc posé à plat sur leur tête retombe en plis gracieux à leurs épaules. Les enfants fourmillent et semblent tous jolis.

Il est sept heures lorsque nous rentrons à bord. Nous faisons vite un brin de toilette. M. Empden et M. Bardoux arrivent. Nous dînons au champagne en leur honneur, et l'on porte des toasts à la santé des absents.

Dimanche 29 Mai.

Nous nous rendons à la messe de dix heures et demie, et nous en sortons assourdis par des chants qui n'ont rien de commun avec ceux que nous entendons dans nos églises.

Déjeuner à l'hôtel Saint-Georges. Nous y retrouvons nos hôtes de la veille. A une heure, nous leur faisons nos adieux et nous regagnons le *Katoomba* qui aussitôt lève l'ancre.

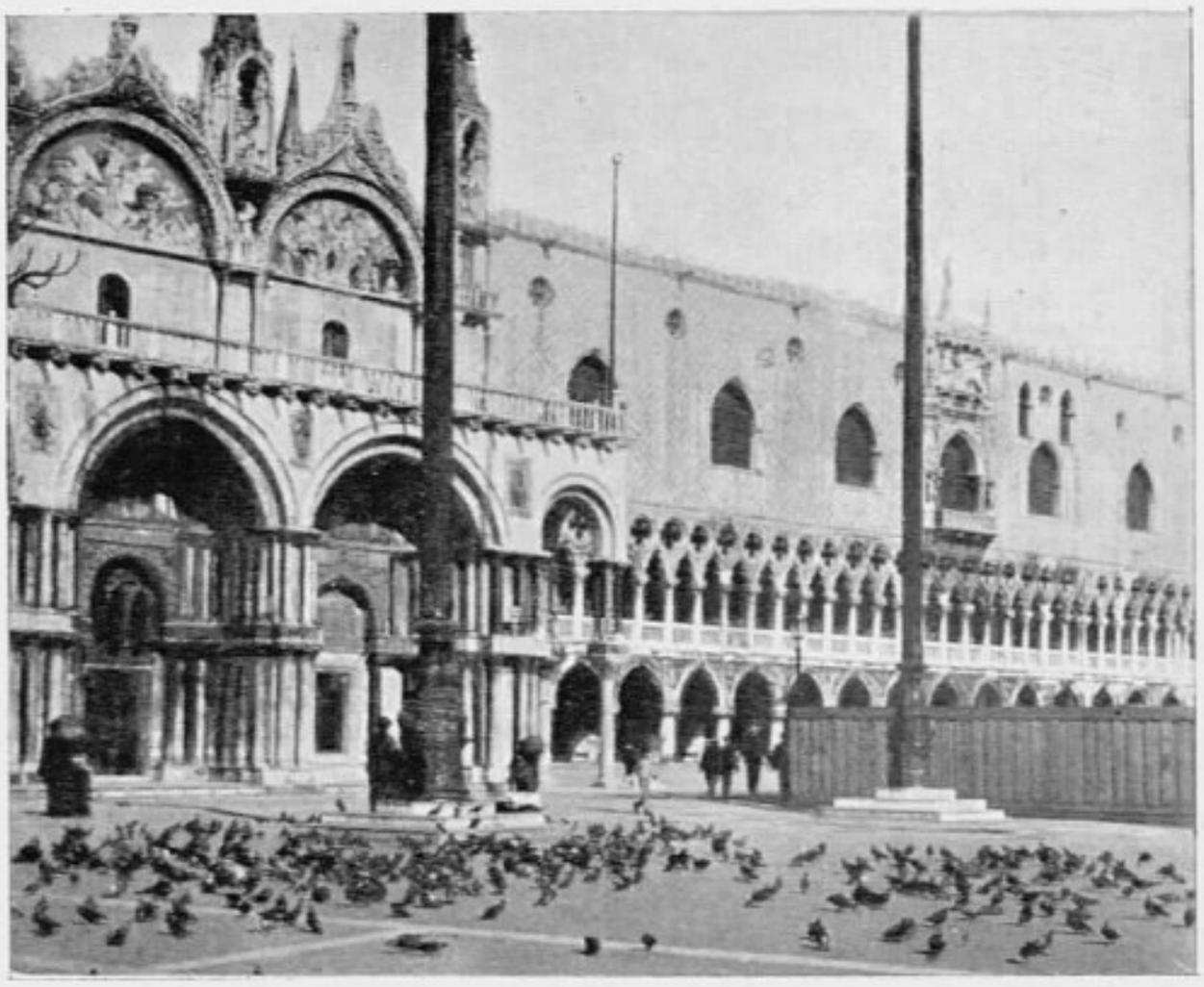
La journée est admirable; et nonchalamment étendus sous nos tentes, nous voyons passer les

pittoresques montagnes d'Albanie, si nues, si sauvages, mais dont un petit village, niché dans la verdure, vient de temps en temps interrompre la muette désolation.

Lundi 30 Mai.

Le *Katoomba* vogue sur des eaux aussi lisses qu'un marbre. Le ciel est sans nuages comme la mer sans ride.

Les passagers écrivent ou rêvent.



VENISE.

Mardi 31 Mai.

A une heure, nous sommes tous réunis sur le pont, tous impatients de voir Venise sortir de l'onde.

Bientôt, à l'horizon, nous apparaît un cercle de petites touffes d'arbres éparses et de sables. Puis les clochers pointent, s'allongent, se profilent; les dômes s'arrondissent; et nous stoppons devant le Lido, pour permettre au pilote de nous diriger jusqu'au Port.

Ce n'est pas sans difficulté et sans nombreux coups de sirène que nous longeons le chenal, au milieu de tous les bateaux et de toutes les barques qui le sillonnent, et que nous jetons l'ancre en face du Palais des Doges. Le steam-launch nous dépose sur le quai de la Piazzetta; et nous commençons notre visite de Venise par Saint-Marc.

Nous y entrons avec le soleil couchant qui enflamme les nappes d'or des nefs, les pavés incrustés de marbre « onduleux comme une mer », les coupoles resplendissantes, les murs et les voûtes lambrissés de mosaïques. Nous sommes bien, selon le mot de Théophile Gautier, dans une caverne d'or étincelante et mystérieuse. « Est-on dans un édifice ou dans un immense écrin? » Ces mosaïques, que les Turcs n'ont point profanées de leur infâme badigeon, comme à Sainte-Sophie, ces mosaïques où sur fond d'or les personnages et les scènes fameuses de l'Ancien Testament et des Évangiles ressortent splendides, gigantesques, éblouissants, et souvent même terribles, ces

SAINT-MARC.

mosaïques dont les pierreries, les pierres et les cristaux rivalisent de souplesse avec les pinceaux des grands maîtres, sont à coup sûr les joyaux les plus prestigieux de l'Art byzantin, les perles de son trésor.

En sortant de la Basilique, nous embrassons d'un coup d'œil l'exquise place Saint-Marc, bordée de palais et de portiques : au fond, la *Torre dell' Orogio*; à droite, les arcades des anciennes Pro-

curaties; à gauche, la Bibliothèque élevée par Sansovino et le Palais Ducal.

Au milieu de la place, et autour des trois piédestaux de bronze d'Alexandre Leopardo qui supportaient jadis les trois étendards de Chypre, de Candie et de Morée, les Pigeons de la République se rassemblent et s'ébattent en toute sécurité. Sous peine de manquer aux devoirs les plus élémentaires des voyageurs, nous les invitons à manger dans notre main; ils ne se font point prier, et, comme en témoignent nos photographies, ils se posent sur nos bras et sur nos chapeaux ni plus ni moins que si nous étions des pigeonniers.

Des gondoles nous mènent au Grand Canal, et nous voguons dans les reflets de ces palais tant de fois décrits et peints. Les uns sont toujours superbes; les autres, lamentables. Nous passons sous le pont de Rialto pour nous rendre à la Poste où de bonnes nouvelles nous attendaient; et nous finissons cette première journée de Venise par la visite de quelques églises : celle

VENISE.

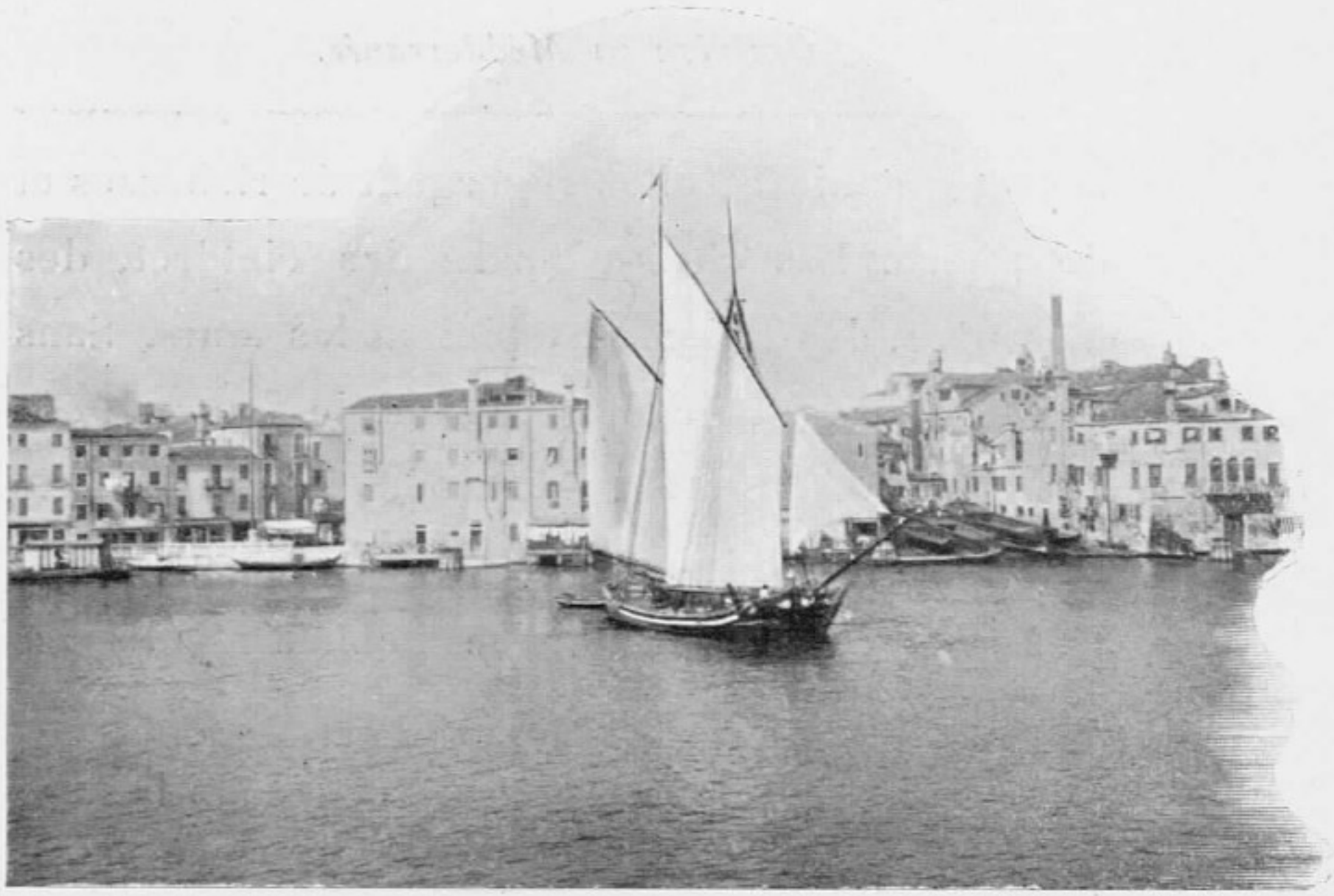
LES PIGEONS DE VENISE.

des Jésuites froide et prétentieuse, d'un goût encore plus fade que nos églises rococo ; — celle de Saint-Jean et de Saint-Paul dont le style ogival à grande allure, mais qui, menacée dans ses fondations, disparaît en partie sous les échafaudages.

Nous rentrons en suivant de petits canaux, coupés à chaque instant par des ponts, sinueux, pittoresques à ravir, bordés çà et là d'un jardinet fleuri, pleins d'imprévu et de couleur, mais pleins aussi, hélas ! d'odeurs qui réveillent dans nos narines le souvenir empesté de Naples.

Après le dîner, nous n'avons pas échappé à l'inévitable sérénade. Notre yacht a été entouré de gondoles qui se pressaient autour de la gondole des chanteurs et des musiciens. Les indolents Vénitiens ont fait, de la sérénade, une industrie nationale. Ne me demandez pas si les voix étaient justes et le programme intéressant. Je vous répondrai que la nuit était divine, qu'en aucun lieu du monde la lune ne danse plus légèrement sur des eaux plus lumineuses, que *Le Trouvère* et *Rigoletto* sont des opéras merveilleux le soir à

Venise, et que les chanteurs, qui chantaient près de notre navire, et les musiciens, qui les accompagnaient, formaient un concert d'un charme inexprimable. Venise est une maîtresse d'enchantements. Les ritournelles d'un orgue de Barbarie y deviennent des airs qu'on entend pour la première fois.



VENISE.

Mercredi 1er Juin.

Dans la matinée nous visitons le Palais des Doges, cette féerie de marbre, cette floraison prodigieuse et délicate de colonnades ciselées comme des bijoux, de clochetons plus fins que des aiguilles, de festons plus légers que des dentelles d'ogives où la fantaisie de l'Orient a raffiné sur l'imagination gothique. Les salles ont gardé leur

aspect grandiose; elles regorgent de richesses et de gloire. Les chefs-d'œuvre des Tintoret, des Véronèse, des Titien en tapissent les murs. Sans quitter le palais, nous traversons le fameux Pont des Soupirs. On nous montre les anciennes prisons, cellules de pierre recouvertes de planches, très mal éclairées et qu'on nommait jadis les *Puits*....

En sortant, nous nous arrêtons dans la cour pour admirer les deux margelles de bronze; puis on nous mène visiter à Saint-Marc le *Palo d'oro*, très beau travail d'orfèvrerie exécuté au x^e^ siècle à Constantinople, et le Trésor, où sont enfermées aussi des orfèvreries byzantines du moyen âge.

Déjeuner au restaurant, fort médiocre.

Dans l'après-midi, nous nous promenons en gondole, et nous terminons notre journée chez Jesurum, le fabricant de dentelles. De jolies filles y sont occupées à faire éclore sous leurs doigts agiles les exquises dentelles, aux fins reliefs et aux fleurs fantastiques, qui furent pendant des siècles l'honneur des femmes de Murano.

Elles pouvaient à peine suffire aux besoins de ces temps déjà lointains où les hommes, aussi épris de « points » et de broderies que les femmes, en portaient partout, sur leurs gants, et même sur leurs bottes. C'était alors que, sous ces flots de dentelles et d'étoffes brillantes, les escaliers du Palais des Doges étaient beaux à voir!

SAN GIORGIO.

LE GRAND CANAL.

Jeudi 2 Juin.

Nous étions revenus ce matin aux porches de Saint-Marc ; et nous y contemplions le *Jugement Dernier* d'Antonio Zanchi, quand tout à coup un petit cri nous rappela à la réalité. Un agent de la police vénitienne enlevait « Beauty » ; et « Beauty », qui ne voulait point se laisser enlever, criait dans les bras de son ravisseur. Nous accourons ; nous protestons ; nous réclamons « Beauty ». Le sbire, qui est flanqué de deux gendarmes,

refuse de nous la rendre. Les passants intrigués par notre émoi et par nos gestes s'arrêtent, s'at-

PORTE DE SAINT-MARC.

troupent. Nous discutons; le sbire répond; Beauty crie; la foule grossit; les deux gendarmes s'ébranlent, et tout le monde nous suit au poste.

Procès-verbal est dressé. Pourquoi « Beauty »

n'a-t-elle pas de muselière? Je donne cinq francs, et je ramène au bateau la pauvre petite bête, qui gardera sûrement de la police de Venise la même frayeur que tant d'autres aux siècles passés, dont on ne dit point qu'ils furent des bêtes.

Une fois remis de cette alerte, nous poursuivons notre promenade et nous visitons des églises. Leur architecture n'a rien de comparable à celle de Saint-Marc. Qu'elles appartiennent au style rococo ou au style de la Renaissance, elles ne vaudraient pas qu'on se dérangeât, si les peintres n'en avaient fait d'inoubliables musées.

C'est d'abord *Saint-Georges Maggiore*, avec des toiles de Carpaccio — puis *Notre-Dame della Salute* dont le plafond, peint par le Titien, représente le meurtre d'Abel, et qui possède les *Noces de Cana* du prodigieux Tintoret qu'on a nommé le Michel-Ange de la peinture, et un *Samson* de Palma le Jeune; — puis l'église *del Redentore* et sa sacristie ornée de trois tableaux de Bellini; — enfin *Saint-Étienne*, qui date du XIII^e^ siècle, dont la magnifique porte est de Masegna et dont le chœur renferme

les douze Apôtres de marbre sculptés par Camello.

Après les églises, les palais : le Palais *Franchetti*, aussi moderne que peu intéressant; — le

PALAIS DU GRAND CANAL.

Palais *Michiele*, très bien conservé à l'extérieur comme à l'intérieur, tout somptueux de ses tapisseries florentines et flamandes, et qui nous offre, avec une galerie des pastels de Longhi, une collection non moins curieuse des vieux verres de Venise; — le Palais *Papadopoli*, assez insignifiant.

Le soir, promenade en gondole sur le Grand Canal, par un beau clair de lune. C'est l'heure des sérénades. Les rames font silence, et les barques mélodieuses semblent dériver au fil de l'eau. Parfois un air connu nous invite à mêler nos voix à celle de la *prima dona*; parfois, nous nous abandonnons à une muette et délicieuse rêverie dont nous ne sortons qu'au bruit de nouvelles guitares. Les palais, qui trempent leurs escaliers dans le doux clapotis des flots, allongent, sous la lumière fantasque de la lune, leurs belles façades immobiles, d'une majesté si mélancolique. Il n'y a de vrai repos qu'à Venise, dans cette solitude enchantée, pleine de grands fantômes et de musiques errantes. Les heures de la nuit y coulent comme les flots, fugitives comme eux et comme eux éternelles. Il faut bénir Venise....

A VENISE.

Vendredi 3 Juin.

Dès notre réveil, nous nous faisons conduire à terre. Notre première halte est au marché des poissons, de ces poissons que les Vénitiens appellent les fruits de la mer.

Mais on y vend aussi des pommes de terre bouillies, que les fruitiers débitent au pauvre

monde. Nous y goûtons. Leur mine appétissante ne nous a pas trompés : elles sont excellentes. Des sérénadès le soir ; le matin, des pommes de terre bouillies, que de régals à Venise!

Par d'étroites petites rues, nous arrivons à l'Académie où sont réunies les plus belles œuvres de la peinture vénitienne, et nous en parcourons les salles jusqu'à ce que nos yeux, éblouis, demandent grâce. Et, comme il nous reste encore quelques minutes avant le déjeuner, nous allons voir l'escalier *Minelli* qui fait partie du Vieux Palais, transformé, disons mieux, déformé aujourd'hui en maison de rapport. Cet escalier, qui reçoit la visite de tous les étrangers, est une merveille de l'art gothique.

Dans l'après-midi, Auguste se sent un peu fatigué, et nous décidons de lui tenir compagnie à bord. Mais c'est encore et toujours Venise qui nous occupe, Venise qui nous hante : et nous lisons à haute voix la *Venise* de Théophile Gautier. Depuis plus d'un siècle, presque tous nos grands artistes et nos grands poètes sont venus chercher

dans cette adorable ville des sensations, des images, des rêves et des amours. En est-il un qui l'ait mieux vue ? Sa plume a une précision d'eau-forte et un coloris qui défie la palette. Quand il peint les gueux de Venise, c'est un émule de Callot : et quand il entre à Saint-Marc, c'est un rival de Véronèse.

Le soir, comme la veille, nous allons en gondole nous mêler aux curieux qui entourent les chanteurs et les musiciens.

SUR LE GRAND CANAL.

VUE DE VENISE.

Samedi 4 Juin.

A dix heures, nous retournons à l'Académie, pour y admirer surtout les toiles de Bellini et de Carpaccio; mais nous rentrons bien vite, car le soleil incendie Venise.

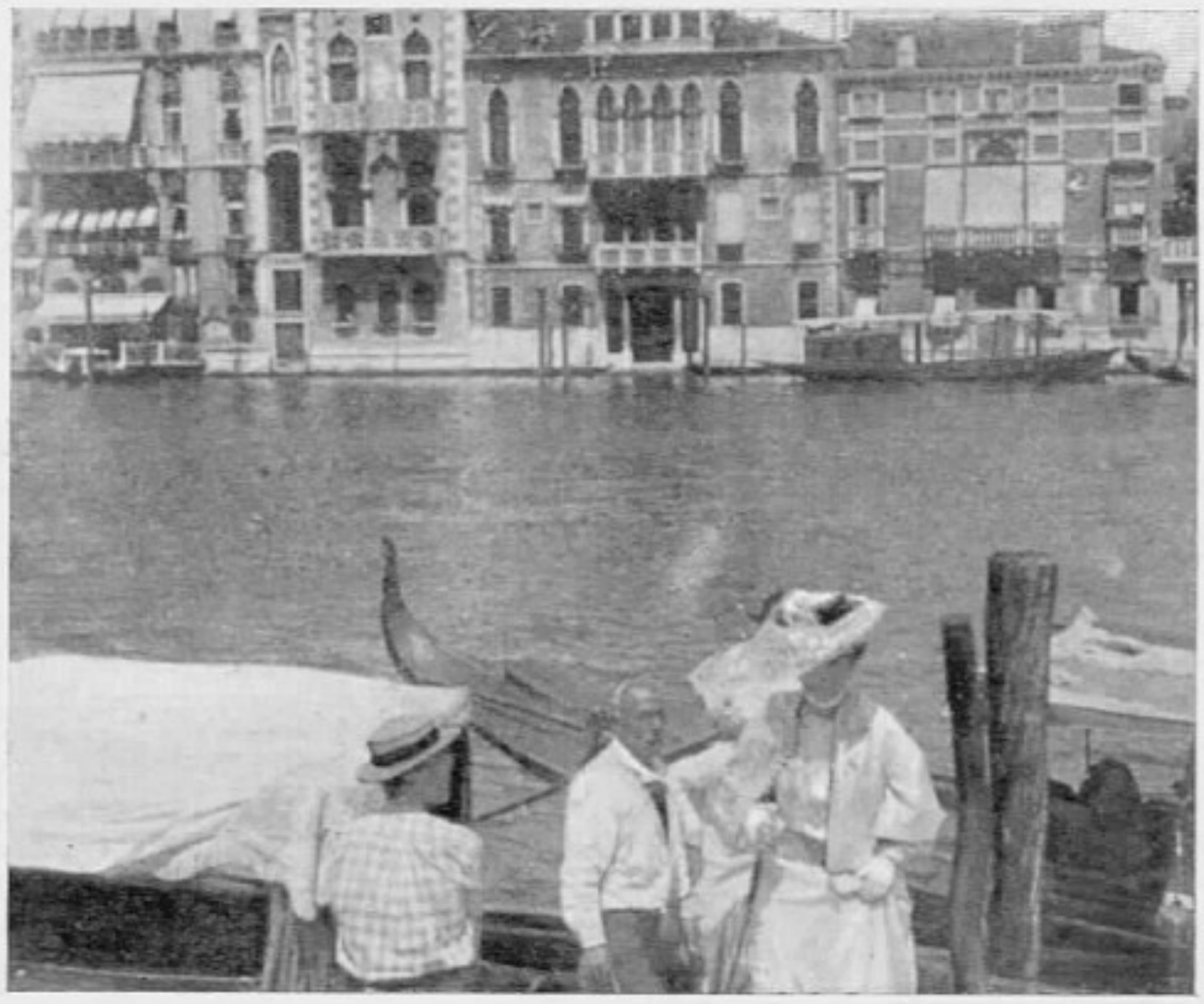
Nous ne sortons qu'à quatre heures. Cette fois, c'est le Musée moderne qui nous attire. Il nous réservait un vif plaisir : nous y retrouvons un des plus charmants tableaux de M. Charles Cottet. L'absence du peintre nous permet de dire

de la peinture tout le bien que nous en pensons. Pourquoi nous gênerions-nous, puisqu'il ne peut nous entendre? Et nous achetons la photographie de ce tableau, qui enrichira notre collection de voyage.

Du Musée Moderne, nous passons à la verrerie Salsiati. On nous fait pénétrer jusqu'à la fournaise. Nous y voyons tourner et souffler le verre; et le butin que nous en avons rapporté scintillait délicieusement ce soir sur la table du *Katoomba*.

Après dîner, que devenir sans une gondole? Où aller si ce n'est au Grand Canal? Il y a bien les petits canaux, les mille petits canaux où Théophile Gautier aimait à s'aventurer et dont il nous a buriné une si fantastique description. « Tantôt c'était un grand palais à moitié en ruines, ébauché dans l'ombre par un rayon argenté et faisant briller subitement, comme des écailles ou des miroirs, les vitres qui restaient à ses fenêtres effondrées; tantôt un pont traçant son arc noir sur une perspective d'eau bleuâtre légèrement embrumée;

d'autres fois un campo désert où se découpait bizarrement un faîte d'église peuplé de statues, qui, dans l'obscurité, prenaient des airs de spectres; ou bien une taverne où gesticulaient, comme des démoniaques, des gondoliers et des faquins projetés contre la vitre en ombres chinoises; ou encore une porte d'eau entr'ouverte, par laquelle sautaient dans une gondole des figures mystérieuses.... » Ah certes, ces canaux romantiques seraient bien séduisants, si surtout on était sûr de les voir avec de tels yeux! Mais le Grand Canal, illuminé par la nuit, roule comme une large rivière de perles et de diamants. Et dans la langueur de la ville assoupie, des voix s'élèvent et se répondent, des voix aussi tendres que le clair de lune, aussi fraîches que ses fleurs de lumière épanouies sur les eaux. Allons au Grand Canal! Nous dirons ce que nous disions hier, ce que nous disions avant-hier : Que Venise est donc belle, ce soir!



VENISE. — DESCENTE DE GONDOLE.

Dimanche 5 Juin.

A neuf heures, en route pour Padoue. Nous y arrivons à dix heures. La vieille ville universitaire de Padoue semble encore assez animée, et les vertes cultures qui l'entourent réjouissent nos yeux qui, à force de contempler des forêts de marbre, avaient oublié la riante image des terres fécondes.

Nous nous faisons conduire à la chapelle de l'*Arena*. Elle est à demi cachée sous la végétation

d'un grand jardin. Giotto en a presque entièrement peint l'intérieur, et nous avons passé une heure devant ses fresques qui racontent l'histoire de la Vierge.

Plus loin, nous visitons l'église *degli Eremitani* dont les fresques sont l'œuvre de Squarcione et de son élève Mantegna; et de là nous nous rendons à l'église *Saint-Antoine* où nous entendons la messe de midi. La chapelle du célèbre Saint est une des plus miraculeuses de l'Italie. Il fut un temps où il ne s'y accomplissait pas moins de trente miracles par jour. Mais ses miracles les plus authentiques, ce sont les hauts reliefs de Sansonno et de Lombardo, et, près du grand autel, une Vierge de Donatello.

Déjeuner très rapide, car nous devons reprendre le train et regagner Venise à trois heures.

Nous allons la quitter, hélas! Il faut avoir du courage pour se dérober à la séduction enveloppante de Venise. On ne la quitte pas : on s'en échappe, et on ose à peine retourner

la tête, de peur de s'arrêter et de revenir sur ses pas.

Nous avons appareillé à cinq heures, et nous sommes partis... sans lui dire adieu.

SUR LE GRAND CANAL.

Lundi 6 Juin.

Journée de pleine mer. La chaleur augmente. Le ciel un peu couvert semble nous menacer d'un orage.

Vers le soir, une légère brise dissipe les vilains nuages sombres; et la nuit est divine.

Mardi 7 Juin.

La chaleur est encore plus forte. Vers huit heures, nous apercevons Brindisi; vers midi, Otrante; et nous longeons la côte italienne plate et dénudée.

RUE DE MESSINE.

Mercredi 8 Juin.

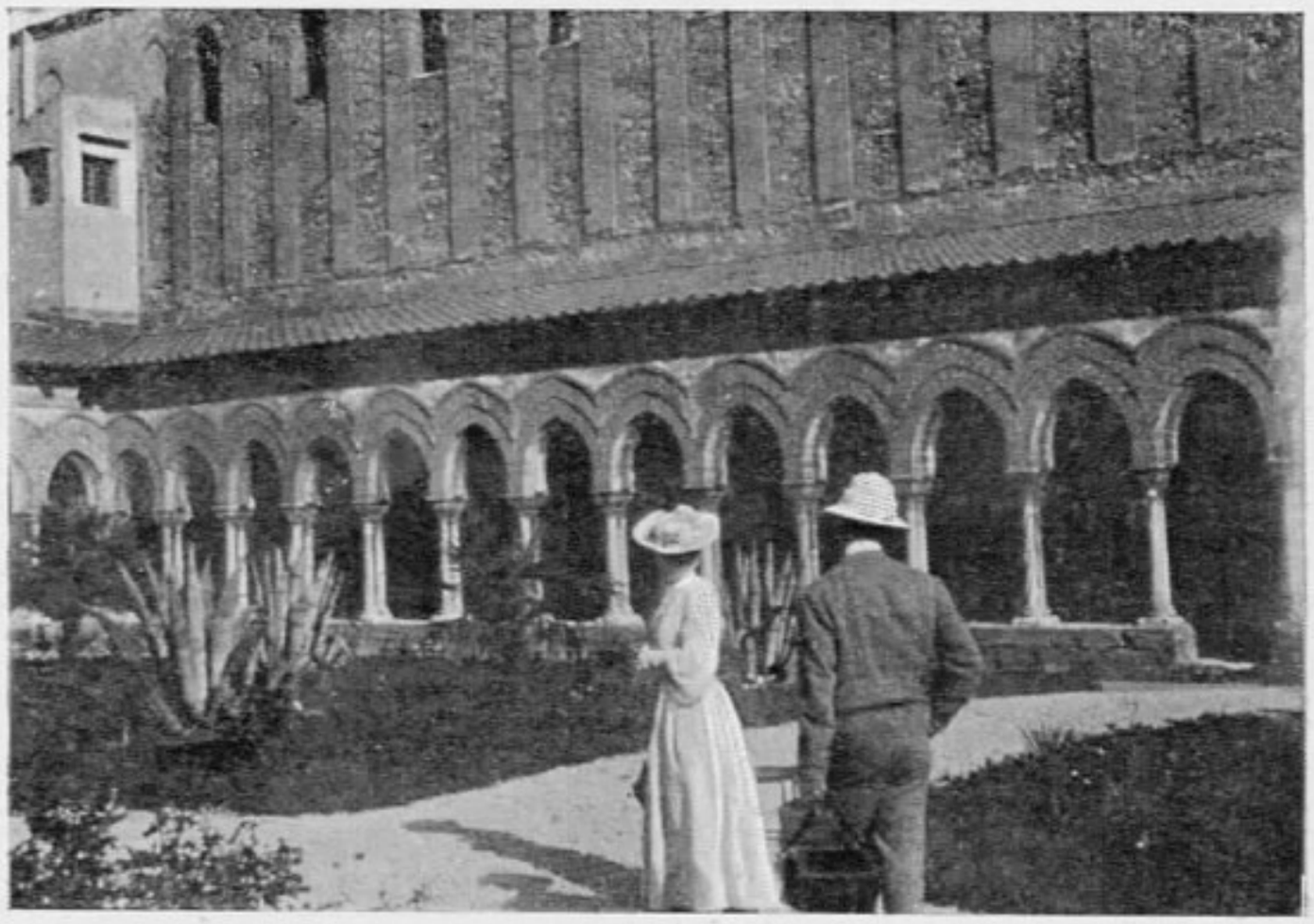
A huit heures, nous revoyons les côtes de Sicile que nous connaissons déjà, et, trois heures plus tard, nous entrons dans le port de Messine.

Visite à la poste, et prompt retour à bord pour nous mettre à l'abri d'un soleil tropical.

Nous levons l'ancre à quatre heures, et, après avoir franchi le détroit, nous retrouvons une

agréable brise qui nous permet de nous installer sur le pont et de regarder fuir dans le lointain la côte italienne, à l'horizon d'une mer aussi bleue que le ciel.

RUE DE MESSINE.



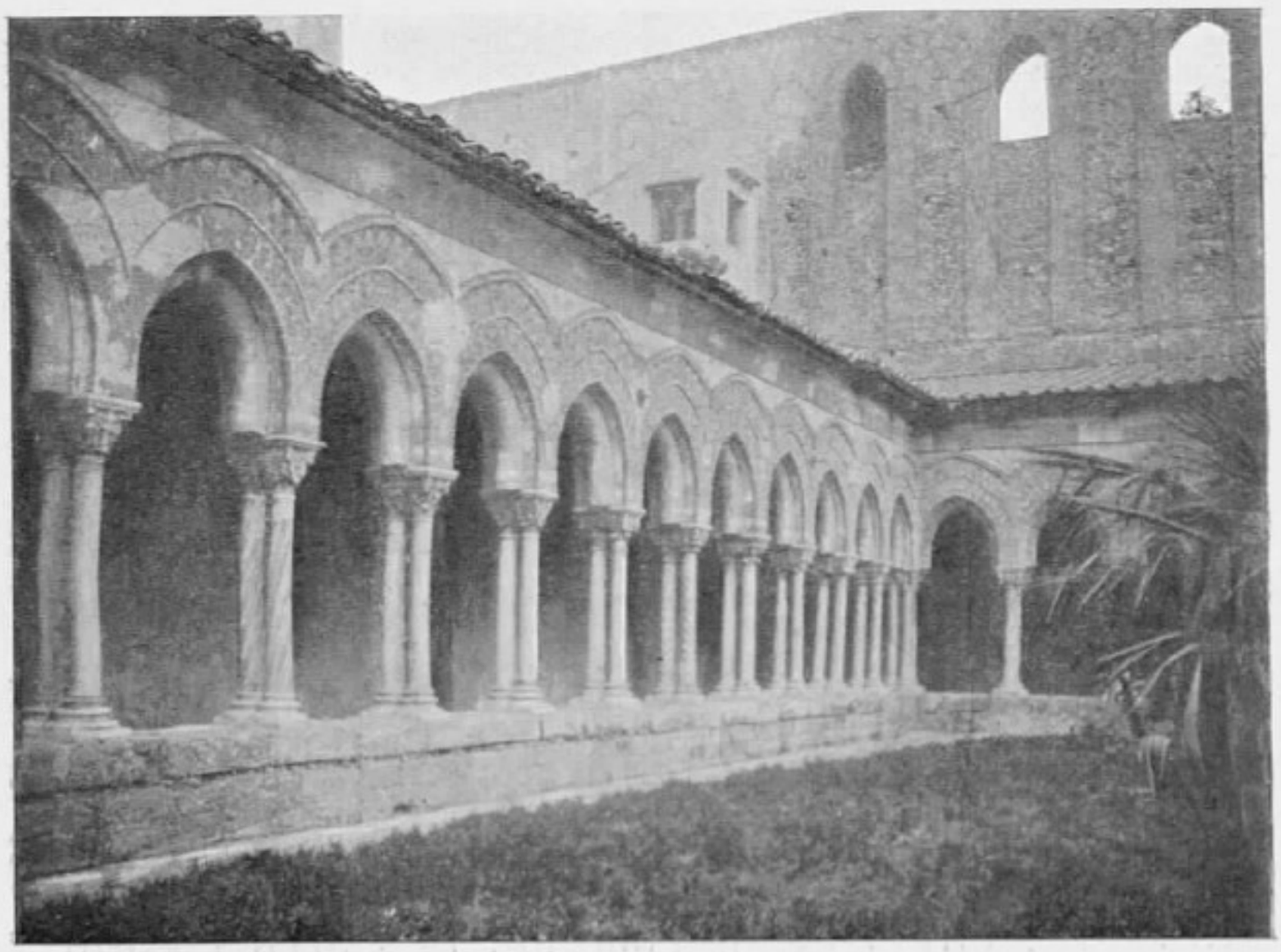
CLOITRE DE MONREALE.

Jeudi 9 Juin.

Nous sommes à Palerme, dès six heures du matin, et nous nous empressons de descendre à terre. Nous n'avons que le temps de visiter tout ce que renferme de monuments anciens et précieux cette ville où tour à tour des conquérants venus du nord et venus du midi ont laissé leur empreinte. Elle a été grecque, elle a été arabe, elle a été normande. Les styles gothiques et byzantins s'y sont donné rendez-vous, et

même le style égyptien. Et Palerme, au premier abord, semble bien la ville des contrastes : car rien n'est plus frais et plus printanier que la verdure des citronniers et des orangers dont elle se pare, et rien n'est plus aride et plus âpre que le cirque des montagnes qui la surplombe.

Nous commençons par la Cathédrale : l'extérieur seul offre quelque intérêt. Les sculptures et les ornements des portes et le couronnement des



CLOITRE DE MONREALE.

FONTAINE DU CLOITRE DE MONREALE.

murs qui lui servent d'avant-corps sont d'un admirable style ogival. Mais le Palais Royal renferme une petite merveille; il en renferme même deux : la Chambre du Roi Roger Ier de Sicile, construite sur ses plans au xie siècle; la voûte en est toute lambrissée de mosaïques, et c'est une fête pour nos yeux de revoir ces doux coloris et ces dessins d'une simplicité si touchante. La Chapelle Palatine, qui se trouve dans le même palais ou plutôt dans la même vieille forteresse, s'est maintenue presque intacte. Les mosaïques luisent comme au premier jour. C'est un indicible mélange d'ombre mystérieuse et de tendre lumière, une œuvre unique, une basilique en miniature, dont l'harmonieuse petitesse vous donne l'idée de l'absolue perfection.

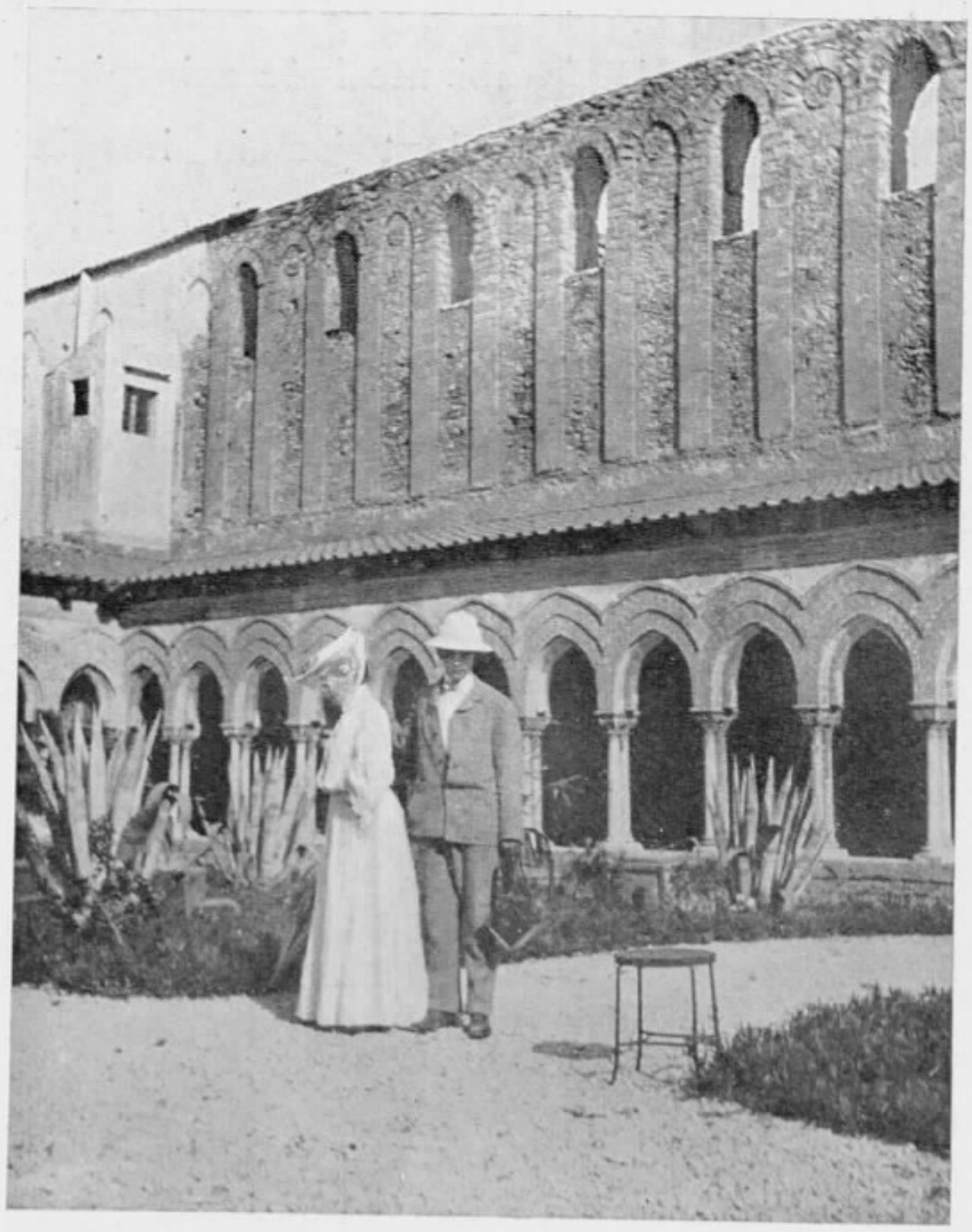
Après le déjeuner, nous nous acheminons vers Monreale, petite cité nichée à mi-hauteur d'une montagne, dont la cathédrale est décorée de mosaïques plus grandes et encore plus belles que celles de la Chapelle Palatine. Elles recouvrent une surface de plus de six mille mètres, véri-

table nappe d'or, d'où se détachent les énormes figures des Prophètes, des Apôtres et du Christ.

MONRÉALE.

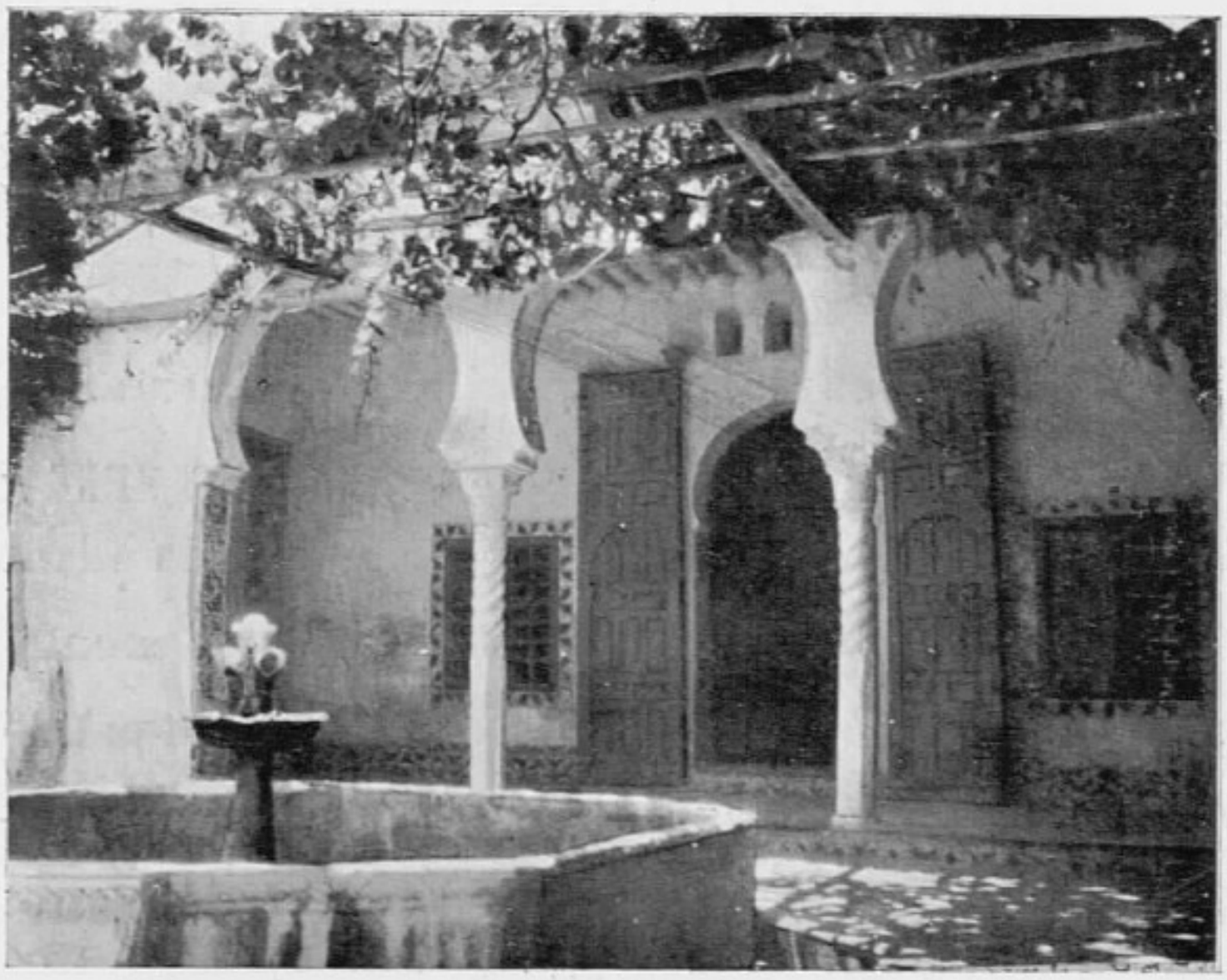
Du couvent qui l'avoisinait il ne subsiste plus qu'un cloître; mais ce cloître, avec ses arcades ogivales, ses colonnettes et leurs chapiteaux, tous différents, et ses sculptures d'une souplesse

exquise, est le plus délicieux promenoir qu'on



puisse rêver pour les saintes méditations. Quelle influence ont les climats sur les formes religieuses! Les hommes du Nord, conquis par la

douceur de la terre sicilienne, y ont dépouillé leur rudesse et leur sévérité. L'architecture s'est assouplie. La lumière ambiante leur a inspiré des décorations qu'ils n'auraient jamais imaginées sous les froids ciels gris. Le moine s'y est fait une âme moins monacale, et des yeux plus épris d'élégance. L'odeur de tombeau qui règne dans nos plus beaux cloîtres ici s'est évaporé. Les cloîtres siciliens sont des sortes de petites académies où des artistes et des sages méditaient sur Jésus.



Vendredi 10 Juin.

PROMENADE à travers la ville, beaux quartiers modernes et vieilles rues tortueuses très orientales; une population bariolée, et des mules tintinnabulantes et splendidement harnachées. Nous nous arrêtons à la Chapelle de l'Amiral, que ses nombreuses transformations ont remplie de disparates, et qui vaut moins que sa voisine, une mosquée arabe, dont les guerres intestines ont

saccagé les céramiques et les mosaïques, mais dont l'extérieur n'a point eu à souffrir.

A deux heures, nous quittons Palerme. La mer assez houleuse nous donne quelque appréhension pour le reste de la traversée. Pendant tout l'après-midi, nous longeons les côtes montagneuses. Elles sont sauvages et le seraient extrêmement si des vapeurs bleues et roses ne mettaient sur leurs âpres crêtes un nimbe délicat et si leur grâce infinie n'en atténuait l'horreur.

La nuit descend, belle, étoilée; le vent s'apaise. Malheureusement le tangage qui persiste gêne un peu les admirations....

Samedi 11 Juin.

Nous cinglons vers Alger. La mer continue d'être mauvaise. Nous passons la journée sur le pont, où nous essayons de combattre les effets du roulis et du tangage par des lectures de Flaubert. Flaubert est excellent; mais Rabelais est meilleur. Il n'est rien de tel que le commerce de Panurge pour faire oublier aux passagers un peu inquiets et dont le visage s'altère, que les plus heureux des hommes sont ceux qui plantent des choux; « car ils ont toujours un pied en terre et l'autre n'en est pas loin ».

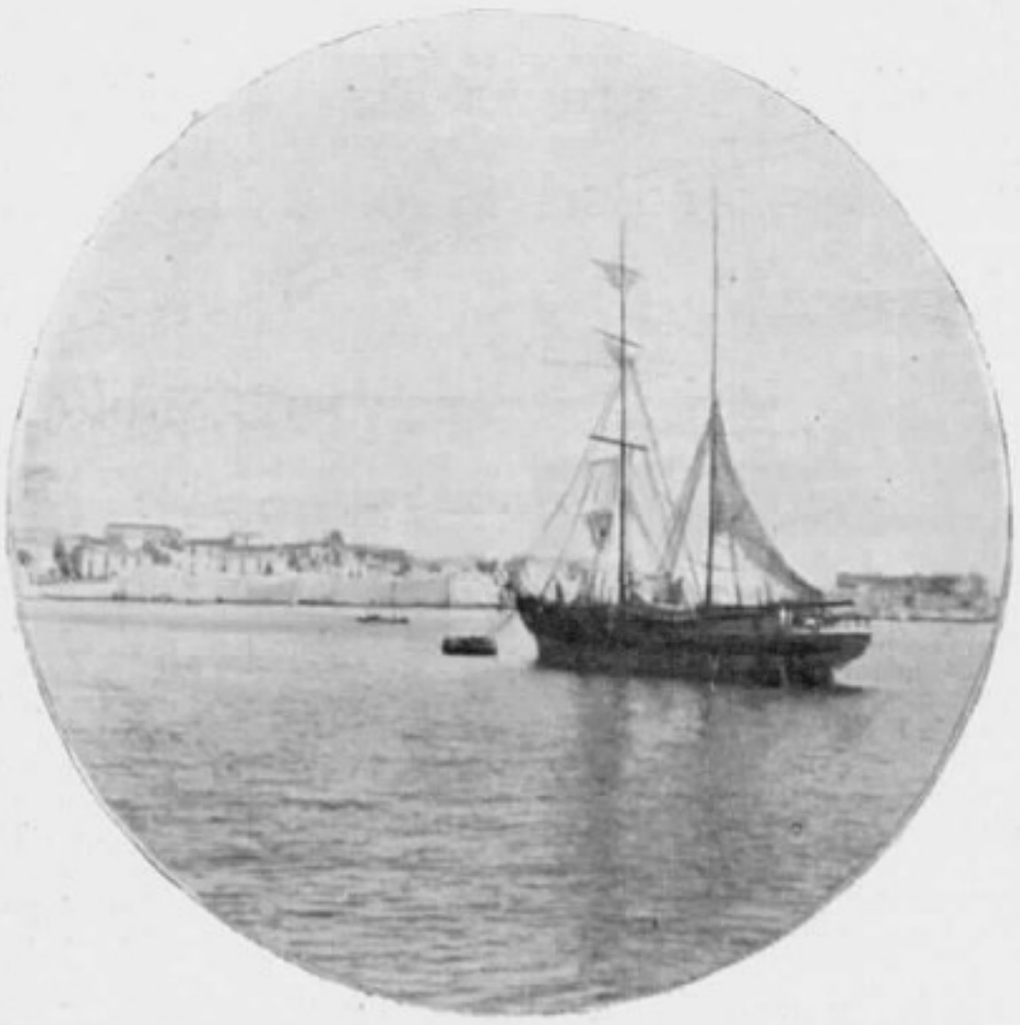
Dimanche 12 Juin.

Dans la matinée, la mer devient plus forte. C'est presque une tempête. D'énormes vagues battent les flancs du *Katoomba* et ralentissent sa marche. L'Algérie est en vue.

Comme nous apercevons Bougie, les eaux se calment, et le yacht commence à rattraper le temps perdu. Nous marchons maintenant à une moyenne de onze nœuds. Les côtes, qui jusque-là s'étaient présentées escarpées et rocheuses, s'abaissent, dépassent à peine le niveau de la mer. D'espace en espace, un cap, un promontoire surgit cou-

ronné de verdure. Ce n'est que le soir après le dîner, qu'une ligne de feu nous indique le voisinage du Port. Les lumières, d'abord éparses, se rapprochent, se multiplient et finissent par dessiner la forme de la rade.

Nous jetons l'ancre à dix heures. L'air est vif : cette vivacité nous surprend et nous charme, car, depuis notre séjour en Grèce, nous avons vécu dans une chaleur torride. Nous aspirons avec délices la fraîche brise algérienne, et la nuit est déjà avancée lorsque nous regagnons nos cabines.



PANORAMA D'ALGER.

Lundi 13 Juin.

Au réveil, Alger toute blanche, illuminée par un radieux soleil avec ses nouveaux quartiers et leurs maisons à cinq étages, et, derrière, l'escalade et le joli désordre des blanches maisons de la Casba; le tout encadré d'une riante verdure, semée de villas et ombragée de bosquets.

Au moment où nous nous disposions à quitter le bord, nous recevons la visite de l'aide-de-camp du général Bailloud, commandant de la division d'Alger. C'est un superbe Caïd arabe, à la noble

allure, et qui porte, avec toute la majesté de sa race, le grand manteau rouge constellé de décorations. Il nous transmet les souhaits de bienvenue du général et nous remet les présents traditionnels : des fruits, des fleurs, une outarde, et un amour de petite gazelle aux grands yeux étonnés.

Le Caïd nous accompagne dans notre promenade matinale à travers la cité. L'animation et la

MARCHÉ A ALGER.

gaîté qui nous avaient tant séduits au Caire, nous les retrouvons ici. Des Arabes passent drapés de leurs burnous blancs et des femmes voilées que nous suivons afin de deviner sous leurs voiles ces beaux yeux tant célébrés.

A midi, nous revenons au yacht où nous avons le plaisir de recevoir à déjeuner le général Bailloud. Il est notre hôte; mais de ce moment nous devenons les siens. Il nous a tracé un programme complet; tout y est marqué, sauf les heures de repos. Ce n'est pas un programme de touristes; c'est un plan de campagne. « Général, quand dormirons-nous? — Vous ne dormirez pas; les beaux spectacles que nous vous promettons vous tiendront éveillés. — Mais quand reprendrons-nous haleine? — En racontant votre voyage. » Le général Bailloud est irrésistible, et les objections qu'on hasarde contre lui se dissipent à sa vue comme une troupe de Chinois.

A quatre heures, thé à la Villa Mayedine, sa résidence d'été. Il a lancé en notre honneur de

nombreuses invitations. Et c'est avec ses invités, parmi lesquels nous comptons M. de Brazza, que nous dînons le soir.

Retour au *Katoomba* vers dix heures.

MA FILLE DANS LE JARDIN DE MAYEDINE.

Mardi 14 Juin.

Grand déjeuner à bord qui se prolonge fort avant dans l'après-midi. Vers cinq heures, nous allons tous, en troupe, parcourir les ruelles de la Casba. Ruelles grimpantes, glissantes, serpentantes, aussi déconcertantes qu'un labyrinthe, mais aussi amusantes.

Nous avons pu visiter un intérieur arabe, et la visite se termine par une station sur la terrasse. Notre arrivée provoque un grand émoi sur les terrasses voisines. Jadis les terrasses de ces mai-

sons musulmanes qui ne prennent aucun jour à l'extérieur, étaient exclusivement réservées aux femmes : elles y goûtaient le frais, et leurs esclaves y étendaient leur linge. C'est ce qu'elles font encore : et, à peine nous ont-elles aperçus, qu'elles se voilent et se sauvent. Mais, pour être Arabe, on n'en est pas moins femme et curieuse. Elles reviennent timides d'abord, puis enhardies; et bientôt ces jardins suspendus entre ciel et terre se repeuplent des dames de la Casba. Nous avons ainsi une idée de leur existence. La distraction principale de la femme arabe consiste à respirer, au soleil couchant, une brise fraîche et parfumée, entre un pot de basilic et un pot de jasmin devant un merveilleux panorama dont il faut croire qu'elle ne se lasse jamais.

Le soir, chez le général Bailloud, dîner uniquement composé de mets indigènes. En voici le menu :

Potage *Chamba:*

Mouton roti *Mechoui.*

SCÈNE DE CHARBONNAGE A ALGER.

Le mouton a été rôti par Called, petit-fils d'Abd-el-Kader, et il est apporté et servi tout entier sur la table. Comme il sied à des gens qui se sont fait une âme et un estomac arabes, les invités se précipitent et arrachent, avec leurs doigts, un morceau de la victime. Cette petite scène nous met en gaîté. Nous nous offrons le plaisir de répudier un instant la banalité de la civilisation et de revenir à la douce sauvagerie primitive. De ce mouton, dont certainement Abd-el-Kader eût féli-

cité son petit-fils, il ne resta bientôt plus que les os. Mais nous n'étions pas encore rassasiés, et nous le fîmes bien voir aux

Kouskous

qui terminèrent ce repas original.

PLACE A BLIDAH.

SUR LA ROUTE DE MILIANA.

Mercredi 15 Juin.

Aujourd'hui départ à onze heures pour Miliana, en automobile. La route, peu accidentée et fort bien entretenue, se déroule comme un long ruban dans la plaine de Mitidja. Nous traversons *Boufarik*, avec sa belle allée de trembles au bout de laquelle est érigée la statue du sergent Blandan; *Blida* et son oasis de jardins en fleurs; *Marguerite*; et nous arrivons enfin à Miliana, à sept heures,

AFFREVILLE.

sans avoir eu une seule panne, sur ce parcours de cent cinquante kilomètres.

Tout le long de la route, des moissons de seigles et de blés, très avancées, s'étendent à perte de vue jusqu'au pied des montagnes et nous rappellent les campagnes les plus fertiles de la France. Mais le chemin passe aussi entre des collines qui prennent au soleil les teintes du ciel. Plus loin, ce sont de petites hauteurs boisées de pins et de chênes lièges, et des mamelons désolés

où fument encore les traces mal éteintes de vastes incendies. Dans les frais vallons serpentent des ruisseaux bordés de lauriers-roses en fleurs. Le silence de la campagne n'est rompu que par le gazouillis pétillant des oiseaux qui çà et là jaillit en fusée des arbustes verts.

Un excellent dîner nous est servi à l'hôtel de Miliana. Et, bien que cela ne soit pas dans le programme du général Bailloud, nous allons nous coucher.

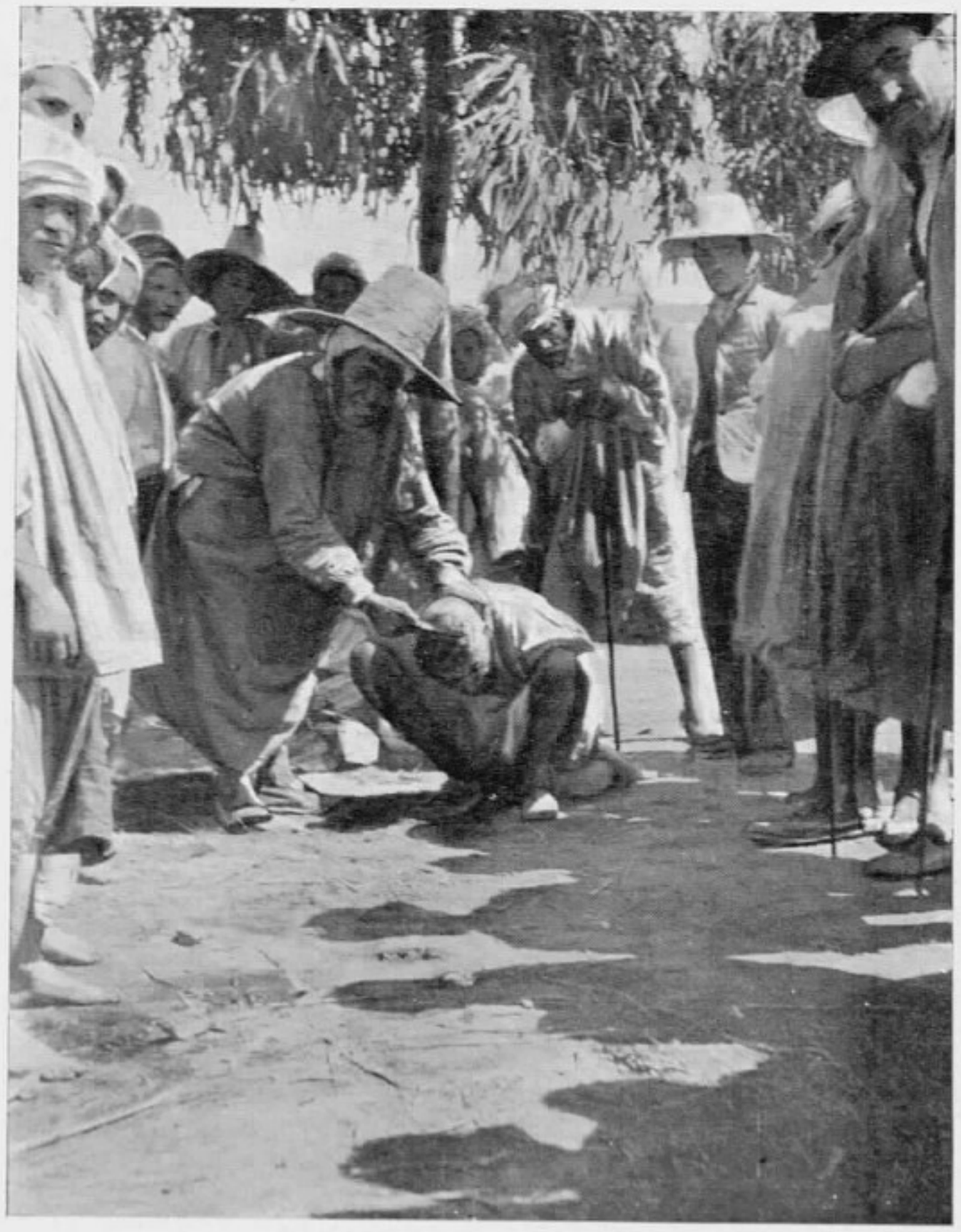
Jeudi 16 Juin.

De bonne heure, nous visitons l'Hôpital et la maison des Sœurs, et nous parcourons cette petite ville de Miliana, si française, qui de sa hauteur domine toute la plaine de la Mitidja et la vallée du Chélif.

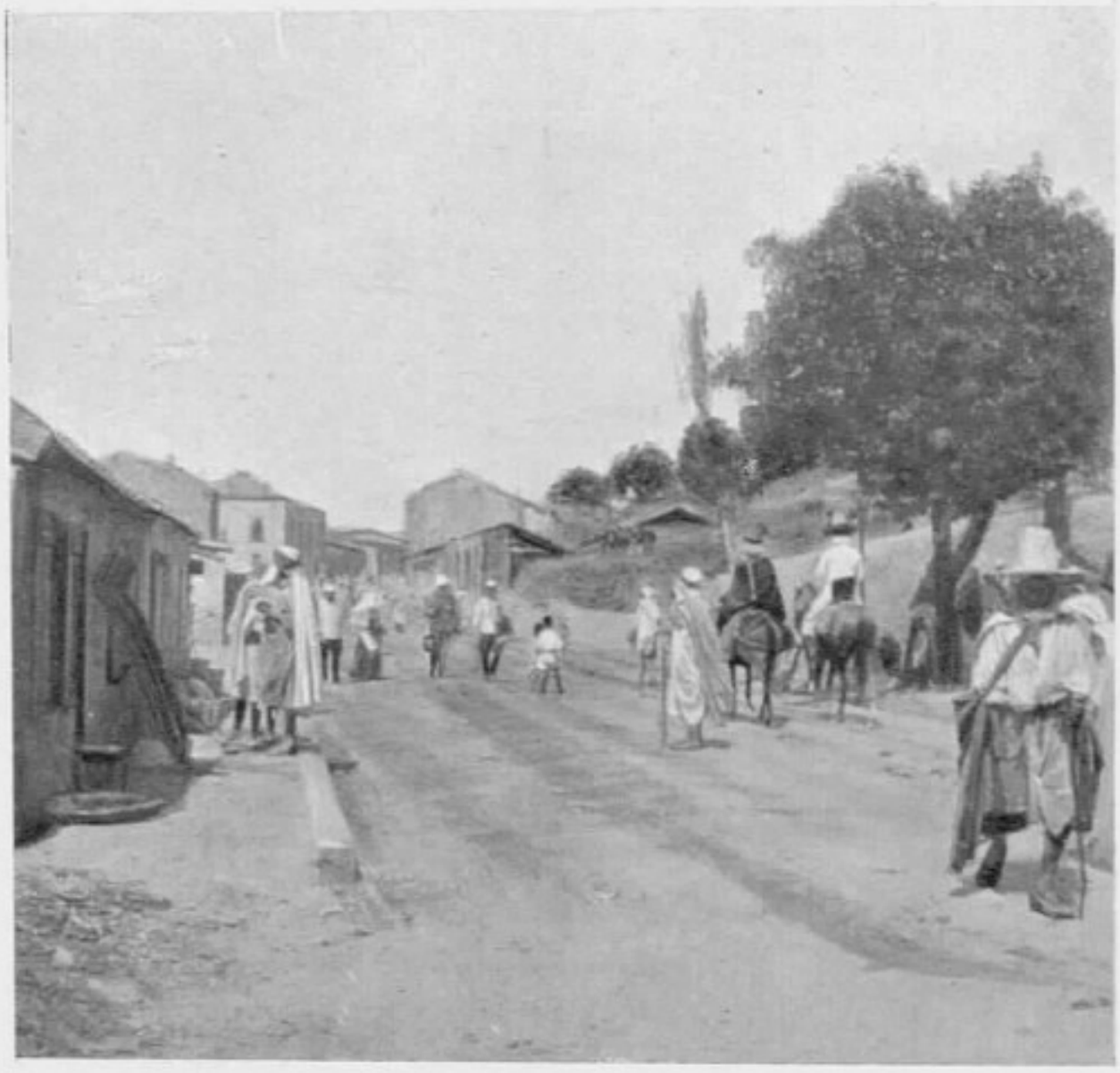
A neuf heures, nous nous remettons en marche pour gagner Teniet El Had, terme de

notre excursion. Quelques instants d'arrêt à Affreville, et coup d'œil sur le marché. Il est pittoresque, ce marché : on n'y voit pas de femmes occupées à faire leurs provisions. Ce soin regarde les hommes. Ils sont là, vêtus en burnous et coiffés d'un chapeau de paille d'une dimension phénoménale. Au milieu du bétail, des légumes et des fruits, le médecin arabe, en plein soleil, saigne de nombreux clients. L'un d'eux, dont les veines temporales incisées laissent échapper un jet de sang, nous étonne par son calme et son attitude

AFFREVILLE.

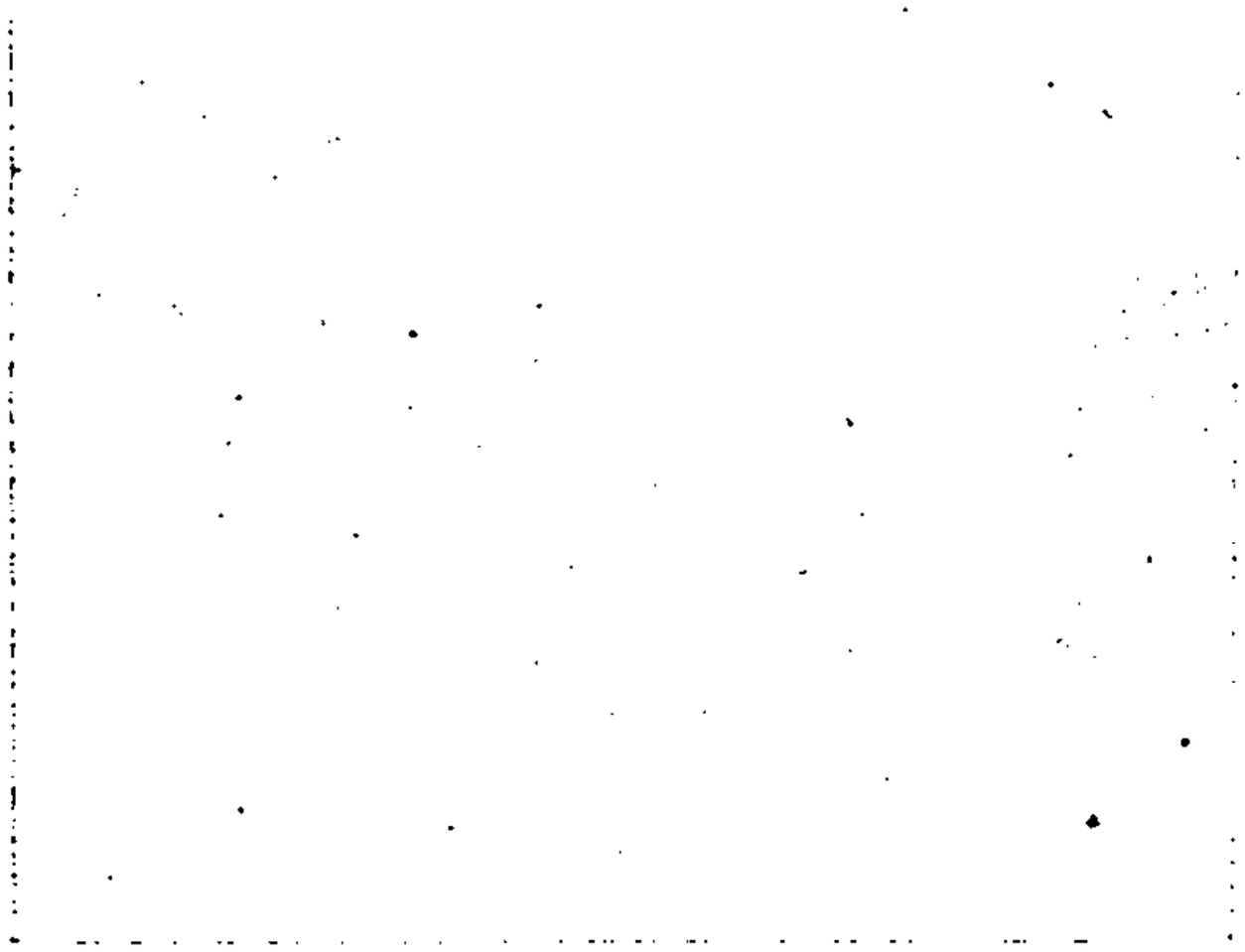


extatique. On dirait que la lancette de son médicastre lui a ouvert le paradis. Des flaques de sang couvraient le sol, et, fourvoyés dans cette espèce de boucherie humaine, nous avons eu grand'peine



RUE D'AFFREVILLE.

AFFREVILLE.



à en éviter les éclaboussures. Une négresse, la seule femme du marché, chargée de verroteries, nous accompagne jusqu'à nos voitures en nous disant la bonne aventure. Et elle est infiniment plus forte que nos plus habiles chiromanciennes, car c'est à travers nos gants qu'elle lit dans les lignes de nos mains.

MARCHÉ D'AFFREVILLE.
SAIGNÉE DES ARABES.

Nous continuons notre route et sans arrêt jusqu'à Teniet. Les terres sont moins cultivées; nous traversons des gorges pittoresques, et qui paraîtraient désolées sans les lauriers-roses.

Nous déjeunons vers quatre heures, à l'hôtel. Aussitôt après le déjeuner, nous montons sur les chevaux que le capitaine Bernard, commandant le

détachement des spahis, a mis à notre disposition, et nous nous dirigeons vers la fameuse forêt de cèdres. Les chemins sont franchement mauvais : les pluies d'hiver qui se sont succédé sans trêve jusqu'à ces derniers temps et qui ont entraîné avec elles terre et cèdres gigantesques, les ont défoncés, ravagés, et nos montures rebelles ne se laissent pas facilement diriger dans ces pierres, ces trous, ces fossés, ces ornières. Mais nous sommes bien payés de nos peines par la magnificence de la forêt, une des gloires de la terre algérienne. On montre au Musée d'Alger, une table faite d'une seule pièce et taillée dans un de ces colosses que la foudre avait abattu : huit personnes

MARCHÉ D'AFFREVILLE.

A AFFREVILLE.

BIBLIOTECA NACIONAL
R F

A TENIET.

SUR LA ROUTE DE TENIET.

MARCHÉ D'AFFREVILLE.

TENIET.

EN FORÊT DE TENIET.

y tiendraient à l'aise. Il est vrai que ce cèdre portait le nom de Sultan, et qu'il était le roi de la forêt : mais les sujets sont dignes de leur roi, et la foudre aurait pu s'y tromper. Les rayons du soleil mourant donnent à cette forêt une incomparable beauté.

Au dîner, nous nous trouvons avec les officiers de la garnison et leurs femmes. Ben Aouda s'est chargé du menu, ni le mouton : ni les kouskous n'y manquent, et tout le monde leur fait honneur.

MARCHÉ D'AFFREVILLE.

LE GEAI BLEU DE L'OUED-DJEMA.

Vendredi 17 Juin.

Nous quittons Teniet à sept heures du matin, et nous retournons déjeuner à Miliana. Puis en route pour Alger! Nous ne sommes arrêtés que par de nombreux troupeaux de moutons. De temps à autre, nous apercevons un gourbi assiégé d'une marmaille grouillante et dépenaillée. Et dire que

tous ces marmots auront plus tard, sous le burnous, des airs naturellement nobles et majestueux, des airs de rois ou de prophètes!

Il est sept heures lorsque nous rentrons à Alger. Nous avons à peine le temps de nous préparer au grand dîner d'adieu qui réunira sur le *Katoomba* nos nouveaux amis, les Algériens, dont l'aimable accueil sera un des meilleurs souvenirs de notre voyage.

MARCHÉ D'AFFREVILLE.

Samedi 18 Juin.

Nous déjeunons chez M. de Brazza. L'illustre explorateur nous tient sous le charme de ses souvenirs. Il nous raconte quelques-unes de ses aventures au Congo; et nous, qui l'avons lu, nous nous rappelons, en l'écoutant, toutes les souffrances qu'il a endurées, tout le courage qu'il a déployé dans ses audacieuses entreprises, et tout ce que nous lui devons, en qualité de Français.

Il nous accompagne au *Katoomba* avec sa

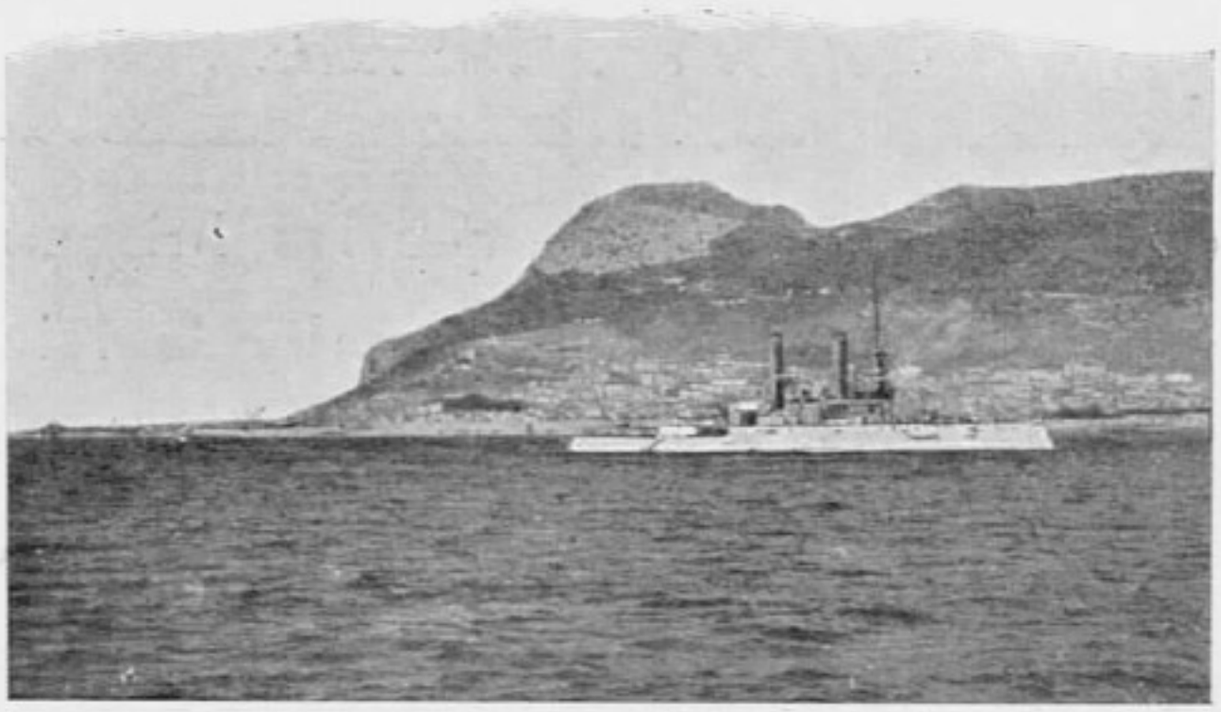
femme et ses enfants. Et quelques instants avant notre départ, fixé à six heures, Miss Forster, le général Bailloud et le capitaine Devaux viennent nous souhaiter bon voyage.

L'ancre est levée; la sirène crie. Et nous voici maintenant sur la voie du retour. La mer est assez rude; mais, dans le feu des impressions échangées, nous ne sentons pas le plancher balancer sous nos pas. Nous oublions que nous devrions être malades....

VUE D'ALGER.

Dimanche 19 Juin.

DÉCIDÉMENT, nous finissons par où nous aurions bien fait de commencer : nous avons le pied et le cœur marins. Nous restons insensibles au roulis, et peu, très peu sensibles au tangage. Est-ce que le bateau remue ? Il faut le croire, puisque la houle n'est point tombée, mais nous passons toute notre journée sur le pont, comme s'il ne remuait pas.



GIBRALTAR.

Lundi 20 Juin.

Dans le courant de la matinée, les côtes d'Espagne, que nous n'avions qu'entrevues hier, se dessinent nettement. Et vers midi le rocher de Gibraltar surgit à l'horizon, tandis que les rives montagneuses du Maroc, qui tentent déjà Auguste, se profilent à notre gauche. A une heure nous entrons au Port. Nous y croisons quatre beaux cuirassés américains qui viennent dans les eaux marocaines, pour y régler l'affaire Perdicaris. Tous les journaux s'entretiennent en ce moment

de ce citoyen d'Amérique que les brigands du Maroc ont enlevé. Ainsi, aux bords lointains d'où nous revenons, la flotte grecque s'en allait jadis reconquérir Hélène, mais avec cette différence que M. Perdicaris est beaucoup plus furieux qu'Hélène de l'injure qui lui a été faite.

La rade de Gibraltar est immense, et l'inexpugnable rocher, dont se sont emparés les Anglais, s'avance dans la mer comme une éternelle menace pour qui double cette Pointe de l'Europe. Pendant que nous contemplons ce spectacle et que nous essayons de distinguer dans le gris du roc les meurtrières des canons, le service de santé met, à nous accoster, un empressement qui nous étonne, et qui nous permet d'aller à la poste.

A quatre heures, nous appareillons pour Bordeaux.

Mardi 21 Juin.

Nous avons débouché dans l'océan Atlantique et nous naviguons le long des côtes du Portugal où la mer est très agitée, parfois même inquiétante. Notre voyage est, pour ainsi dire, terminé. Encore quatre jours et nous débarquons à Bordeaux.

Quatre jours de rêverie sur le pont de ce *Katoomba* où nous avons déjà passé tant de bonnes heures, tant de délicieuses soirées! Nous aurons le temps de mettre un peu d'ordre dans nos sou-

venirs... et dans nos photographies. On a dit que le charme d'un voyage, c'est surtout de l'avoir fait et de pouvoir le refaire en imagination. Certes, nous sommes heureux à la pensée de retrouver les nôtres après cette longue absence. Mais notre voyage a été si charmant que nous ne le voyons pas s'achever sans quelque mélancolie. On en éprouve toujours en songeant aux belles heures vécues et qu'on n'a plus à vivre. Il nous reste le loisir d'en évoquer les couleurs, les splendeurs et les parfums. Nous ne nous en priverons pas! Nous ressemblons à des gens qui auraient traversé des jardins magnifiques et qui y auraient moissonné de riches bouquets. Maintenant, une à une, nous reprenons ces fleurs, nous en admirons la forme et le coloris. Fleurs du souvenir, les seules qui ne se flétrissent pas, les seules qui gardent longtemps leur jeunesse, leur fraîcheur et comme l'odeur de la terre où on les a cueillies.

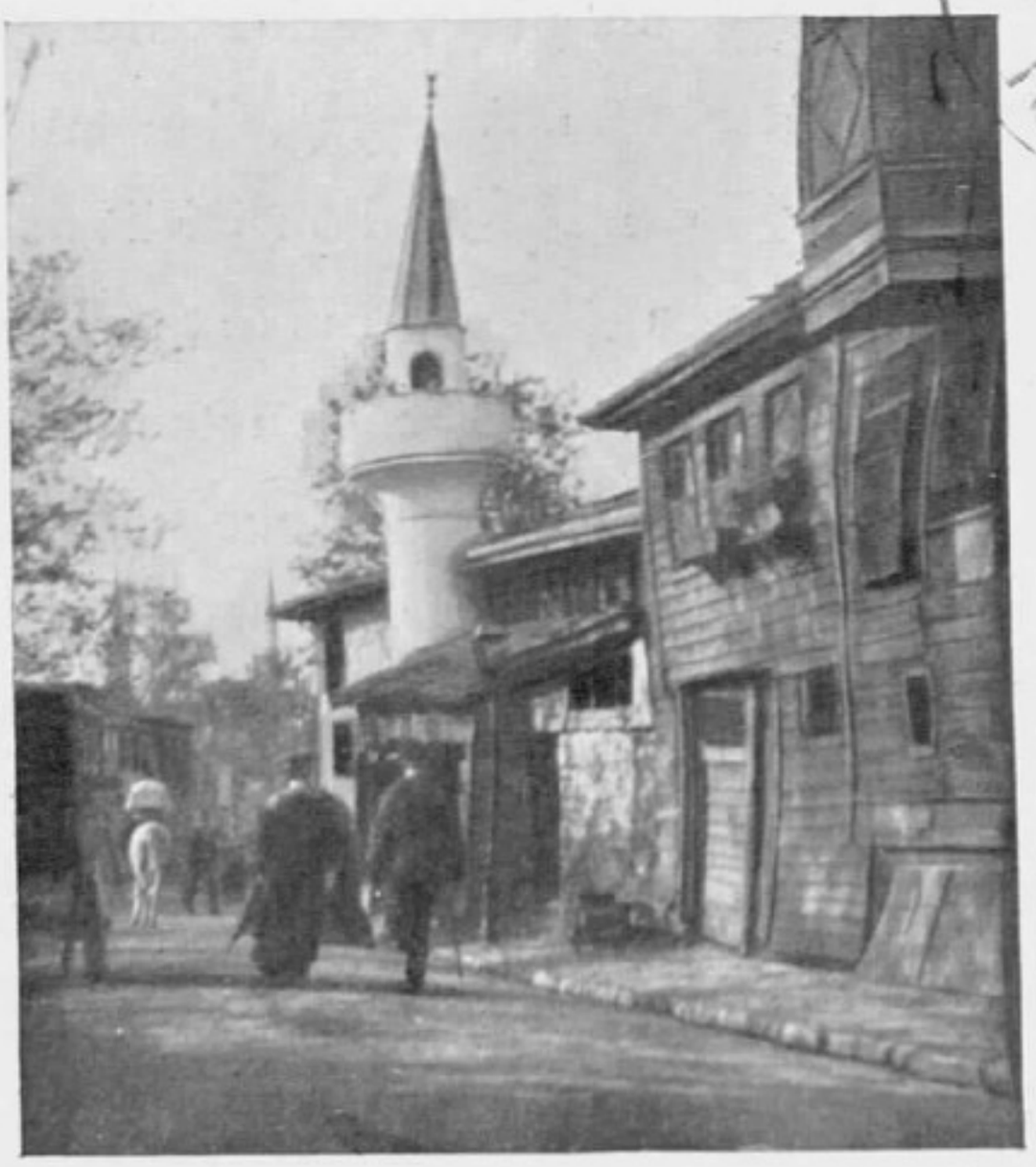
Baie de Naples, ruines de Pompéi, éternel mirage de Venise, quelles impressions nous laisse cette Italie, patrie vivante des morts, musée

somptueux des arts! Nous en remportons le désir d'y retourner, de la mieux connaître, de la mieux aimer. La Sicile, oasis au milieu des mers, renferme des trésors sous son opulente verdure. La nature, les siècles et les invasions en ont fait une île merveilleuse. Nous reverrons souvent Taormine, Syracuse, Palerme, le cloître de Monréale.

Mais les plus belles visions, nous les devons à ces trois villes, qui sont plus que des villes, qui sont des mondes : Jérusalem, Athènes, Constantinople. Jérusalem, la ville brûlante d'où jaillit notre foi; Athènes, qui nous a donné dans le marbre d'inépuisables leçons de beauté; Constantinople, où s'épanouit toute la magnificence de l'Orient. Quand on a, dans un seul voyage, parcouru le Bosphore, monté sur l'Acropole, gravi le Golgotha, on rapporte à son foyer de quoi rêver longtemps pendant les soirs d'hiver! Et, pour finir, cette Algérie, que nous venons à peine de quitter, cette France africaine, où le ciel est si pur, la vie si douce, la population si pittoresque et si variée : c'est un monde aussi, un monde de

l'avenir... Et pendant que nous repassons toutes nos escales, le *Katoomba* continue son chemin vers Bordeaux. Comme nous serons agréablement surpris de pouvoir débarquer sans recevoir l'assaut de tous ces diables bronzés, déguenillés, éclatants et criards qui nous attendaient dans les ports d'Orient!...

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F



ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR PAUL BRODARD, A COULOMMIERS

LE 27 FÉVRIER 1905.